

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES**

**PAR
YUENAN ZHANG**

**«LA REPRÉSENTATION DE LA CHINE
DANS *LES VOYAGES DE MARCO POLO* D'ALAIN GRANDBOIS»**

AOÛT 1992

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

À ma mère

REMERCIEMENTS

Au terme de cette recherche, Nous tenons à remercier très sincèrement le professeur Guildo Rousseau qui nous a appuyée et guidée tout au long de cette recherche sur *Les Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois. Sa vaste expérience, sa disponibilité, ainsi que son enthousiasme nous ont permis d'apprécier un écrivain québécois dont l'oeuvre fut pour nous une façon de renouer avec notre culture. Nous voudrions aussi remercier le professeur Jean-Cléo Godin, de l'Université de Montréal, qui nous a fourni beaucoup de documents sur Alain Grandbois et qui nous a parlé longuement de cet écrivain québécois. Nos remerciements vont aussi à notre fille Dong Mei, actuellement étudiante au doctorat au New York Medical College; elle nous a non seulement encouragée à poursuivre nos recherches, mais aussi beaucoup aidée lorsqu'il nous a fallu saisir le manuscrit sur traitement de texte. Enfin, nous tenons à remercier les dirigeants de l'UQTR, ainsi que tous nos ami(e)s de Trois-Rivières, qui nous ont témoigné beaucoup d'amitié et de soutien pendant notre séjour parmi eux.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	iii
REMERCIEMENTS	iv
TABLE DES MATIÈRES	v
LISTE DES CARTES ET DES TABLEAUX	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I LA CHINE AU TEMPS DE MARCO POLO	
1. Brève histoire de la Chine avant la dynastie des Yuan.....	13
2. La conquête mongole.....	22
3. La Route de la Soie	27
CHAPITRE II LA CHINE RÉINVENTÉE	
1. <i>Le Livre des merveilles du monde</i> de Marco Polo	38
2. Les voyages d'Alain Grandbois en Chine: une tentative de suivre les traces de Marco Polo	42
3. Une Chine réinventée: la technique de composition d'Alain Grandbois	51

**CHAPITRE III LE SYMBOLISME DU CENTRE ET LES TROIS
 VOIES DU TEMPS**

1. Le temps du voyage	60
2. Le temps des Mongols	75
3. Le temps de la rencontre	88

CHAPITRE IV LES PERSONNAGES MYTHIQUES

1. Gengis-Khan le Conquérant	105
2. Koubilaï-Khan le Prince des empereurs	114
3. Marco Polo le Voyageur du Sacré	125

CONCLUSION	141
-------------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	148
----------------------------	-----

CARTES

I	L'Asie sous les Mongols (XIII ^e siècle)	23
II	Les Routes de la Soie vers l'Occident	28
III	Les Routes vers l'Asie centrale	29
IV	Itinéraire de Marco Polo de Laïs à Pékin	67
V	Le trajet de Marco Polo	68
VI	L'Empire gengiskhanide à l'époque de Marco Polo ..	81
VII	Itinéraires probables de Marco Polo à l'intérieur de l'empire de Koubilaï	97
VIII	Itinéraire de Marco Polo de Chine à Ormuz: le voyage de retour (1291-1995)	135

TABLEAUX

I	L'ordre des événements racontés dans <i>Les Voyages de Marco Polo</i> d'Alain Grandbois d'après l'édition de 1941	69
II	La configuration spatiale du temps dans <i>Les Voyages de Marco Polo</i> d'Alain Grandbois d'après l'édition de 1941	77
III	L'évocation historique de la conquête mongole dans <i>Les Voyages de Marco Polo</i> d'Alain Grandbois d'après l'édition de 1941	79
IV	La dynastie des Genghiskhanides	107

INTRODUCTION

Aussi loin que porte le regard de l'histoire, les peuples paraissent déjà préoccupés d'entrer en relation avec les mondes étrangers, d'organiser au-delà de leurs établissements fixes de véritables routes économiques, de chercher hors des voies de leur nomadisme habituel de nombreux parcours et de nouveaux climats (Jean Favier, *Les Grandes Découvertes; d'Alexandre à Magellan*).

Depuis des millénaires, la soif de connaître, le goût de l'aventure et le désir de trouver de meilleures terres, de meilleurs climats portent les hommes à se déplacer, à découvrir des nouveaux mondes. La recherche du profit, l'envie de l'expansion les poussent à conquérir des territoires étrangers. C'est ainsi que beaucoup d'aventuriers affrontent l'inconnu, supportent de nombreuses et rudes épreuves, risquent toutes sortes de dangers pour lier des relations avec des mondes qui leur sont parfois hostiles. Grâce aux échanges, les distances entre les hommes sont ainsi abolies, les continents rapprochés.

Le XIII^e siècle n'échappe pas à cette réalité de l'histoire de l'humanité. À sa façon, il est lui aussi un siècle d'internationalisme. En Occident, sous prétexte de lutter

contre les Infidèles, les Croisés commencent leur longue marche vers l'Est; en Asie, les armées mongoles font la conquête de vastes royaumes. Partis de Karakoroum, les conquérants des steppes envahissent d'un côté la Chine, de l'autre l'Asie centrale, l'Asie mineure et la partie occidentale du monde chrétien. Sous leur assauts incessants, l'Empire chinois des Song s'effondre en 1279 - il avait duré plus de trois siècles - remplacé par l'empire des Yuan, fondé par Koubilaï-Khan qui adopte la culture chinoise.

Ces grandes conquêtes mongoles - peut-être les plus grandes dans l'histoire de l'humanité - créent une situation exceptionnelle dans les rapports entre l'Orient et l'Occident. En effet, l'absence de frontières d'un bout à l'autre de l'Asie, la paix qui se maintient à la suite de longues guerres, la sécurité rétablie sur les routes et dans les ports, le relèvement de l'économie, suscitent un immense courant d'échanges de biens et de personnes entre les deux mondes. En unifiant l'Asie, la conquête mongole ouvre pour ainsi dire les routes transcontinentales: celles de la Soie surtout, obstruées depuis le X^e siècle par l'expansion de l'Islam.

Sur ces routes, avaient voyagé de grands personnages chinois: Zhang Qian, le premier pionnier chinois; Ban Chao, diplomate de l'empire des Han; les moines bouddhistes chinois,

tels Faxian et Xuanzang, qui avaient fait leur pèlerinage vers l'Ouest. Un peu plus tard, venant également de l'Ouest, des commerçants occidentaux et des missionnaires catholiques s'étaient à leur tour engagés sur ces routes pour arriver aux confins de l'Asie.

*

Marco Polo est sans aucun doute le voyageur du Moyen Age le plus illustre de ces routes qui mènent vers l'Asie mythique et fabuleuse. Accompagné de son père et de son oncle, le jeune Vénitien concrétise le rêve impossible que tant d'Occidentaux de son temps caressent de faire. Dans la tradition judéo-chrétienne, l'Orient n'est-il pas la direction symbolique du Paradis? Le lieu de tous les commencements? Voilà ce que les hommes de son temps espéraient trouver dans les relations de voyages de Marco Polo. De fait, la lecture de son récit bouleverse les esprits du temps et excite l'imagination des rêveurs épris de quêtes mystiques ou d'aventures. Le plus célèbre d'entre eux est évidemment Christophe Colomb qui, s'inspirant des renseignements donnés par Marco Polo, veut chercher une route menant directement au Catai et au Zipangu. C'est la quête de l'Asie qui le mène par hasard à découvrir l'Amérique. N'a-t-on pas souvent dit que «Marco Polo avait découvert la Chine de son vivant et l'Amérique après sa mort, ce qui est historiquement faux, mais poétiquement vrai»,

rappelle avec à-propos François-Bernard Huyghe¹.

La fortune littéraire des récits de voyages de Marco Polo est loin donc d'être un mythe. À l'instar du célèbre voyageur, elle est, elle aussi, une extraordinaire aventure. Quand Marco Polo fait, dans sa prison de Gênes, la dictée de ses fabuleux voyages à Rusticien de Pise, son récit ne porte pas de titre selon l'usage de l'époque. Les premiers copistes lui donnent différents titres, tels *Le Livre des Merveilles du Monde*, *Le Devisement du Monde*, *La Description du Monde*, ou *Le Livre de Marco Polo* tout simplement. Des manuscrits en diverses langues romanes se répandent en Europe tout au long du Moyen Age. De nombreuses impressions sont aussi faites en toutes les langues occidentales au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. À partir du XIX^e siècle, des éditions critiques se multiplient dans divers pays, de même que de multiples traductions et adaptations qui ne cessent de paraître encore de nos jours.

★

Parmi toutes ces publications et adaptations du *Livre de Marco Polo* se trouve celle de l'écrivain québécois Alain Grandbois qui, à la suite de deux voyages en Chine, fait

1. «Les Routes de la Soie», *Le Courrier de l'Unesco*, janvier 1991, p. 49.

paraître en 1941 ses *Voyages de Marco Polo*. Prenant comme base *Le Livre des Diversités et Merveilles du Monde* de Marco Polo, auquel il ajoute des développements sur l'histoire du monde oriental, Grandbois recrée à sa façon les voyages du Vénitien en y insérant, est-il nécessaire de le rappeler, sa propre connaissance de la Chine et sa vision toute personnelle de l'histoire de l'Asie. Bien que couronné du Prix David en 1941, l'ouvrage de Grandbois n'est pas, lors de sa parution, reconnu ni par la critique littéraire, ni par le grand public. Selon Jacques Blais, il a même provoqué les commentaires les plus singuliers: «Pour condamner ce divertissement de dilettante, auquel il refusait d'ailleurs d'accorder la moindre valeur sur le plan de l'art, un critique prit la peine d'allier l'injure à la suffisance. D'autres, plus prudents ne firent que rédiger le résumé de ce qu'ils considéraient comme un simple récit d'aventures. Seuls quelques lecteurs comprirent qu'Alain Grandbois avait écrit là un livre nécessaire, signe évident de sa passion pour la connaissance de l'homme et du monde²».

Pourquoi Grandbois a rédigé ce livre en temps de guerre? Est-ce vraiment pour se divertir et pour chasser ses ennuis, comme Marco Polo l'avait fait jadis dans sa prison? Pourquoi

2. *Les Voyages de Marco Polo*. Préface de Jacques Blais. Montréal, Éditions Fides, Collection du Nénuphar, 1969, p. 7. Sauf indication contraire, toutes nos références renverront dorénavant à cette édition.

s'est-il intéressé à l'aventure du Vénitien à travers l'Asie centrale et la Chine? Comment envisageait-il la Chine médiévale? Comment l'a-t-il perçue, ou plutôt recréée suivant son talent de conteur? Quelle est la différence entre son adaptation et l'original? Quelle est la valeur littéraire de cette oeuvre? Pourquoi n'a-t-elle pas été aussi reconnue que celle de A. t'Sertervens, comme se le demande Vincent Nadeau³? Pourquoi l'institution littéraire québécoise considère-t-elle aujourd'hui cette oeuvre importante⁴? Voilà autant de questions qui exigeraient un examen approfondi, voire même des enquêtes historiques fort poussées tant au plan de la genèse de l'oeuvre qu'au plan de son contenu et de sa forme. Force nous est de reconnaître que les recherches relatives à toutes ces questions dépassent d'emblée les exigences académiques d'un mémoire de maîtrise. Aussi ne nous tenons-nous pas quitte envers notre objet d'étude. Notre mémoire trace une route qui ressemble à celle que pouvaient emprunter les voyageurs du Moyen Age: peu de panneaux de signalisation, mais beaucoup de repères géographiques... Il faut donc observer, se dire que le guide connaît les étapes de la route et qu'il mènera le pauvre

3. «*Les Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, vol. III, p. 1083-1085.

4. Une édition critique des *Voyages de Marco Polo*, préparée par Louise Lacroix, sera publiée dans la collection «Bibliothèque du Nouveau Monde», qui rassemble les meilleures oeuvres littéraires québécoises des XIX^e et XX^e siècles.

voyageur à bon port...

*

Le présent mémoire est une étude de la représentation de la Chine dans *Les Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois. Il s'inscrit dans le vaste champ des études sur les rapports entre l'histoire et l'imaginaire. Depuis trois décennies, les sciences humaines, et en particulier l'histoire, ont fait entrer dans leurs champs disciplinaires, l'étude des mentalités, des représentations et des imaginaires sociaux, non seulement comme phénomènes culturels, mais comme instances structurelles. Ne parle-t-on pas de structures mentales qui traversent, influent ou médiatisent les autres éléments structureaux d'une société, tels le pouvoir politique, l'économie, les rapports de classes, etc? Aux yeux de Jacques Le Goff: «L'imaginaire est en train de devenir l'un des nouveaux domaines de l'histoire⁵»; et l'historien d'ajouter: «On voit l'imaginaire dans un double mouvement: tantôt il est le produit, tantôt le producteur de l'histoire. L'imaginaire est partout présent. L'histoire ne saurait en être dissociée. Les études sur les mentalités l'ont fort bien démontré; comme l'affirme François Hartog, on passe d'une histoire des mentalités à une histoire de l'imaginaire⁶».

5. J. Le Goff et coll., *Histoire et imaginaire*, p. 9.

6. *Ibid.*, p. 10.

Notre hypothèse de recherche est la suivante: l'histoire est pour Grandbois une quête de soi, de sa mémoire (individuelle et collective); elle est aussi pour lui un discours sur le monde et, par-dessus tout, la forme discursive à travers laquelle il exprime à la fois sa vision du monde et sa visée sur le monde. Autrement dit, nous voudrions démontrer que *Les Voyages de Marco Polo* sont pour Grandbois moins un produit de l'histoire de la Chine - bien que son récit soit fondé sur une reconstitution assez exacte des faits historiques - que l'itinéraire d'un écrivain à la recherche de son propre univers.

Pour atteindre ce but, nous avons cherché dans un premier temps à établir une comparaison entre le récit original et l'adaptation qu'en fait l'écrivain québécois. Pour ce faire, nous avons choisi *Le Livre de Marco Polo*, texte intégral, mis en français moderne et commenté par Albert t'Serstevens, qui a confronté quatre textes d'époque dont celui du plus ancien manuscrit de Marco Polo. Comme l'a indiqué A. t'Serstevens lui-même dans son introduction, son seul but a été de garder toute la fraîcheur du texte original. A travers cette comparaison, nous pouvons mieux comprendre le contenu et la structure de l'oeuvre de Grandbois. Nous pouvons surtout voir jusqu'à quel point l'écrivain québécois a rédigé une oeuvre personnelle, inspirée de sa passion pour l'histoire de la Chine et pleinement intégrée à son imaginaire de poète du temps et de l'espace.

Notre analyse s'appuiera à la fois sur les méthodologies propres aux enquêtes historiques et sur les modèles théoriques d'analyse fondés sur l'étude des figures du discours narratif⁷. Nous tâcherons de retracer les **TROIS VOIES DU TEMPS DU RÉCIT**, de même que la **SYMBOLIQUE DU CENTRE** vers laquelle ces trois voies du temps convergent.

Notre mémoire se présente en quatre chapitres dont le contenu et le déroulement nous permettent d'exprimer à la fois notre vision culturelle et notre démarche intellectuelle vis-à-vis d'une oeuvre qui nous était étrangère. Intitulé *La Chine au temps de Marco Polo*, le chapitre I rappelle sommairement les grandes lignes de faite de l'histoire de la Chine avant et pendant la domination des Mongols; nous y retraçons

-
7. Nos modèles d'analyse s'appuient sur les ouvrages théoriques et méthodologiques suivants: Jean-Michel Adam, *Le Récit* (Paris, PUF, Collection «Que Sais-Je?», no 2149, 1984, 128 p.) et *Linguistique et discours littéraire* (Paris, Librairie Larousse, 1976, 352 p.); Raymonde Christinger, *Le Voyage dans l'imaginaire* (Paris, Stock, 1981, 299 p.); Georges Gusdorf, «L'Autobiographie, échelle individuelle du temps», *Bulletin de psychologie*, vol. 43, no 397, septembre-octobre 1990, p.831-846; George Lakoff et Mark Johnson, *Les Métaphores dans la vie quotidienne* (Traduit de l'américain par Michel de Fornel en collaboration avec Jean-Jacques Lecercle. Paris, Éditions de Minuit, 1980, 250 p.); Bernard Lamy et Yvon Senard, *Aspects symboliques du centre* (Paris, Centre de sociologie urbaine, 1969, 300 p.); Jacques Le Goff, *L'Imaginaire médiéval* (Paris, Gallimard, 1985, 354 p.) et Jacques Le Goff et coll., *Histoire et imaginaire* (Paris, Éditions Poiesis, 1986, 148 p.); Claude Soucy, *Structure du mythe et structure sociale. L'image du centre dans quatre romans* (Paris, CSU, 1971, 112 p.); Simone Vierne, *Rite, Roman, Initiation* (Paris, Les Presses universitaires de Grenoble, 1973, 138 p.) et Jules Verne, *Mythe et modernité* (Paris, PUF, 1989, 173 p.).

d'une façon très générale les situations politiques, économiques et sociales, qui ont marqué la société chinoise au cours de son histoire. Nous cherchons surtout à démontrer que c'est justement la prospérité de l'économie et le haut niveau de la civilisation chinoise qui ont poussé beaucoup d'Occidentaux, y compris Marco Polo, à suivre la Route de la Soie et à faire de longs voyages vers l'Orient.

La Chine réinventée est le titre de notre chapitre II. C'est la Chine de Grandbois: autant celle qu'il cherche à travers l'histoire que celle qu'il parcourt en 1933 et 1938 à la fois comme voyageur étranger et comme écrivain épris de la même passion de la Chine que son héros mythique, Marco polo, auquel il ne cesse de s'identifier. Suivant Jacques Blais, Grandbois «replace l'oeuvre originale de Marco Polo dans un cadre patiemment recréé⁸». Il rétablit l'itinéraire présumé des explorateurs vénitiens dont les multiples ramifications leur ont fait «sillonner l'Orient fastueux, tumultueux, depuis Venise jusqu'à la ville aux toits d'or, Zipangu⁹». Grandbois présente aux lecteurs «un univers où se conjuguent tendresse et violence¹⁰»; sous sa plume, la Chine est un monde à la fois inerte et agressif. Poète passionné de l'histoire, Grandbois transpose «sur le plan intérieur l'exploration du héros auquel il s'identifie, pénètre lui aussi en des pays

8. «Préface» aux *Voyages de Marco Polo*, p. 8.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*, p. 9.

étranges et confus, à la découverte de soi¹¹».

Notre chapitre III est une traversée du temps et de l'espace. A nos yeux, **TROIS VOIES DU TEMPS** constituent la dynamique narrative de tout le récit de Grandbois. Ces trois voies sont: **LE TEMPS DU VOYAGE**, **LE TEMPS DES MONGOLS** et **LE TEMPS DE LA RENCONTRE**. Fondement de notre modèle théorique d'analyse, ces trois temps englobent les grands événements et la vie sociale de la Chine médiévale. Nous postulons surtout qu'ils aboutissent en un seul point: **LE CENTRE**, dont l'analyse symbolique nous conduit au coeur même de la culture classique de la Chine. Ainsi croyons-nous pouvoir faire ressortir l'essentiel de la civilisation chinoise comme macro-structure des *Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois.

Nous terminons notre mémoire par l'étude des trois grandes **figures mythiques** qui marquent à la fois le déroulement de l'histoire de la Chine médiévale et le récit d'Alain Grandbois: les empereurs mongols **Gengis-Khan** et **Koubilaï-Khan** et **Marco Polo**. Celui-ci est sans aucun doute le personnage central du récit, auquel Alain Grandbois s'identifie. Nous mettrons donc l'accent sur les étapes de son voyage ou de sa quête initiatique. À travers les pérégrinations du héros vénitien, Grandbois fait lui aussi sa propre quête de soi. Quant à Gengis-Khan et Koubilaï-Khan, ils sont les deux autres

11. *Ibid.*, p. 8.

personnages mythiques auxquels Grandbois accorde une place privilégiée tout au long de son récit. C'est à travers eux ou à cause d'eux, qu'il nous présente l'histoire de la Chine médiévale. Ils sont à l'origine de «l'ordre chronologique» et de «l'ordre configurationnel» du récit¹².

12. Jean-Michel Adam, *Le Récit*, p. 17.

CHAPITRE I

LA CHINE AU TEMPS DE MARCO POLO

1. Brève histoire de la Chine avant la dynastie des Yuan

La Chine est l'un des pays les plus anciennement civilisés au monde. À elle seule son histoire écrite remonte à plus de 4000 ans. Sa civilisation s'est développée dans deux foyers distincts: l'un situé dans la Chine du Nord, précisément dans la région située à l'est de l'actuelle province du Liaoning; l'autre, dans la Chine centrale, c'est-à-dire dans le bassin de la Wei, l'un des affluents du Fleuve Jaune, dans la province du Sanxi.

Nous voudrions au cours de ce chapitre présenter un bref survol de l'histoire de notre pays. Il nous paraît en effet essentiel avant d'aborder de façon précise notre objet d'étude de rappeler les grands événements qui ont marqué l'histoire de la Chine. Trois idées maîtresses orientent donc le déroulement du présent chapitre: l'histoire de la Chine avant la

dynastie des Yuan, c'est-à-dire l'époque séculaire qui précède sa conquête par les hordes mongoles de Gengis-Khan; la conquête mongole elle-même et le rayonnement de la Chine; enfin, la Route de la Soie qui marque pendant des siècles les relations commerciales et culturelles entre l'Orient et l'Occident.

*

En langue chinoise, la Chine s'appelle « Zhongguo », mot qui veut dire « empire du milieu ». Les documents historiques nous affirment qu'antérieurement à la dynastie des Xia, soit entre les XXI^e-XVI^e siècles av. J.-C., des personnages légendaires, nommés Yao, Shun et Yu, auraient régné sur une région qu'ils considéraient comme le « milieu » de la terre et y auraient par conséquent établi leur capitale. Les provinces sur lesquelles ils régnaient devaient donc se rassembler autour de ce centre, comme les rayons d'une roue attachés à l'essieu. Ainsi aurait-on appelé cet empire « Zhongguo » (la Chine) et ses habitants « Zhongguoren » (les Chinois).

Comme beaucoup d'autres nations du monde, la Chine a traversé au cours de son histoire divers modes de vie: communauté pastorale, société esclavagiste et institution féodale ont tour à tour marqué son développement. C'est d'ailleurs sous la dynastie des Xia, la première dynastie dans l'histoire

de la Chine, que débute la société esclavagiste. La dynastie qui lui succède est celle des Shang, sous laquelle la société esclavagiste se développe encore davantage. De l'époque des Hégémons à celle des Royaumes combattants, la société chinoise connaît des changements d'une rare violence, qui amène la transformation du système esclavagiste en système féodal. En 221 av. J.-C., Shihuandi, le premier empereur des Qin, met fin au séparatisme féodal du temps des Royaumes combattants et fonde, sous le nom de la dynastie des Qin, le premier état féodal, multinational uni et centralisé, de l'histoire de la Chine¹.

L'apparition de cet empire représente une victoire historique pour la classe des propriétaires fonciers. L'agriculture et l'artisanat font des progrès notables. L'affinage du fer et le tissage de la soie connaissent un très grand essor. Le commerce prospère, y compris le commerce extérieur. En outre, de nombreuses villes importantes apparaissent aux quatre coins de l'empire.

Mais la dynastie des Qin ne dure guère. Elle croule autour des années 200 av. J.-C. sous l'effet d'un régime corrompu et d'une grande insurrection paysanne. C'est l'avènement de la dynastie des Han (206 av. J.-C.), qui ouvre une des

1. Jian Bozan, Shao Xunzheng et Hu Hua, *Histoire générale de la Chine*, p. 7-24.

périodes les plus brillantes de l'histoire de la Chine ancienne, particulièrement marquée par de grandes réalisations scientifiques et culturelles. Déjà connues, les soieries chinoises se répandent dans le monde. L'invention du papier devient aussi une contribution importante de la nation chinoise à la culture mondiale. Un certain Cai Lun utilise en effet des écorces d'arbre, des déchets de lin ou de chanvre et de vieux chiffons, pour fabriquer du papier, apportant ainsi une amélioration importante dans la technique de fabrication du papier. Par ailleurs, l'essor de l'industrie stimule l'activité commerciale. La capitale Chang'an est alors le principal centre commercial, tandis que Luoyang, Chengdu, Handan, Linzi et Nanyang, sont pour leur part des villes marchandes prospères. Des bateaux et des «chars de transport» de marchandises parcourent tout l'empire, tandis que des liens économiques marquent de plus en plus les relations entre les diverses localités du pays. Les empereurs mènent des campagnes gigantesques et de longue haleine contre les Xiongnu (les Huns), qui font des irruptions constantes dans les régions frontalières chinoises. Les guerres durent plus de 90 années contre les Huns, qui finissent à la fin par se soumettre à l'empire des Han, et deviennent ainsi leurs vassaux. En même temps qu'elle devient ainsi une grande puissance orientale, la Chine s'ouvre au monde extérieur. Elle établit des échanges avec l'Inde, voire avec l'Occident. Avec la soumission des Xiongnu et son ouverture vers des contrées occiden-

tales, l'empire des Han arrive à l'apogée de sa puissance et de sa prospérité².

*

En 184, une insurrection à l'échelle de tout l'empire éclate. Les forces armées des propriétaires fonciers surgissent alors de partout pour massacrer les paysans insurgés. C'est la chute des Han. Elle donne alors naissance à une division de l'empire en trois parties rivales, respectivement constituées par les Wei, les Shu et les Wu. Puis, c'est à nouveau la marche vers la réunification du pays, sous les dynasties des Sui et des Tang, en passant par celles des Jin et celles des dynasties du Sud et du Nord qui s'affrontent pendant des décennies. Près de 700 ans (220 à 907) s'écoulent alors, pendant lesquelles la société féodale chinoise continue à se développer. Durant cette période, deux faits doivent être retenus: d'abord, la pénétration vers l'intérieur des populations nomades établies le long des frontières du Nord et du Nord-Ouest qui avaient commencé dès les Han à pénétrer en Chine et qui intensifièrent leurs mouvements à l'époque des Trois Royaumes et celle des Jin. De fait, beaucoup de royaumes éphémères sont sous l'empire de guerriers ou de bandes armées, qui se livrent au pillage. L'économie et la culture de la Chine du Nord subissent alors d'énormes dommages.

2. *Ibid.*, p. 33-39.

Le deuxième fait à retenir est l'expansion du bouddhisme qui s'introduit en Chine vers les premières années de notre ère. Des statistiques de l'année 534 recensent 1 367 monastères et temples à Luoyang, plus de trente mille dans le pays entier, alors que le nombre des bonzes dépasse deux millions³.

Sous les dynasties des Sui et des Tang, la science et la culture connaissent aussi des réalisations remarquables. L'économie rurale reprend sa marche vers la prospérité. L'industrie se transforme pour dépasser largement le niveau atteint sous les dynasties précédentes. Un système de courriers et de relais de poste facilite les communications des marchands entre eux. Le Grand Canal crée en particulier des conditions favorables pour la circulation des marchandises.

Au début de la dynastie des Tang, les armées impériales mettent successivement en déroute les Turcs orientaux et occidentaux qui font régulièrement des incursions en territoire chinois; des garnisons sont tenues dans le bassin du Suiye (le Fleuve Chuhe), du Xinjiang et de l'Asie centrale. Par ces mesures, la dynastie des Tang intensifie aussi les relations économiques et culturelles entre la Plaine centrale de la Chine et les contrées occidentales. C'est aussi à cette époque que les marchands chinois retournent sur les marchés de l'Asie centrale et de l'Asie occidentale, tandis que les marchands et

3. *Ibid.*, p. 52.

les prêtres des pays arabes reviennent eux aussi en Chine. Chang'an, qui compte alors près de 5 000 étrangers, devient le centre du commerce international et des échanges culturels. L'empire est arrivé à l'apogée de sa puissance et de sa prospérité. Conséquemment, la civilisation chinoise pénètre en Corée et au Japon; l'art de la fabrication du papier est introduit en Asie centrale; puis, dans les siècles qui suivent, en Europe, par l'intermédiaire des Arabes, qui apportent leur contribution au progrès de la civilisation occidentale⁴.

*

Les dynasties des Sui et des Tang seront elles aussi renversées par les deux grandes insurrections paysannes. De nouveau, la Chine est divisée en royaumes rivaux. Elle ne sera à nouveau réunifiée que sous la dynastie des Yuan, non sans avoir subi la rivalité entre les Liao, les Song, les Xixia et les Jin. Pendant près de 460 ans (de 907 à 1368), la Chine connaîtra à nouveau des changements fort importants. Elle verra surtout se modifier ses institutions et ses pratiques féodales.

La dynastie qui précède les Yuan est celle des Song: ceux du Nord et ceux du Sud, selon les Annales. Zhao Kuangying, empereur Taizu des Song, met fin au morcellement du pays. Il

4. *Ibid.*, p. 58.

établit un pouvoir extrêmement centralisé, fondé sur un système d'état bureaucratique qui part de l'autorité centrale pour s'étendre dans presque tous les domaines de l'empire et, bien sûr, dans les domaines militaires et financiers.

C'est au cours des 320 années de règne de la dynastie des Song que des tribus nomades du Nord deviennent de plus en plus puissantes: les Qidan d'abord, puis les Nuzhen et, enfin, les Mongols. L'empereur Taizu des Song et ses successeurs s'en tiennent toujours à leur politique de mesures préventives et répressives contre toute menace d'opposition à l'intérieur et de recul devant les menaces venant de l'extérieur. Une telle politique a ses avantages, mais aussi ses faiblesses. Devant constamment combattre les résistances intérieures, les empereurs des Song, se voient de plus en plus forcés, devant les menaces de l'extérieur, de céder des territoires et de payer des tributs, implorant ainsi la paix en des termes tout à fait humiliants. En 1126, la capitale des Song, Kaifeng, est prise par les Nuzhen. L'empereur est fait prisonnier. Ainsi s'effondre la dynastie des Song du Nord. L'année même, les anciens fonctionnaires civils et militaires, dirigés par l'empereur Gaozong des Song, franchissent le Yangtse et établissent en 1127 un nouveau pouvoir à Lin'an (Hangzhou), pouvoir que les historiens désignent sous le nom de Song du Sud⁵.

5. *Ibid.*, p. 67.

Avec le transfert dans le Sud du centre politique du pays, Lin'an, capitale des Song du Sud, devient rapidement une ville très peuplée. Bon nombre d'autres grandes villes commerçantes se développent aussi. Des surintendants des douanes y sont maintenus par l'État pour l'administration du commerce extérieur et la perception des droits. C'est que les marchands étrangers qui viennent en Chine sont très nombreux. Guangzhou (Canton), Mingzhou (Ningpo dans le Zhejiang) et Quanzhou (Jinjiang dans le Fujian) sont autant de ports importants pour le commerce extérieur. Chengdu, Jiangling et Suzhou, à l'intérieur du pays, deviennent aussi des centres commerciaux très animés, où prospèrent des ateliers artisanaux de toutes sortes.

Au cours de cette période, la technique de l'imprimerie atteint un haut degré de perfection, grâce notamment à Bi Sheng qui invente les caractères mobiles en argile. Avec l'invention de l'imprimerie, la publication des livres s'accroît rapidement. La collection de la bibliothèque impériale des Song du Nord atteignait, disait-on, plus de 70 000 volumes. Au début des Song du Sud, certaines collections privées possédaient même plus de 100 000 volumes⁶. Le développement de la publication des livres entraîne à son tour celui des sciences. Beaucoup d'ouvrages scientifiques et médicaux sont publiés. La boussole, inventée depuis long-

6. *Ibid.*, p. 76.

temps, est employée, au plus tard vers la fin du XI^e siècle, dans la navigation maritime⁷.

* * *

2. La conquête mongole

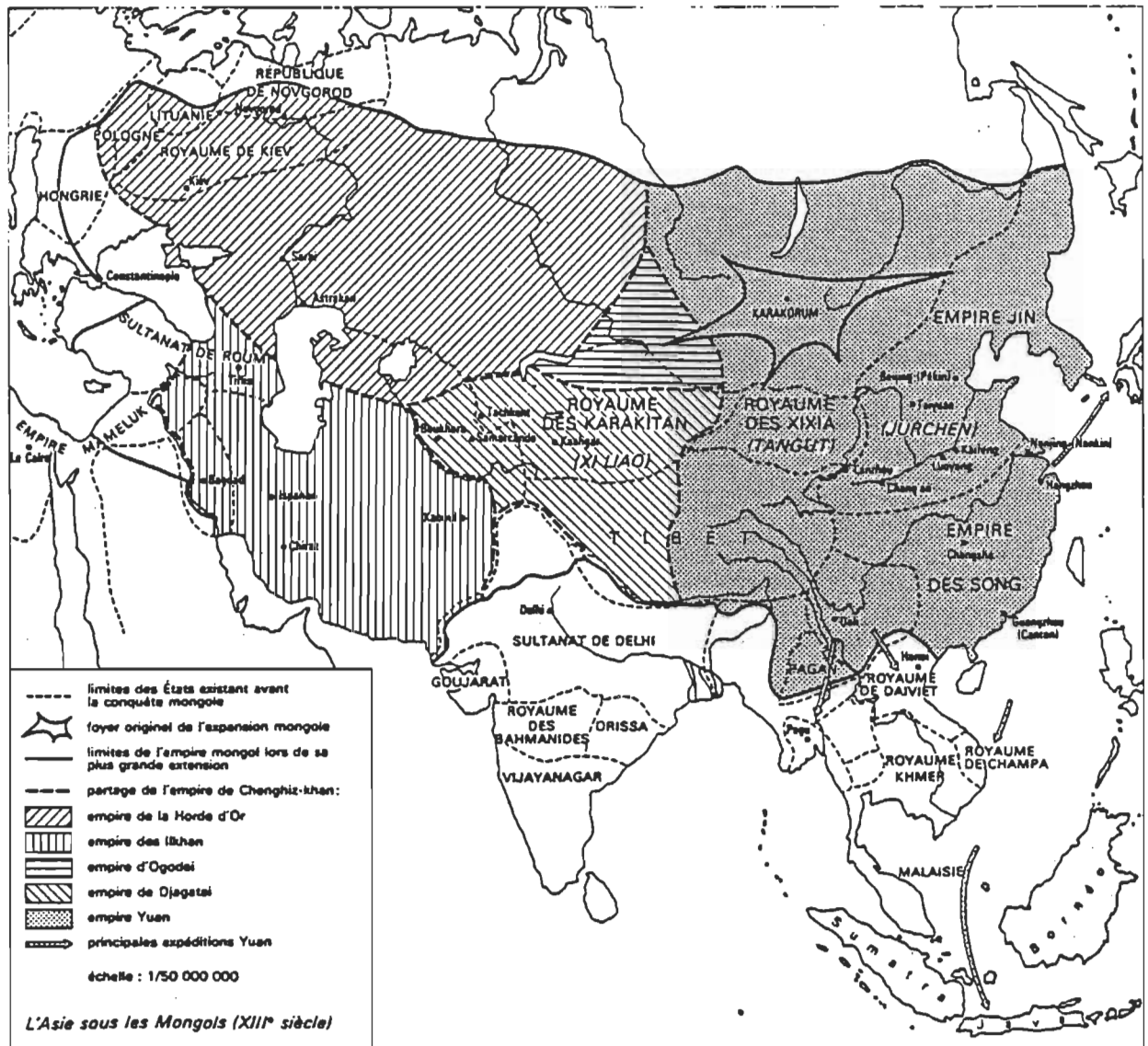
En 1206, les Mongols qui nomadisent dans le bassin du Wonan (Onon), dans la partie nord-est de la Mongolie, surgissent brusquement sous le commandement de leur fameux chef Gengis-Khan (1162-1227). En l'espace de quelques décennies, ils deviennent rapidement une force qui ébranle le monde. Pour la Chine, c'est une époque de grands bouleversements; c'est aussi pour elle le passage de l'Antiquité aux Temps Modernes.

Gengis-Khan était né en haute Mongolie, près des sources de l'Onon. A cette époque, les tributs mongoles sont parmi les plus arriérées de l'Asie et restent demi-sauvages. Ils ignorent l'écriture, mènent une vie nomade avec une culture agricole. Mais ils possèdent une redoutable supériorité militaire. Ce sont de merveilleux cavaliers et des archers infailibles.

Durant une trentaine d'années, de 1218-1253, les Mongols

7. *Ibid.*, p. 77.

CARTE I L'ASIE SOUS LES MONGOLS (XIII^e SIÈCLE)



Source: *Encyclopedia universalis*, Paris, *Encyclopedia universalis*, vol. 4, p. 287.

traversent en tempête la scène de l'histoire et vivent une étonnante épopée (voir carte I, p. 23). Ils conquièrent les états des contrées occidentales et le royaume des Xixia; puis ils poussent vers les pays lointains de l'Occident, annexant sur leur passage toute l'Asie centrale, avant d'écraser, en 1234, les Nuzhen, établis dans le bassin du Fleuve Jaune, menaçant ainsi directement l'empire des Song du Sud. Mais avant de s'attaquer à ceux-ci, leurs troupes traversent les steppes du Qinghai et s'emparent du Yunnan et du Tibet, pour ensuite se diriger vers le Sud, dans le Yuenan (Vietnam actuel); puis, avec une puissante armée, ils conquièrent le Sichuan. En 1276, les troupes mongoles, commandées par Koubilaï, qui deviendra l'empereur Shizu des Yuan (1260-1294), prennent Lin'an, capitale des Song du Sud. Trois ans plus tard, elles se rendent maître du Guangdong, anéantissant la dernière armée des Song du Sud, et pliant ainsi la Chine toute entière sous leur domination. Pour la première fois, la Chine tout entière tombait entre les mains d'un conquérant étranger. Ce qu'aucun des envahisseurs du haut Moyen Age n'avait pu accomplir.

Pour terminer cette oeuvre gigantesque de conquête de la Chine toute entière, les Mongols durent cependant consacrer plus de soixante-quatorze ans. Mais la Chine avait aussi conquis par sa civilisation plus d'un Mongol. Koubilaï, le petit-fils de Gengis-Khan, est du nombre. Ses nombreuses

victoires militaires vont enfin lui permettre de réaliser le constant objectif de sa politique personnelle: devenir un véritable «Fils du Ciel», faire de l'empire mongol un empire chinois. Sa dynastie, qui prit le nom de dynastie des Yuan, n'aspire plus qu'à continuer les quelque vingt-deux dynasties chinoises qui l'avaient précédée. Dès 1260, il établit sa capitale à Pékin, étant donné la proximité de cette ville avec la Mongolie. Ainsi il peut se retirer avec sa suite en Mongolie pendant l'été, lorsque la chaleur et les pluies rendent le séjour à Pékin insupportable. De Pékin, Koubilaï peut aussi facilement maintenir le contact avec le reste de l'empire mongol. En 1267, il commence à construire, au nord-est de l'ancienne cité, une ville nouvelle qui sera connue en turco-mongol sous le nom de Khanbaliq, «la ville du khan», que Marco Polo nommera plus tard Cambaluc⁸.

Sous la domination de la dynastie des Yuan, qui durera 89 ans, la population Han et les autres groupes ethniques de la Chine souffrent de l'oppression nationale et sociale. Les Mongols édictent en effet des lois raciales qui ont pour objet de protéger et de favoriser leurs semblables. Ils classent la population en quatre catégories: d'abord les Mongols, classe privilégiée; viennent ensuite les Semu (population des contrées occidentales), puis les Han et, enfin, les Gens du Sud

8. René Grousset, *L'Empire des Steppes, Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, p. 355.

(les Gens de la Chine du Sud⁹). Il n'est pas permis aux Han d'être officiers dans les troupes de l'État, ni de posséder des armes. Tous les hauts postes gouvernementaux sont réservés aux Mongols.

Pendant les années qui précèdent ou qui suivent l'unification de la Chine par Koubilaï, l'économie agricole dans la Chine du Nord connaît un certain relèvement et développement. Mais à cause de la grande réquisition des terres, qui sont transformées en pâturages pour les chevaux nécessaires aux armées, la plupart des paysans de la Chine du Nord sont réduits à l'état de serfs par les nobles mongols¹⁰.

L'industrie artisanale connaît aussi un essor considérable, surtout l'industrie d'état qui est divisée en branches diverses très spécialisées. L'industrie artisanale privée est aussi très développée dans les villes. D'après Marco Polo, il y avait à Hanzhou beaucoup d'ateliers privés d'assez grande envergure.

C'est enfin sous le règne de Koubilaï-Khan que sont ouverts deux canaux, qui prolongent le Grand Canal reliant la capitale à la ville la plus riche de la Chine du Sud, Hangzhou. Une telle réunification fluviale facilite considéra-

9. Jian Bozan, Shao Xunzheng et Hu Hua, *op. cit.*, p. 78-80.

10. *Ibid.*, p. 80.

blement les communications entre le Sud et le Nord. En même temps, la route maritime qui part de l'embouchure du Yangtse jusqu'à la Baie du Baihe, en contournant la presqu'île du Shandong, est ouverte à la navigation. Des villes comme Guangzhou, Quanzhou, Qingyuan, Shanghai, Ganpu, Wenzhou et Hangzhou deviennent des ports maritimes très florissants. Finalement, la mise en place de relais de poste dans tout l'empire facilite les communications. Nombreux sont alors les Occidentaux qui affluent en Chine, apportant des marchandises et des connaissances de l'Occident, et faisant connaître, en retour, la civilisation chinoise en Occident¹¹.

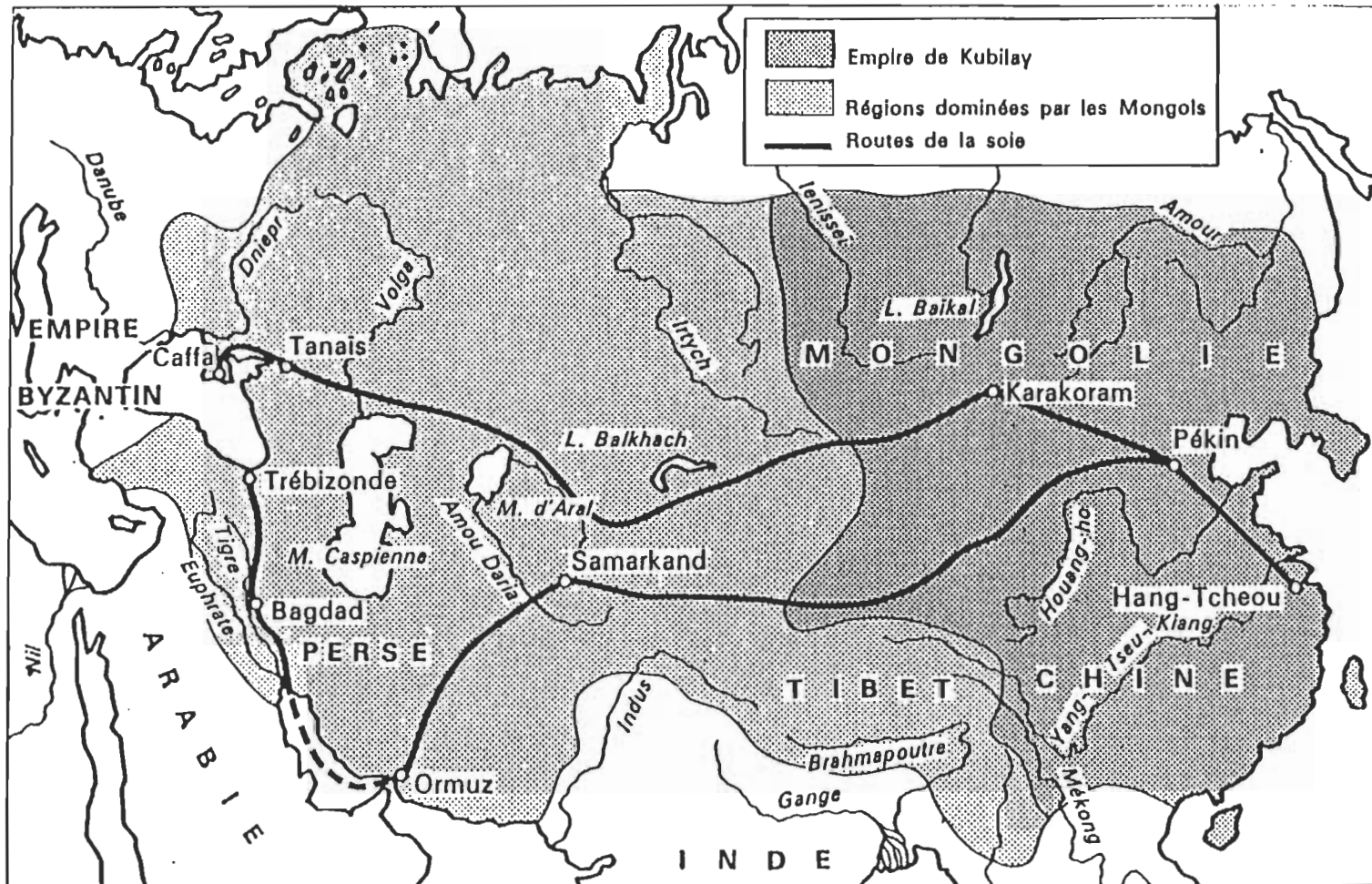
* * *

3. La Route de la Soie

La «Route de la Soie» (voir cartes II et III, p. 28 et 29) est, depuis le deuxième siècle avant notre ère, sous la dynastie des Han de l'Ouest, une importante voie de commerce et d'échanges culturels entre la Chine et les pays d'Asie centrale et occidentale et d'Europe. A l'époque de Marco Polo, c'est par cette voie que les célèbres soieries de la Chine sont transportées en Occident. D'où précisément son nom. Elle part de Chang'an, passe par Lanzhou, Jiuquan, Jiayuquan, Yumen, pour se diviser à Dunhuang en deux branches: la route

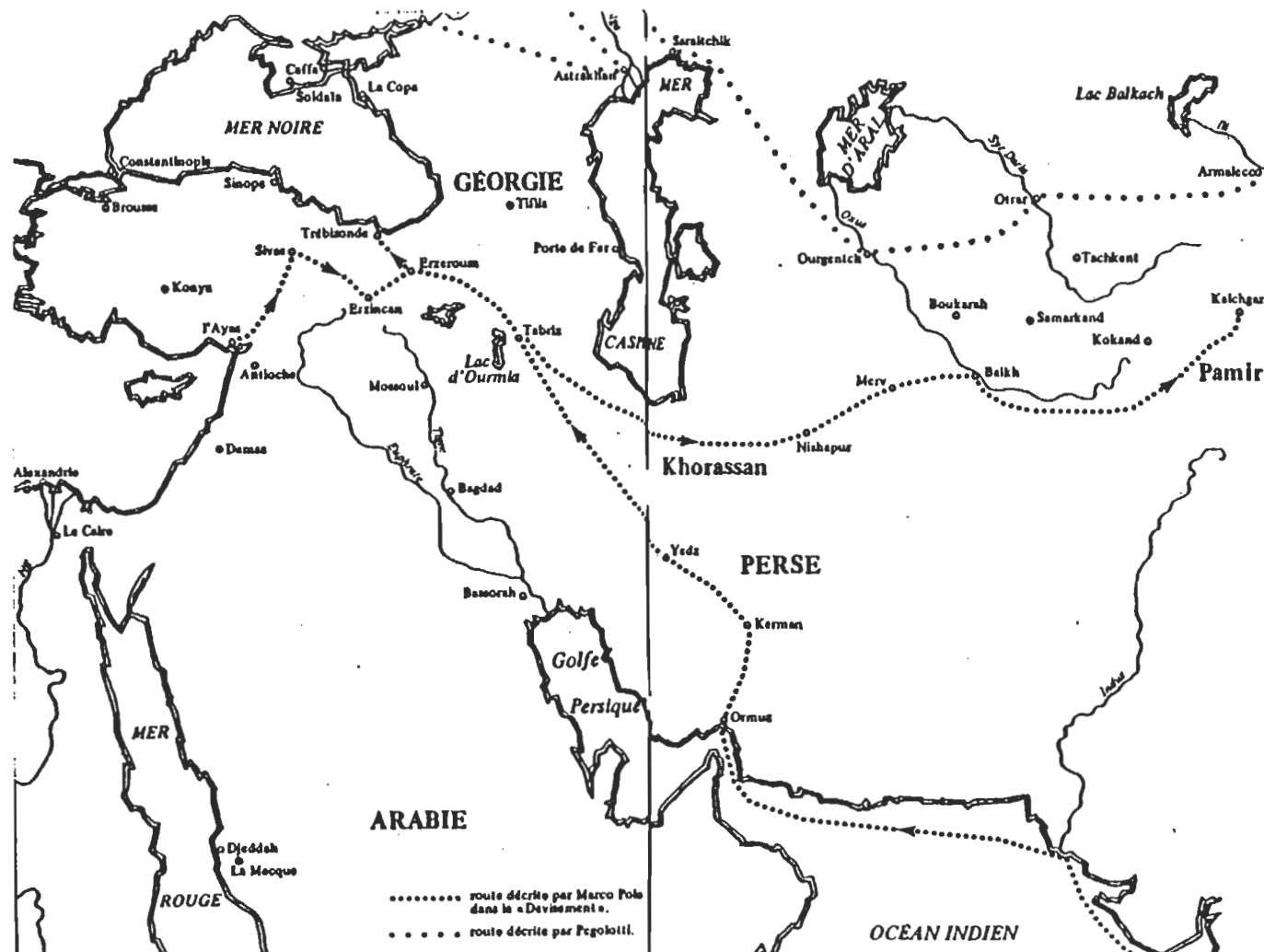
11. *Ibid.*, p. 80.

CARTE II
LES ROUTES DE LA SOIE VERS L'OCCIDENT



Source: Jean Favier, *Histoire universelle. De Marco Polo à Christophe Colomb*, Paris, Augé, Gillon, Hollier-Larousse, 1968, p. 104.

CARTE III LES ROUTES VERS L'ASIE CENTRALE



Source: Jacques Heers, *Marco Polo*, Paris, Fayard, 1983, p. 70-71.

du Nord qui longe la bordure méridionale des monts Tianshan avant d'arriver à Shule, et la route du Sud qui suit la bordure septentrionale des monts Kunlun pour aller jusqu'à Yutian. Ces deux routes se rejoignent au Pamir, puis se dirigent, toujours à l'ouest, soit vers la Perse, soit vers la Méditerranée.

Dès le Moyen Age, la civilisation chinoise s'est considérablement approfondie et diversifiée grâce à ses multiples contacts avec d'autres pays. Résultats des conquêtes impériales, du commerce et de la religion, ces contacts sont aussi le fait d'explorateurs audacieux comme Zhang Qian qui, au même titre que Marco Polo ou Magellan, donne à la Chine une vision nouvelle de la carte du monde. En 138 av. J.-C, il est envoyé par l'empereur Wu des Han comme ambassadeur impérial auprès des «Contrées occidentales». Il part accompagné d'une escorte et guidé par un esclave barbare. Chemin faisant, il est capturé par des nomades et reste plus de dix ans leur prisonnier. Il tente de regagner la Chine par la route méridionale des Nan-chan. Une nouvelle fois, il tombe aux mains des Xiongnu. Après plus de vingt ans d'absence, il regagne enfin la Chine où l'empereur l'accueille avec solennité. Il lui fait alors le récit de ses voyages extraordinaires à travers montagnes et hauts plateaux. Zhang Qian avait découvert, dans ses régions lointaines, nombre de pays riches et prospères. Ses découvertes modifient profondément la conception que les Chinois se

faisaient alors du monde. Zhang Qian le diplomate, l'explorateur, est donc celui qui, le premier, a relié la Chine à la fameuse «Route de la Soie¹²».

*

En 73, l'armée des Han de l'Est défie les Xiongnu septentrionaux. Elle ouvre à nouveau la grande route qui mène aux contrées occidentales. En coordination avec l'offensive des armées expéditionnaires, Ban Chao est dépêché dans ces régions comme représentant politique du gouvernement impérial. S'appuyant sur le prestige de l'empire, Ban Chao érige la domination des Han de l'Est sur toute la région conquise. Dès lors, les marchands chinois, avec leurs soieries, leurs articles de fer et d'acier, reprennent le chemin de l'Occident. En 97, Ban Chao dépêche un nommé Gan Ying en Occident pour nouer des relations avec l'Empire romain. L'ambassadeur parvient jusqu'à la côte du golfe Persique. Il rétablit le protectorat chinois en Asie centrale, protectorat qui allait avoir une importance considérable pour l'histoire de la civilisation¹³. En effet, grâce à l'ouverture de cette double route du Tarim — route du Nord, par le Lobnor, Qarachahr, Koutcha et Kachgar, et route du Sud, par Le Lobnor, Niya Khotan, Yarkand et de nouveau Kachgar — la Chine établit des rapports

12. *Ibid.*, p. 35.

13. René Grousset, *op. cit.*, p. 86-88.

commerciaux avec le monde romain. Par ces deux routes, les Chinois expédient vers l'Asie romaine leurs produits au premier rang desquels figure la soie. Sous les Han, les rouleaux de soie équivalent au numéraire dans les échanges marchands ou officiels avec les cours étrangères. Depuis que le monde gréco-romain a appris à connaître la soie, il n'est pas de produits plus demandés. Aleandrie et Rome s'en disputent les arrivages. Pour les Romains, la Chine est avant tout «le pays de la soie». Ils appellent cette route du Tarim avec sa double piste, «la Route de la Soie».

*

Cette «Route de la Soie», qui est une route de terre, n'est pas la seule par laquelle l'empire des Han communique avec l'empire romain. Il existe encore une route maritime — la future route des épices — dont le lieu le plus éloigné est le port de Kattigara qu'on peut rechercher dans l'actuel Tonkin, du côté de Haiphong. C'est aussi par ces deux routes — la route transcontinentale et la voie maritime — que le bouddhisme va pénétrer en Chine. Voilà aussi un fait de l'histoire d'une importance capitale pour les destinées de l'Extrême-Orient¹⁴.

Ouverte par Zhang Qian, la route de l'Occident est de

14. *Ibid.*, p. 92-95.

nouveau fréquentée sous les Tang. A cette époque, les ateliers du palais ont besoin de l'alun de l'Asie centrale pour glacer les papiers de luxe, et du jade du Khotan pour ciseler les ornements et les objets rituels. Les orfèvres de la cour ne peuvent faire leurs soudures sans le chlorure d'ammonium extrait des fumerolles volcaniques de l'Asie centrale, ni le borax des lacs desséchés du Tibet. Pour préserver la liberté du trafic, il faut en permanence tenir les barbares en respect. Pour cela, l'expédition guerrière n'est pas toujours nécessaire; il suffit parfois de quelques présents: soieries, vins ou femmes, ou encore le mariage qui devient un important élément de la diplomatie impériale. L'empereur Taizong des Tang marie sa fille, la princesse Wencheng, à Songzain Gambo, chef des Tufan (Tibétains), laquelle emmène avec elle de nombreux artisans, des ouvrages sur les techniques de production, des graines de légumes, des objets d'art artisanaux, des médicaments, etc. En 710, la princesse Jincheng est aussi envoyée au Tibet comme épouse d'un haut dignitaire. Elle emporte avec elle des acrobates, des artisans et des instruments de musique de Qiuci. Des liens économiques et culturels étroits se nouent dès l'arrivée de la princesse Wencheng au Tibet¹⁵.

Sous les Tang encore, les Chinois doivent recourir aux navires étrangers pour assurer le transport des personnes et des marchandises dans les ports du sud. Les navires marchands

15. Jian Bozan, Shao Xunzheng et Hu Hua, *op. cit.*, p. 58.

persans et cinghalais, longs de plusieurs mètres et comptant de fort équipages à bord, partent alors de Canton avec la mousson d'hiver, soufflant du nord. Ils emportent des porcelaines, du musc et des esclaves le long de la côte du Champa, et rapportent des pierres fines, des drogues et des bois précieux.

Durant toute la période médiévale, les navires de l'Océan Indien déversent ainsi des produits exotiques sur les cités chinoises. De l'Annam, viennent l'argent, des aiguières et des vases; d'Indonésie, les teintures appelées «sang du dragon»; des mers du Sud, proviennent toutes sortes de produits aromatiques: le bois d'aloès, le patchouli et la girofle. Ce dut être un monde éblouissant et embaumé que celui des Tang, et qui n'eut peut-être jamais son pareil dans l'histoire humaine.

*

L'attrait des richesses n'est cependant pas l'unique raison de l'intérêt manifesté par les Chinois pour ces terres lointaines. Parmi ceux qui s'embarquent vers l'Océan indien, il y a de nombreux bouddhistes, souvent des hommes de grand mérite et de vaste culture, qui partent en pèlerinage vers les rivages où ils savent trouver des centres actifs du bouddhisme ou ceux des autres religions de l'Inde. Animés par l'espoir

d'avancer sur le chemin de la perfection, autant que par le désir de remonter aux sources sacrées des textes authentiques et de vénérer de saintes reliques, les pèlerins affrontent les déserts de l'Asie centrale, se fraient un chemin dans les jungles birmanes et bravent les dangers des mers tropicales. Le plus intéressant de ces pieux explorateurs est Xuanzang (596-664), qui quitte en 629 Chang'an pour parvenir en Inde par la périlleuse route de l'Asie centrale. Il est l'auteur d'un véritable reportage, précis et pittoresque, sur les pays qu'il traverse. Un autre moine bouddhiste, du nom de Yijing (635-731), part de Canton en 671 pour visiter les lieux saints de l'Inde et de l'Indonésie. Il revient en 695, après avoir traversé 30 pays, rapportant 400 collections de textes sacrés, les paroles de 500 000 hymnes et 300 reliques. Enfin, ce qu'il faut relever, c'est que les livres bouddhistes de l'Asie du Sud exercèrent une influence capitale sur la philosophie, les sciences, la médecine et la morale chinoise.

Tandis que les Chinois se risquent ainsi au loin parmi les peuples étrangers, les voyageurs étrangers, eux aussi, viennent en Chine. Innombrables sont les moines bouddhistes qui viennent de l'Inde, de Ceylan, de l'Asie centrale et même de l'Iran, pour prêcher leur doctrine aux Chinois. Certains visiteurs cherchent à faire fortune, d'autres à s'instruire. Des moines japonais viennent régulièrement à Chang'an pour s'initier, auprès de savants maîtres, aux plus récentes inter-

prétations des textes bouddhistes, tandis que les rois et les seigneurs du Tibet y envoient leurs fils pour étudier les récits de Confucius et de ses disciplines¹⁶.

La civilisation chinoise s'ouvre ainsi de plus en plus aux influences étrangères. Certes, la prospérité à l'intérieur de l'empire y est pour quelque chose, comme l'est sûrement aussi le blocage des routes terrestres vers l'Asie centrale par les puissantes confédérations de tributs barbares et la fabrication de solides navires qui sillonnent, lourdement chargés, le Grand Canal, sans oublier les vaisseaux de haute mer, alors très maniables et perfectionnés. Le commerce extérieur passe des mains des marchands étrangers, qui naguère jouissaient dans les ports chinois de privilèges d'extra-territorialité, à celles des Chinois qui se lancent à leur tour sur les mers. Ils suivaient leur route avec une grande sûreté, guidés par un compas. Dès 1125, un ouvrage atteste l'usage de la boussole marine. L'Europe, qui en prend connaissance en 1190, ne s'en servira que trois siècles plus tard¹⁷!

*

Mais la fascinante Chine hante depuis fort longtemps

16. *Ibid.*, p. 65.

17. Elisseeff, Vadime et Danielle, *La Civilisation de la Chine classique*, p. 430-433.

l'Europe elle-même. Les premiers voyageurs ou explorateurs, qui se lancent dans l'aventure, le font le plus souvent par voie de terre, mais aussi par mer. La plupart sont des missionnaires comme Jean de Montcorvin, qui prend la mer à Venise, en 1288, et qui, dix ans plus tard, construira la première église à Pékin. Beaucoup d'autres se dirigent vers l'Est, empruntant les «Routes de la Soie» pour quelques étapes. Au départ de l'Europe, la première de ces étapes est presque obligatoirement maritime. Le trajet le plus classique consiste à embarquer de Gênes, de Brindisi ou de Venise, pour atteindre la côte orientale de la méditerranée. Aux avant-postes occidentaux de cette «Route de la Soie», Venise occupe une position clé. On l'appelle la porte de l'Orient. Jusqu'au XVI^e siècle, elle est pour l'Europe tout entière la porte d'entrée des précieuses marchandises orientales: la soie, les épices, les tapis, les porcelaines, autant de produits exotiques qui rendent, aux yeux des Européens, l'Orient aussi légendaire que fabuleux. À l'instar de ses contemporains, Marco Polo est lui aussi fasciné par cet imaginaire oriental. Plus que tout autre homme de son temps, il voudra en connaître la source...

CHAPITRE II

LA CHINE RÉINVENTÉE

1. *Le Livre des merveilles du monde* de Marco Polo

Nous voudrions au cours du présent chapitre nous approcher davantage du propos de notre mémoire: soit l'étude du récit des voyages de Marco Polo réécrit — ne pourrions-nous pas dire aussi *réinventé*? — par Alain Grandbois. En effet, lequel des deux récits est le plus historiquement authentique: celui que Polo lui-même aurait dicté à son compagnon de prison? ou celui que l'écrivain québécois Alain Grandbois a composé avec beaucoup de talent? Les deux écrivains ne se donnent-ils pas l'un comme l'autre le rôle de premier narrateur? Ne sont-ils pas tous les deux forcés d'*inventer* chacun à leur façon une histoire? De donner à celle-ci à la fois une forme et un contenu, voire même un déroulement narratif qui influe non seulement sur le temps du récit, mais aussi sur les histoires extraordinaires de la Chine qu'ils prétendent nous présenter comme vraies? Une Chine réinventée! Celle d'Alain Grandbois. Certes. Mais celle qui se donne aussi à lire à

travers le récit de Marco Polo, héros à la fois de sa propre aventure et celui pour lequel se passionne Alain Grandbois.

*

Au commencement du XIII^e siècle, l'un des ancêtres des Polo s'était installé à Constantinople afin d'y commercer avec l'Orient: «La famille des Polo brillait au premier rang du négoce proche-oriental¹», prétend en effet Alain Grandbois. En 1260, Nicolas et Matteo, le père et l'oncle de Marco Polo, voulant sans doute surpasser leurs ancêtres au plan de la réussite commerciale, quittent à leur tour Constantinople pour se lancer «dans l'aventure avec l'audace tranquille et l'appétit démesuré des hommes de ce temps-là²». Ils vont jusqu'à Boukhara, dans le Turkestan d'aujourd'hui, où bloqués par la guerre, ils sont logés chez un arrière-petit-fils de Genghis-Khan pendant trois ans; puis, c'est à nouveau le départ en compagnie des messagers du roi Houlagou qui les mènent jusqu'à la résidence d'été de Koubilaï-Khan, qui règne alors sur le trône impérial de la Chine. Celui-ci les accueille chaleureusement. Ils les chargent d'une ambassade extraordinaire auprès du pape Clément IV. Mais le décès de celui-ci en 1534

-
1. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 21. Voir aussi sur la présence des Polo à Constantinople, Alvise Zorzi, *Vie de Marco Polo. Voyageur vénitien*, p. 1-44.
 2. *Le Livre de Marco Polo*. Texte intégral, mis en français moderne et commenté par A. T'Serstevens. Paris, Éditions Albin Michel, 1955, p. 16.

oblige les deux Polo à retourner à Venise pour attendre l'élection du nouveau pontife.

Vers la fin de l'année 1271, Nicolas et Matteo commencent leur deuxième expédition vers l'Orient. Cette fois, ils emmènent avec eux le jeune Marco alors âgé de dix-sept ans. Les trois Vénitiens mettent trois ans et demi à parvenir en Chine. En mai 1275, ils rejoignent en effet le Grand Khan à sa résidence d'été de Chang-tou. La présence de Marco attire l'attention de Koubilaï qui se prend alors d'amitié pour le jeune voyageur. Il l'emmène avec lui à sa résidence d'hiver, à Khanbaliq (l'actuel Pékin) et lui accorde des postes dans l'administration mongole. Au nom du Grand Khan Koubilaï, Marco Polo accomplit diverses missions à travers l'empire chinois. Ce qui lui permet de visiter de nombreuses villes chinoises et de connaître les moeurs et les coutumes du pays.

Les Polo restent au service du Grand Khan pendant dix-sept ans. Pour toutes sortes de raisons, Koubilaï cherche à les retenir près de lui. Aussi n'est-ce qu'au printemps de 1291³ qu'ils trouvent une occasion de rentrer en Europe: Koubilaï charge en effet les trois Polo de reconduire en Perse la princesse Cogatra, fiancée de son petit-neveu. En 1295, les trois voyageurs, après vingt-quatre ans d'absence,

3. Plus d'un historien affirme cependant que Marco Polo aurait pu aussi partir au printemps de 1292; voir Alvise Zorzi, *op. cit.*, p. 279.

revoyaient enfin leur foyer familial à Venise.

Peu de temps après leur retour, une guerre se déclare entre Gênes et Venise. Fort riche de ses voyages à travers la Chine, Marco Polo équipe à ses frais une galère de combat dont il prend lui-même le commandement. Hélas! C'est la défaite de la flotte vénitienne. Le 8 septembre 1296, Marco Polo est fait prisonnier. Conduit à Gênes, il partage sa cellule avec un certain Rustico, ou plutôt Rustichello de Pise, à qui pour tromper l'ennui, il fait pendant près d'un an la dictée de ses voyages en Orient. Ainsi fut rédigé le récit des voyages de Marco Polo; son contenu allait faire la renommée universelle de leur auteur; publié sous le titre *Le Devisement du monde* — autrement dit, *Le Livre des merveilles du monde* — titre donné par les premiers copiste selon le «goût du temps⁴». Les relations de voyages de Marco Polo demeurent sans nul doute une des oeuvres documentaires les plus célèbres sur les pays et les peuples de l'Orient au temps du Moyen Age.

★

Le Livre des merveilles du monde connut un succès retentissant. Non seulement a-t-il joui de la faveur du grand public du temps, mais sa popularité a traversé les époques et

4. A. t'Serstevens, «Introduction» au *Livre de Marco Polo*, p. 24.

nous invite encore, sinon à le lire, du moins à le conserver comme une précieuse relique de l'histoire culturelle de l'Occident: «Presque toutes les grandes bibliothèques d'Europe possèdent un ou deux manuscrits du *Devisement du Monde*⁵», écrit A. t'Serstevnes. Traduit en toutes sortes de langues, le *Livre de Marco Polo* aurait, suivant la tradition, suscité le goût des voyages vers l'Asie chez Christophe Colomb, et par le fait même été à l'origine de la découverte du Nouveau Monde! Sans doute, y a-t-il dans cette affirmation une quelconque vérité. Le tableau fastueux que le protégé du Grand Khan Koubilaï avait donné de l'Asie suscitait bien des rêves de départ vers l'Orient fabuleux. Plus encore. C'est certainement vers cette direction que les exploits de Marco Polo avaient tourné «les regards avides de tous [les] petits potentats d'Europe⁶». Au coeur même du Moyen Age, «la terre prenait soudain des proportions insoupçonnées, s'agrandissait indéfiniment⁷», écrit avec justesse Alain Grandbois.

* * *

2. Les voyages d'Alain Grandbois en Chine: une tentative de suivre la trace de Marco Polo

Lorsque nous étudions la biographie d'Alain Grandbois,

5. *Ibid.*, p. 37.

6. *Ibid.*, p. 41.

7. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 169.

nous sommes vivement impressionné par sa passion pour l'Asie et surtout pour la Chine. En 1933, il effectue un long voyage en Extrême-Orient. Après avoir parcouru en vitesse le Ceylan, Singapour, le Cambodge, le Laos et le Vietnam, il arrive enfin à Canton au début du mois de mars 1934. Ce premier voyage en Chine, qui dure environ cinq mois, lui permet de traverser une vaste étendue de territoire chinois: il parcourt les contrées du nord-est jusqu'en Mandchourie, occupée à cette époque-là par les Japonais; il atteint aussi la frontière de la Mongolie, au sud-ouest, jusqu'aux marches du Tibet. Il visite Che-fou, patrie de Confucius, le plus grand penseur de la Chine classique; en Mandchourie, il rencontre P'u Yi, le dernier empereur chinois; à Hankeou, il publie son premier recueil de poèmes avec l'aide d'un Français rencontré dans cette ville. Malheureusement, des 150 exemplaires imprimés, il n'en conserve qu'un seul: le reste se perd en mer, lorsque le bateau qui les transporte fait naufrage ou, suivant d'autres sources, est pris d'assaut par des bandits. Les sept poèmes de ce recueil seront repris avec quelques variantes, dans *Les Iles de la nuit*.

*

Ce premier voyage en Chine a beaucoup marqué Grandbois et sa personnalité d'écrivain. La plupart de ses oeuvres, y compris ses recueils de poésie, contiennent maintes pages inspi-

rées de la géographie ou de la culture chinoises. Ainsi dans «Le Rire», l'une des nouvelles d'*Avant le chaos*, recueil publié en 1945, Grandbois raconte son expédition sur le fleuve Yangtse. Deux ans auparavant, il donne à Montréal, puis à Toronto, une conférence intitulée «Visages de Chine», qui sera en quelque sorte la première d'une série de conférences prononcées, entre avril 1950 et septembre 1952, sur les ondes de Radio-Canada, conférences qui seront publiées en 1972 sous le titre de *Visages du monde*. Grandbois a aussi laissé deux manuscrits encore inédits sur la Chine: *Chroniques de l'Empire* et *Sun Yat-sen*. Bien que ces deux ouvrages ne soient pas achevés, ils montrent le grand intérêt que Grandbois portait à la Chine.

C'est en 1938 que Grandbois effectue son second voyage en Chine. Suivant Jean-Cléo Godin, il aurait même fêté Noël dans ce pays⁸. Mais les pérégrinations de ce deuxième voyage nous sont assez mal connues. Tout juste pouvons-nous supposer que

8. Lors du congrès de l'Association chinoise des études canadiennes, qui a eu lieu à l'Université de Beijing en juillet 1990, le professeur Jean Cléo Godin de l'Université de Montréal a fait, au cours de sa conférence sur «Grandbois en Chine», la rectification suivante à la note infrapaginale qu'il avait établie au sujet du texte de Grandbois intitulé «Noëls d'ailleurs»: «Dans une note au sujet de cet épisode, je faisais plutôt l'hypothèse d'un premier voyage en 1930 ou d'un second en 1937. Je crois maintenant sur la foi d'un tempon sur le passeport — voir la photo reproduite sur la jaquette couverture — que j'avais mal interprété, qu'il aurait quitté la Chine le 7 janvier 1939» (voir *Visages du monde*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibilothèque du Nouveau Monde», 1990, note 6, p. 240).

Grandbois continue à chercher la trace de Marco polo en Chine? N'est-ce pas d'ailleurs au cours de l'hiver de cette même année qu'il commence à rédiger *Les Voyages de Marco Polo*.

*

Suivant Jacques Blais, la rédaction des *Voyages de Marco Polo* «n'aurait pris que trois mois, d'un travail patient, régulier⁹». Autrement dit, Grandbois avait déjà depuis longtemps préparé le moment où il allait un jour se mettre à la composition de l'ouvrage: «[...] l'information requise était déjà recueillie», affirme encore Jacques Blais, qui ajoute: «intéressé depuis son enfance à cet explorateur dont il avait pu à l'occasion suivre les traces lors de ses voyages en Chine, [Grandbois] avait rassemblé au cours des années une abondante documentation sur Marco Polo et son temps, sur les expéditions occidentales en Orient¹⁰».

Par l'écriture, Grandbois renoue avec les rêves de voyages qui ont peuplé le monde de son enfance. Issu d'une famille de voyageurs, il est en effet fasciné dès son jeune âge par les récits de voyages de son grand-père et par les lectures extravagantes qui peuplent ses loisirs: «Le goût des

9. *Présence d'Alain Grandbois*, p. 85.

10. *Ibid.*

voyages est venu pour moi d'une façon assez naturelle¹¹», confie-t-il un jour sur les ondes de Radio-Canada. Pour lui, les noms des villes, des pays lointains, les exploits des explorateurs le passionnaient tellement que «chacun de ces mots, confie-t-il encore, possédait le pouvoir magique de me faire rêver sans mesure¹²».

Le projet de Grandbois de visiter la Chine, d'aller voir le pays qui a fait la gloire et la renommée de Marco Polo, n'a donc rien d'aléatoire. C'est au contraire une sorte de quête qui s'impose peu à peu à lui, une quête à laquelle il se doit obéir de façon impérative. Ni ses parents, ni ses amis, ni même la femme dont il est éperdument amoureux ne peuvent le détourner de son projet. Grandbois est vraiment décidé à partir, et ce malgré les réticences répétées de sa bien-aimée: «Son départ pour la Chine, projeté pour l'automne 1933. Ce voyage, auquel il ne voulait pas renoncer, m'inspirait de vives inquiétudes. Je le trouvais imprudent d'entreprendre cette aventure avec une santé précaire et des ressources insuffisantes. Et puis, deux ans, cela semblait bien long¹³...». Mais Grandbois ne veut rien entendre. Dans une lettre datée du 23 septembre 1933, il écrit finalement à celle

11. «L'Histoire comme ils l'ont faite», conférence prononcée sur les ondes de Radio-Canada, le 4 février 1967, citée par Jacques Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, p. 10, note 7.

12. *Ibid.*

13. Alain Grandbois, *Lettres à Lucienne*, p. 202, note.

qui lui reproche de la laisser pour des contrées lointaines: «Encore se déchirer. Comme si nous étions des ennemis¹⁴»! Et celle-ci, incapable de retenir l'homme qui l'aime pourtant, se voit ainsi réduite à refuser les mots avec lesquels Grandbois décrit leurs différent. A propos du verbe «se déchirer», elle écrit, en marge de la lettre elle-même, ce commentaire très révélateur: «Mot trop dur pour qualifier nos discussions qui portaient toujours sur son départ pour la Chine. Épuisée par mes efforts pour le convaincre de rester, j'étais à bout d'arguments. Cependant il tenait davantage à cette aventure hasardeuse qu'à un bonheur calme, il ne pouvait vraiment pas vivre comme tout le monde. Peut-être cherchait-il inconsciemment des raisons de souffrir et d'oublier la vie¹⁵?»

*

L'Orient l'appelle! La Chine l'obsède! Ce pays qui se trouve à l'autre bout du monde l'enchanté, l'ensorcelle et l'attire comme une force irrésistible. Dans l'imagination de Grandbois, la Chine n'est donc pas un pays quelconque: elle signifie pour lui «la plus grande aventure du voyageur»; elle est «le Céleste des voyages de Marco Polo¹⁶». Autant Grandbois «avait dévoré avec avidité¹⁷» *Le Livre de Marco Polo* au

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. *Visages du monde*, p. 424.

17. *Ibid.*, p. 424, note.

temps de sa jeunesse, autant il veut lui aussi parcourir les routes que le jeune Vénitien avait sillonnées au temps du Grand Khan Koubilaï. Pour lui, la Chine au temps de l'empereur Koubilaï s'était en quelque sorte préservée de l'usure du temps par la magie même du fabuleux *Devisement du monde*! C'est pourquoi, à son premier abord du pays, lorsqu'il arrive à Yunnanfu, une des portes chinoises, sa déception est grande: «Ce n'était pas encore la vraie Chine¹⁸», confiera-t-il plus tard. En effet, la Chine qu'il cherche est ailleurs:

Pays de hautes montagnes, de ravins profonds et noirs, ne ressemblant guère à ces récits que j'avais lus dans beaucoup de livres et surtout dans le grand chef-d'oeuvre qu'à la fin du XIII^e siècle, - c'était avant Colomb - avait écrit, dictant ses pages à un petit moine obscur qui partageait la cellule de sa prison de Gênes, Marco Polo. Ma jeunesse ne s'assombrissait pas de ces premières désillusions. La vraie Chine était plus loin et j'allais enfin l'atteindre¹⁹.

Grandbois examine Shanghai d'un même regard:

Sans doute, non plus que Paris ne représente la France, ou Londres et New York ne représentent l'Angleterre et les États-Unis, Shanghai ne représente la Chine. Son cosmopolitisme l'en défend. Mais si l'on franchit les curieuses portes de fer grillées qui séparent la concession française proprement dite, l'on tombe tout de suite au coeur même de ce moyen âge grouillant, tumultueux, sonore et coloré — et à très fortes odeurs — que l'on retrouve partout dans les villes de l'intérieur de la Chine²⁰.

18. *Ibid.*, p. 424-425.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

Pour Alain Grandbois, la vraie Chine est donc celle des grands conquérants mongols, celle qui le ferait descendre au «coeur même de ce moyen âge» oriental. Aussi a-t-il vraiment l'intention d'emboîter le pas à Marco Polo, de suivre ses traces sur l'ancienne Route de la Soie. Son projet est de «pénétrer, non pas par les ports de mer habituels, mais par l'intérieur»; il veut «saisir tout de suite le coeur même de la Chine sans passer par les grandes villes cosmopolites de la côte, Hong Kong ou Shanghai²¹». C'est pourquoi il prend la décision de suivre une caravane de marchands d'opium dont le chef est un gangster de haute race et équipé de chameaux, de chevaux, de mulets et de tentes adéquates. Ainsi pense-t-il pouvoir «rejoindre Ch'ung-ch'ing en cinq semaines²²»: «J'étais ravi», écrit-il, «l'aventure était là, devant moi, ce monde étrange de la Chine, d'une adorable absurdité, que je devais connaître plus tard²³». A ce moment-là, Grandbois devait ressentir la même émotion que jadis le jeune Marco Polo avait éprouvée en pénétrant à l'intérieur de la Chine.

Malheureusement, une maladie imprévue²⁴ l'empêche de réaliser son projet. Mais ce n'est que partie remise. Aussitôt guéri, il se met en route et parvient à pénétrer au centre

21. *Ibid.*, p. 415.

22. *Ibid.*, p. 425.

23. *Ibid.*

24. Coïncidence, Marco Polo sera aussi malade lors de son voyage vers la chine. Voir chapitre IV de notre mémoire, page 128-129.

de la Chine; il ira même jusqu'aux marches tibétaines en traversant la vaste région du haut du fleuve Yangtse, une partie de la route parcourue auparavant par les Polo.

*

Pour Alain Grandbois, le voyage n'est jamais une évasion²⁵. C'est plutôt une quête de soi. Jacques Blais a bien raison d'écrire dans sa préface aux *Voyages de Marco Polo*: «[...] bref, tout ce qui donne à croire que Grandbois, transposant sur le plan intérieur l'exploration du héros auquel il s'identifie, pénètre lui aussi en des pays étranges et confus, à la découverte de soi²⁶». Ne pourrions-nous pas aussi avancer l'hypothèse que Grandbois, lorsqu'il voyageait en Chine, pouvait, sur le coup d'une forte émotion, se prendre parfois pour Marco Polo lui-même! Une chose demeure néanmoins certaine. En rédigeant le récit des voyages de son légendaire héros, Grandbois y a transposé ses expériences de voyages, ses sentiments les plus intimes, ses propres pensées et ses visions du monde.

25. Invité à participer à l'émission «Des livres et des hommes», diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 27 décembre 1966, il confiait à propos de sa passion pour les voyages: «J'ai toujours adoré le voyage. J'ai commencé dès ma tendre enfance à aimer être ailleurs que là où j'étais... Pour moi, eh bien! ce n'était pas une évasion, parce qu'on ne s'évade jamais de soi-même».

26. «Préface» aux *Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois, p. 8.

La Chine sous sa plume de Grandbois n'est plus tout à fait celle que Marco Polo présente à son camarade de prison. C'est une Chine réinventée, recréée grâce au talent du poète-voyageur. Grandbois cherche une vraie Chine en suivant les traces de Marco Polo. C'est aussi une vraie Chine qu'il tente de nous décrire, selon la vision du monde qu'il met en oeuvre – en discours narratif – et qui doit raconter la vraie histoire de Marco Polo en Chine. Sans trop se tromper, on pourrait affirmer que la Chine que nous découvrons dans *Les Voyages de Marco Polo* est à la fois une Chine au temps de Marco Polo et au temps d'Alain Grandbois..., une Chine regardée à travers les yeux de l'un et l'autre voyageurs..

* * *

3. Une Chine réinventée: la technique de composition d'Alain Grandbois

Comment Grandbois se représente-t-il la Chine? Poser la question, c'est peut-être chercher un point de comparaison entre le texte de Grandbois et celui que Marco Polo a lui-même dicté à son compagnon de prison. Jusqu'à quel point l'auteur des *Iles de la nuit* respecte-t-il ou prend-il ses distances vis-à-vis de la relation de voyage de son héros? Quelle réécriture fait-il des événements?

La lecture des deux récits nous donne d'abord une sensation très différente. Bien que Grandbois reste assez fidèle à l'original dans l'ensemble du récit, il en modifie considérablement le ton. Le récit de Marco Polo a plus de vivacité et d'optimisme. L'auteur raconte chaque événement, les moeurs et coutumes de chaque pays d'une manière très savoureuse, sans se presser du tout et avec beaucoup de répétitions. Vivant pendant des années au centre d'un rêve qui ne semble jamais s'arrêter, il voit tout en rose. Comme hôte distingué et homme de service du Grand Khan, il n'a qu'admiration et respect pour ce dernier. Par conséquent, son livre «n'est qu'une apologie de sa toute-puissance²⁷». Marco Polo va jusqu'à chercher des excuses aux guerres d'agression que mène Koubilaï. Ainsi il considère que la conquête de Minin et de Bangala fut «une très belle bataille»; et le Vénitien d'ajouter pour justifier la campagne militaire de Koubilaï: «Il faut savoir qu'en l'an du Christ 1272, le Grand Khan envoya une grande armée en ce royaume de Vocian et de Caraian afin qu'il fût sauvé des mauvais gens qui lui faisaient dommage²⁸».

Par ailleurs, à cause de sa position privilégiée à la Cour de Koubilaï, et sans doute aussi à cause de son propre tempérament, Marco Polo a tendance à embellir la réalité: «La fougue italienne, surtout vénitienne, de Marco Polo l'a par-

27. «Introduction» au *Livre de Marco Polo*, p. 31.

28. *Le Livre de Marco Polo*, p. 199.

fois entraîné vers l'hyperbole», écrit justement Albert t'Serstevnes, qui ajoute: «ses souvenirs, amplifiés par une existante devenue sédentaire, le portent à des embellissements et des surabondances²⁹». Il colore ses descriptions de fréquentes épithètes, tels «grand», «grandissime», «moult grandissime». Il peint ses tableaux de mœurs avec un style jovial et parfois humoriste.

*

Le récit d'Alain Grandbois se présente au contraire sous une couleur plutôt sombre. La mélancolie y côtoie souvent la rêverie. Et de fait, Grandbois lui-même le trouve un peu étouffant, quand il le relit vingt-cinq ans après sa publication³⁰.

Grandbois réduit des deux tiers l'original. Il supprime aussi tous les titres. Conséquemment, son texte acquiert une intensité extrême qui donne aux aventures de Marco Polo une allure dramatique, comme le souligne justement Jacques Blais: «Pénurie d'espaces libres, articulation rigoureuse d'épisodes, encombrés d'événements nombreux. La narration est placée sous le signe de la nécessité et, sous ce même signe, l'existence de l'humanité qu'elle présente³¹».

29. «Introduction» au *Livre de Marco Polo*, p. 23.

30. Jacques Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, p. 94.

31. *Ibid.*

Les nombreuses pérégrinations des Polo se déroulent elles aussi devant nos yeux dans une atmosphère de fin du monde: régions sauvages infestées de brigands et de mendiants, endroits malsains, infestés de fièvres de toutes sortes, ruines, déserts, sable mêlé de sel, chaleur torride, incursion des Barbares, massacre, incendie..., voilà quelques-uns des ingrédients qui rendent les aventures de Marco Polo infiniment plus réalistes que celles présentées par Albert t'Serstevens. L'imagination de Grandbois n'est jamais à un seul niveau: elle se déploie à la fois dans le temps et dans la conscience du temps. Voici un tableau des ruines de la ville de Camadi:

Les corbeaux voletaient et soudain, se précipitaient en croassant sur quelque reptile qui se glissait entre les pierres d'émail bleu. Des mendiants accroupis, leurs mains sèches et nouées croisées sur leur bâton, se tenaient immobiles, comme pétrifiés, le regard perdu dans un rêve sans fin³².

Selon la tradition chinoise, le corbeau est un oiseau néfaste, un signe de malheur. Sa présence active, ajoutée à celle plutôt passive du «reptile» et des «mendiants», forment déjà une image très triste. Des verbes et des adjectifs, tels «se précipiter», «croasser», «se glisser», «sèches», «immobiles», «perdu», renforcent l'effet d'atmosphère morbide et donnent un tableau terrifiant de la ville de Camadi. Citant ensuite les paroles du poète Hadji Ali, Grandbois pose au

32. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 47.

lecteur la question suivante: «Comment pouvez-vous vous attacher à ce monde corruptible dont la vie n'est qu'un songe et les biens si périssables³³»?

Doit-on poursuivre la démonstration? Comparons cette fois la description d'une autre ville: Cormos, dans le *Livre de Marco Polo*, qui est une ville située près du golfe Persique et conquise par les Mongols; dans le récit d'Alain Grandbois, elle porte le nom d'Ormuz. Voici comment les deux auteurs la présentent:

Et sur la rive, il y a une cité qui est appelée Cormos, laquelle a un port... Il y fait un grandissime chaleur à cause du soleil et de l'emplacement sur la terre ferme....

Ils [les habitants] ne séjournent pas dans les cités, à cause de la grande chaleur qui y est, car, ils en mourraient, mais vont dehors, en des jardins où il y a beaucoup de rivières et de fontaines ...Plusieurs fois, en été, il leur vient du désert de sable qui environne la plaine un vent si démesurément chaud qu'il les tuerait tous si, dès qu'ils sentent l'approche de ce vent chaud, ils n'entraient pas dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit passé.

Ormuz était bâtie sur une île volcanique... Cependant, l'été, la chaleur se faisait intolérable. Du sol roussi s'élevaient des vapeurs embrasées qui desséchaient tout. Les habitants allaient alors se réfugier dans la mer où ils demeuraient, plongés jusqu'au cou, tout le jour. Les maisons des gens riches étaient flanquées de tourelles ajourées de telle façon qu'elles captaient les vents moins chauds de la nuit et un système de rotation distribuait un peu d'air dans les différentes pièces de la demeure. Mais quand le simoun se levait, on fermait tout. Cela durait des semaines. Le ciel était couvert d'un immense voile de pourpre sombre. Suffoqués, crachant le sang, les poumons brûlés par les sables, les gens étouffaient.

Le Livre de Marco Polo, p. 94-95.

Les Voyages de Marco Polo, p. 49.

La description de Cormos que nous donne Alain Grandbois

33. *Ibid.*

est, bien sûr, beaucoup plus saisissante que celle que nous ressentons à la lecture du *Livre de Marco Polo*. Les figures lexicales comme «volcanique», «roussi», «embrasées», «desséchaient», «simoun», «pourpre», «sombre», «suffoqués», «sang», «étouffaient», rendent la chaleur tellement insupportable qu'on pourrait imaginer les souffrances des habitants, surtout des gens pauvres.

Cette comparaison textuelle nous fait tirer la conclusion qu'Alain Grandbois se montre plus réaliste, plus critique vis-à-vis de la vie sociale de la Chine médiévale. Lors d'une entrevue diffusée le 23 décembre 1942, soit donc un an après la parution des *Voyages de Marco Polo*, il disait à propos de la Chine: «Sa douloureuse histoire nous apprend qu'elle a été, depuis toujours, le centre d'incroyables bouleversements, d'immenses catastrophes³⁴».

*

La domination des Mongols est une des époques les plus noires de l'histoire chinoise. Grandbois le sait et ne manque pas de le rappeler. Mais au cours des années trente, le peuple chinois souffre aussi d'une autre conquête: celle des

34. Émilie Lavery, «La Guerre sino-japonaise, *Visages du monde et Voyages d'Alain Grandbois*», Édition critique. Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures, Université de Montréal, février 1989, p. 57.

Japonais. Or, justement Grandbois voyage en Chine au moment même où les armées japonaises envahissent la Chine. Ne peut-on alors supposer que cette invasion japonaise, dont il voit toute l'horreur, l'aide en quelque sorte à imaginer celle entreprise par les Mongols au milieu du XIII^e siècle. La seule différence, c'est que les Mongols réussirent à conquérir la Chine, tandis que les Japonais seront expulsés du territoire chinois après huit ans d'occupation.

L'envahissement de la Chine par les Japonais a indigné Alain Grandbois. Entre 1942 et 1943, l'écrivain a fait une série de sept émissions radiophoniques portant sur la guerre anti-japonaise. Dans l'une d'entre elles, il considère le Japon comme l'un des ennemis les plus féroces et les plus impitoyables; dans une autre émission, il fait justement référence à la conquête des Mongols. Aussi est-on justifié d'établir un lien entre ces deux conquêtes de la Chine dans *Les voyages de Marco Polo*, et pareillement aussi dans d'autres oeuvres de Grandbois concernant la Chine. D'ailleurs dans son avant-propos aux *Voyages de Marco Polo*, Grandbois ne fait-il pas indirectement allusion à l'invasion de la Chine par les Japonais: «Et d'autres génies du mal, plus cruellement dévastateurs peut-être, ont remplacé Genghis-Khan³⁵». Dans *Visage du monde*, il dira encore à propos de l'agression nipponne et de l'outrage que la Chine a subi: «Ce n'était pas le premier,

35. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 13.

ni le dernier³⁶», invoquant ainsi l'histoire de la conquête mongole. Quelques comparaisons de passages tirés de *Visages du monde* et des *Voyages de Marco Polo* montrent jusqu'à quel point Grandbois avait établi des liens historiques entre la conquête mongole et l'invasion de la Chine par le Japon:

[...] les troupes japonaises avaient brusquement pénétré dans Moudden et sous le prétexte d'un différend à propos de ce chemin de fer à bord duquel je me trouvais maintenant. Ces mêmes troupes avaient mis la ville à feu et à sang.

Visages du monde, p. 116.

Au nom et à la solde de l'empereur Kin, Genghis-Khan [...] revint brusquement sur la Chine du Nord, [...] déclarant insolemment qu'il voulait venger les affronts subis par ses nouveaux amis. Il pénétra dans Pékin au bout d'un an. L'incendie du palais impérial dura trente jours.

Les Voyages de Marco polo, p. 77.

[...] les Japonais à la fin de janvier 1932, bombardaient Shanghaï, pourtant fort loin de Moudden, incendiaient des milliers de soldats, de femmes et d'enfants [...]. Shanghaï brûla durant des semaines et ce fut une effroyable hécatombe.

Visages du monde, p. 117.

Ils [les Mongols] détruisaient les monuments, les oeuvres d'art, incendiaient les bibliothèques, violaient les femmes nobles, castraient les princes avant de les embrocher sur le pal. Certaines villes furent entièrement rasées, où ils ne laissèrent aucun être vivant, où ils massacrèrent même les chiens et les chats.

Les Voyages de Marco Polo, p. 79.

Ainsi le passé n'est jamais mort. L'histoire de la Chine des années trente est une répétition, sans doute à une échelle beaucoup plus petite, du «Chaos» qu'elle a subi au temps de la grande Conquête mongole. En écrivant *Les Voyages de Marco Polo*, Grandbois «voyage» dans le passé sans oublier le spectacle du présent qui se déroule devant ses yeux; sans cesse

36. *Visages du monde*, p. 116.

ses pensées reviennent aux souvenirs de ses propres voyages en Chine. Son imaginaire d'écrivain modifie inconsciemment les descriptions de Marco Polo en les enrichissant de ses propres expériences.

*

Les Voyages de Marco Polo sont à l'image même d'Alain Grandbois, à la fois voyageur et poète. Pour lui, la rigueur scientifique et le souci du détail doivent se soumettre à l'angoissante vérité historique qui habite l'écrivain: c'est-à-dire l'irréversibilité du temps, et contre laquelle se bat le poète. A travers Marco Polo, c'est Grandbois lui-même, par la magie de son verbe poétique, qui se fait le point d'intersection du passé et du présent. Voilà pourquoi les voyages et les événements qui s'y rattachent sont pour lui moins une manière de remonter le temps qu'une façon de le rendre présent à la conscience des hommes.

CHAPITRE III

LE SYMBOLISME DU CENTRE ET LES TROIS VOIES DU TEMPS

1. Le temps du voyage

L'intérêt que Grandbois porte constamment aux voyages et à l'histoire de l'humanité nous fait découvrir dans son récit sur le séjour de Marco Polo en Chine plusieurs voies du temps: *le temps du Voyage, le temps des Mongols, le temps de la Rencontre, le temps de la Chine ancienne et le temps du Retour...* Les trois premiers temps sont à nos yeux les plus importants. Aussi avons-nous voulu leur donner dans le présent chapitre toute la place qu'ils méritaient. Nous avons surtout voulu voir jusqu'à quel point ces *trois voies du temps* convergent vers un seul et même point: le CENTRE, dont le symbolisme est au coeur même de la culture chinoise.

*

Selon R. Guénon, le centre «est avant tout, l'origine, le

point de départ de toutes choses, c'est le point principal sans forme et sans dimension, donc, invisible et par suite, la seule image qui puisse être donnée de l'unité primordiale¹. Il en est de même pour Raymond Christinger, pour qui le centre est le point d'aboutissement; tout est issu de lui et tout doit finalement y revenir, écrit-il: «C'est le point au centre du cercle: le point est l'emblème du Principe, le cercle est celui du monde²». D'autres auteurs émettent la même opinion, tels Bernard Lamy et Yvon Senard qui écrivent pour leur part:

Le centre est «un lieu où tous viennent, où la rencontre se fait, où la communication réelle se produit, où la collectivité s'exalte elle-même et crée une communauté de sentiments entre les personnes qui s'y rassemblent: c'est un lieu où la collectivité crée des réalisations prestigieuses qui la magnifient et donnent à ses membres un sentiment de fierté, un lieu où elle actualise les valeurs auxquelles elle tient, et en particulier celles qui manifestent sa permanence³».

Dans la civilisation chinoise, nous pouvons trouver beaucoup de symboles exprimant l'idée du centre. La Chine en chinois ne signifie-t-elle pas l'«empire du milieu»: c'est-à-dire le centre du monde? Les Chinois antiques ne s'appelaient-ils pas entre eux les «Hommes de fleur» (Huaren)? Sans doute parce que leurs ancêtres ou eux-mêmes, portaient le signe symbolique de la fleur dont la forme ronde rappelle jus-

-
1. Cité par Raymond Christinger, *Le Voyage dans l'imaginaire*, p. 203.
 2. *Ibid.*, p. 204.
 3. *Aspects symboliques du centre*, p. 81.

tement l'idée du cercle. Encore de nos jours, la tradition du cercle protecteur, ou du cercle enchanté, se pratique dans d'innombrables coutumes populaires.

La théorie du centre fait aussi partie de la philosophie de la Chine antique. Selon le taoïsme, une matière du nom de Hundun (Chaos) se divise en deux éléments, le Yin et le Yang, dont l'action réciproque serait à l'origine de l'univers. Le Yang, étant pur, monte pour devenir le ciel; le Yin, impur et congelé, descend quant à lui pour former la terre. L'union du Yin et du Yang aurait engendré l'homme. Enfin, de cette trinité du ciel, de la terre et de l'homme aurait jailli une force extraordinaire, capable de toutes les créations, qui donna lieu à la formation de l'univers...

En interprétant la philosophie du taoïsme, Jean. C. Cooper explique pour sa part que l'homme est à la fois «une synthèse du binôme Ciel-Terre et son médiateur⁴», et qu'il occupe par conséquent «une place centrale dans l'univers⁵». Mais l'homme qui, par sa position, unit les puissances du ciel et de la terre n'est pas un homme ordinaire: il est un sage...; il doit se placer au «juste-milieu», puisque c'est «la meilleure place pour assister au déroulement des événements»⁶; plus encore, le centre représente «la position

4. A. Kielce, *Le Sens du Tao*, p. 85.

5. *Ibid.*, p. 85.

6. Frida Wion, *Les Symboles de la Chine*, p. 68.

d'équilibre d'un individu qui serait placé au milieu d'une roue imaginaire dont il formerait l'essieu, le yin et le yang alternant du fait même de son existence et créant autour de lui le temps et l'espace⁷». Enfin, suivant Confucius:

Seul l'homme qui se tient dans le juste milieu peut amener jusqu'au plein épanouissement sa nature humaine et par suite, contribuer au développement de tous les êtres sensibles. C'est vraiment la seule façon pour lui de remplir son rôle de médiateur; d'être partie intégrante de la grande Triade Ciel-Terre-Homme⁸.

Dans un empire chinois, celui qui peut assumer cette position centrale est l'empereur. En chinois, le mot «roi» est composé par trois traits horizontaux traversés par un trait vertical. Trois traits superposés qui, selon Yi-king (*Livre de mutation*), correspondent respectivement aux trois termes de la Grande Triade: le trait supérieur représente le Ciel, le trait médian l'homme, et le trait inférieur la Terre; autrement dit, le mot «roi» signifie le lien entre le Ciel, l'Homme et la Terre. L'empereur qui était le roi de tous les rois était donc considéré à la fois comme le Fils du Ciel et le Régent de la Terre. Tourné vers le sud, direction cardinale correspondant au pouvoir solaire (le feu), son trône représente la position de l'Étoile polaire dans le ciel, c'est-à-dire le point central de la voûte céleste.

*

7. *Ibid.*, p. 68.

8. Confucius, Tchong-Yong, tiré du *Sens du Tao*, p. 89.

C'est donc vers ce centre mythico-symbolique que s'effectuent les voyages des Polo vers la Chine. Mais ces voyages sont aussi soumis au temps qui, dans le récit de Grandbois, devient ce par quoi le symbolisme du centre acquiert un sens. De fait, il y a un double voyage, ou un double «voyage-temps». Celui d'abord effectué par Nicolas et Matteo, père et oncle de Marco Polo, qui commence en 1260 et se termine en 1266. Les Polo prennent la direction de l'Ouest vers l'Est. Ils ont pour point de départ Constantinople et pour point d'arrivée la cour de Koubilaï. Leurs pérégrinations se déroulent pour la plupart dans l'Asie centrale. Ils prennent la route du retour vers le sud-ouest dans l'intention de rencontrer à leur retour à Rome le Pape Clément IV. La mort de celui-ci change leur projet. Ils sont obligés alors de retourner à Venise.

Le père et l'oncle de Marco Polo partent vers l'Asie centrale dans le but de rechercher la richesse. Ils veulent se livrer à des échanges commerciaux avec l'Asie. Mais leur rôle dépasse de beaucoup celui de simples commerçants. À la cour de Koubilaï, ils décrivent à l'empereur des Mongols la société occidentale. Comme le souligne Alain Grandbois, ils lui parlaient «de la puissance des rois d'occident, de la façon dont ils administraient leurs terres, comment ils rendaient la justice, comment ils livraient bataille⁹». Ils lui présentent aussi les sept arts occidentaux et, par-dessus

9. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 26.

tout, le système religieux de leur pays, le rôle suprême du Pape, le pouvoir qu'il détient du Seigneur Jésus-Christ, la grandeur de sa mission, l'influence de son autorité comme chef de la Chrétienté, ainsi que ses rapports avec les autres Rois de la terre. Ce qu'ils racontent impressionne énormément Koubilaï, qui les charge tout de suite d'une ambassade auprès de Clément IV. Ainsi les deux Polo deviennent-ils les médiateurs entre les civilisations occidentale et orientale, entre les deux grands hommes: un empereur chinois nestorien ou bouddhiste et un pape, chef de la Chrétienté. Bien qu'ils ne puissent à leur retour rencontrer Clément IV, à cause de son décès, la mission confiée par Koubilaï reste toujours pour les Polo leur première préoccupation. Elle devient pour ainsi dire le motif de leur second voyage qui aura alors une portée historique.

*

Ce deuxième voyage est d'autant plus important qu'il engendre un homme immortel et une oeuvre immortelle: Marco Polo et son *Livre des merveilles du monde*. C'est donc autour du jeune homme que «le temps» du deuxième voyage» prend son sens. Le départ est des plus significatifs. Les trois Polo rencontrent en effet le nouveau Pape, Grégoire X, qui les accueille «avec la plus grande bonté»; et suivant Grandbois, il aurait «voulu qu'ils prissent part aux fêtes que l'on don-

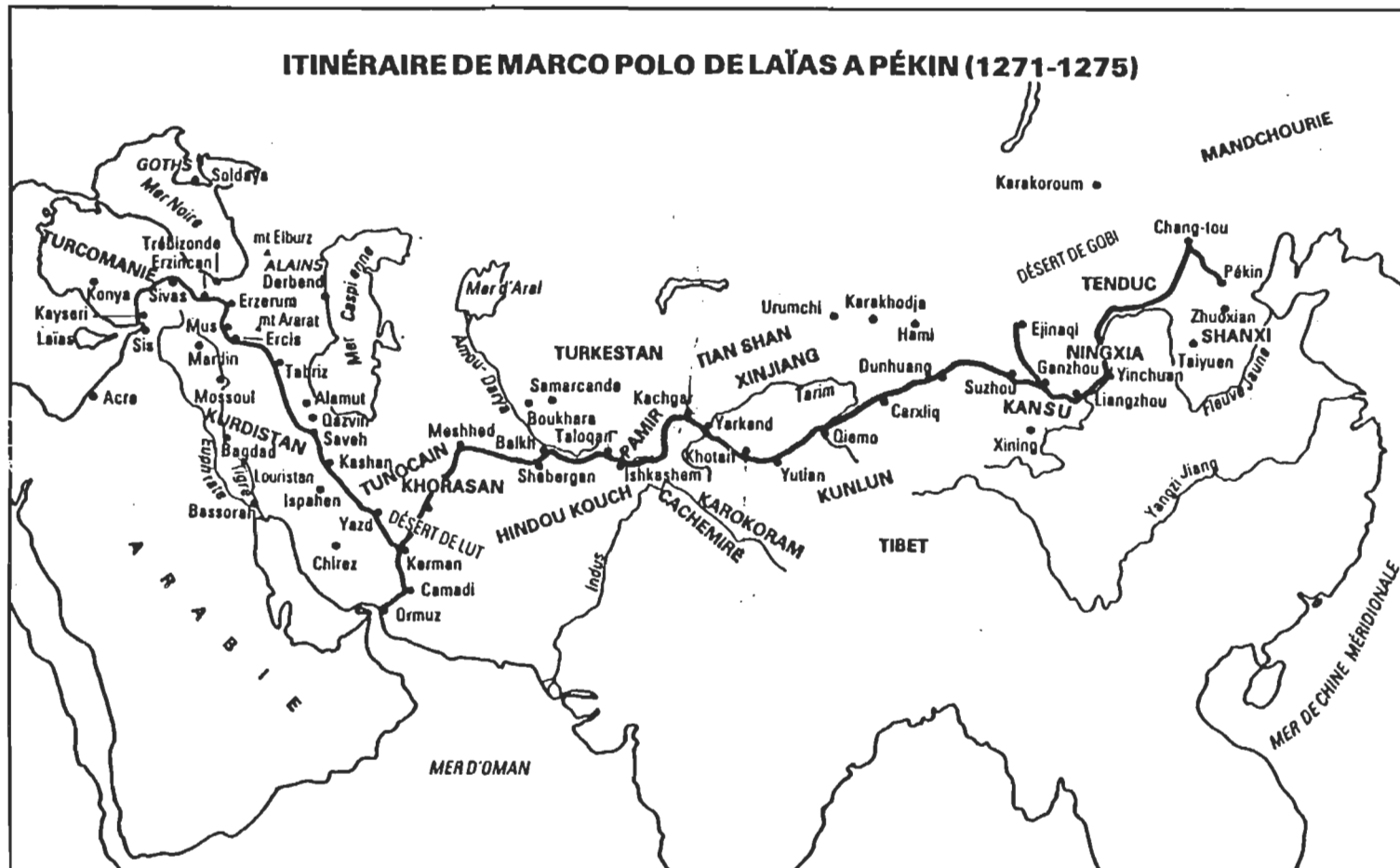
nait pour célébrer son accession au trône», s'entretenant «longuement de leur mission¹⁰». C'est donc avec la bénédiction et les souhaits du nouveau Pape que les Polo s'empressent de reprendre la route qui les mènera vers l'Asie centrale pour rejoindre Koubilai (voir cartes IV et V, p. 67 et 68).

Dans son Avant-propos, Alain Grandbois nous avertit qu'il ne tient pas à rétablir les itinéraires que les Polo auraient suivis, ne voulant pas, soutient-il, s'attribuer une tâche d'historien. Cela nous épargne aussi le même souci! Néanmoins une étude attentive de la chronologie interne des événements racontés (voir tableau I, p. 69 et 70), indique hors de tout doute que Grandbois s'est extrêmement documenté pour réécrire le récit des aventures de Marco Polo. Aussi doit-on le croire quand il nous dit dans son «Avant-Propos» qu'il a adopté «la direction générale des travaux de l'Anglais H. Yule et celle du Français H. Charignon» et que «Harold Lamb, Henry H. Howorth et Joachim Barckhausen» [lui] ont fourni sur l'Empire Mongol la richesse inépuisable de leurs études¹¹. Passionné de son sujet, Grandbois se fait historien de la Chine médiévale. Poète du temps cosmique, il craint le temps historique qui n'est pas enfermé dans des chronologies bien précises.

10. *Ibid.*, p. 36.

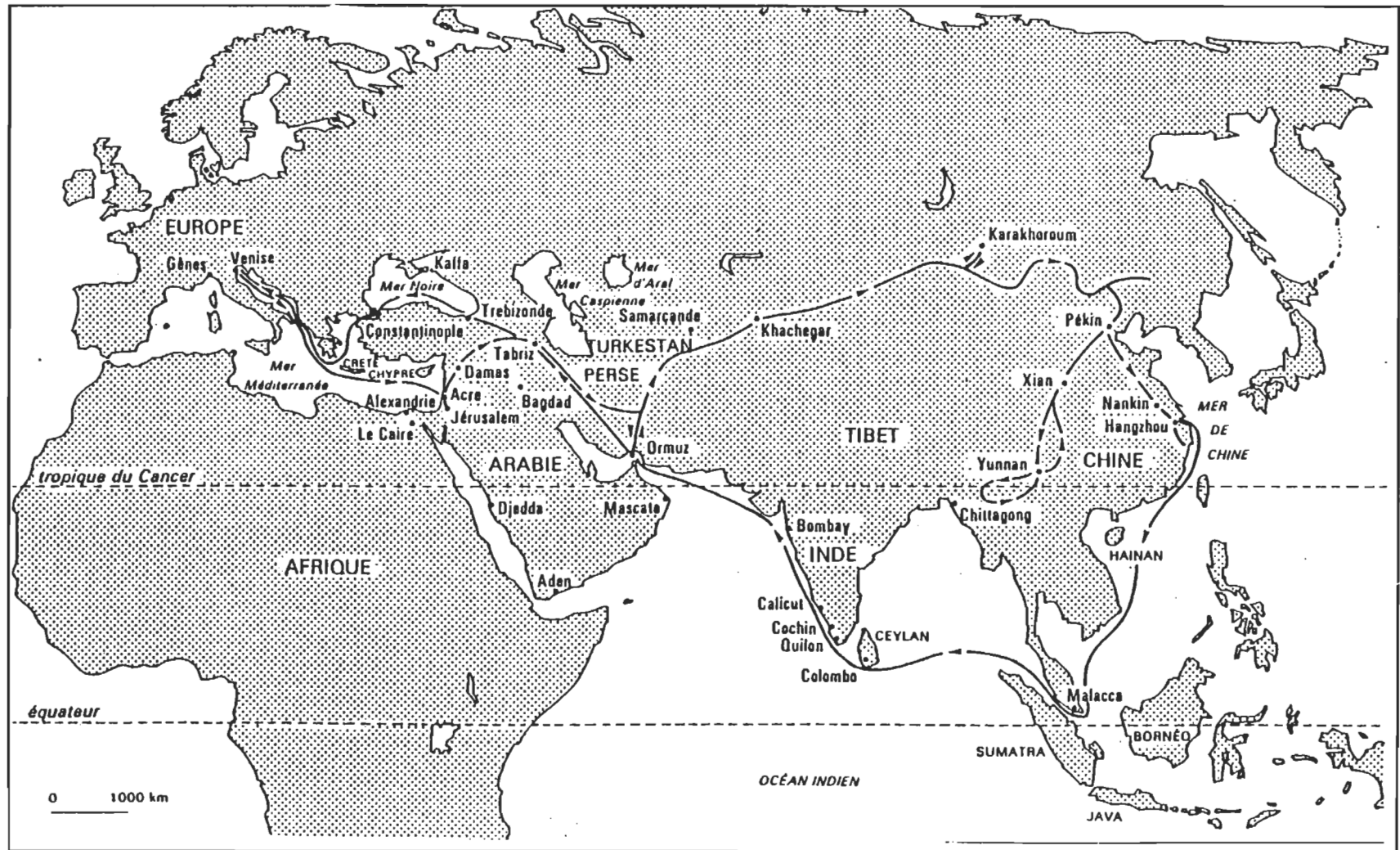
11. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 13.

CARTE IV
ITINÉRAIRE DE MARCO POLO DE LAÏS À PÉKIN (1271-1275)



Source: Alvise Korki, *Vie de Marco Polo. Voyageur vénitien*, Paris, Robert Laffont, 1983, p. 110.

CARTE V **LE TRAJET DE MARCO POLO**



Source: Jean Lartéguy, *Marco Polo, espion de Venise*, Paris, Presses de la Cité, 1983, p. 5.

TABLEAU I
L'ORDRE DES ÉVÉNEMENTS RACONTÉS
DANS LES VOYAGES DE MARCO POLO D'ALAIN GRANDBOIS
D'APRÈS L'ÉDITION DE 1941

CHAPITRES	DATES	SOUS-DIVISIONS ET LEURS CONTENUS
I	1033 1204	1- Les ancêtres de Marco Polo. Leur arrivée à Venise en provenance de Sebenico. 2- Venise au temps des croisades. La Prise de Constantinople par les croisés et les Vénitiens. 3- L'expansion marchande de Venise; les Polo font le commerce entre Venise et Constantinople.
II	1254 1260 1269	1- Naissance de Marco Polo. 2- Les frères Polo, Niccolo et Matteo, quittent Constantinople pour la Chine. 3- Les Polo à la cour de Koubilai. 4- La jeunesse de Marco Polo. Décès de sa mère. 5- Retour de Niccolo et Matteo à Venise.
III	1270 1271	1- Niccolo retrouve son fils. 2- Matteo, Niccolo et son fils Polo quittent Venise pour Saint-Jean d'Acre. 3- Visite de Jérusalem. 4- Retour à Saint-Jean d'Acre. 5- Élection du Pape Grégoire X. 6- Début du 2 ^e voyage des Polo en Chine.
IV	1272	1- La traversée de la Petite et de la Grande-Arménie. 2- En Géorgie. 3- En direction de Bagdad. 4- Sur les bords du Tigre.
V		1- En Perse. 2- L'arrivée des Polo à Ormuz qui divise le Golfe persique et la Mer d'Oman. 3- De l'oasis de Kou-Bernan aux bords de l'Amou-Daria.
VI		1- Les Polo arrivent à Taïcan. 2- Maladie de Marco Polo; séjour sur le plateau de Shewa. 3- Les Polo reprennent leur voyage en direction de la province de Wakham. 4- Sur les hauts plateaux du Pamir. 5- Arrivée des Polo dans la province de Kashgarie.
VII	1274	1- Arrivée à Kashgar, capitale de la Kashgarie; traversée du royaume de Yârkand et de la province de Khotan. 2- Les Polo arrivent à Tchertchen. 3- Séjour dans la ville de Lop, près du désert de Gobi. 4- Dans la province de Tangout; arrivée à Cha-tchéou, puis à Kan-tcheou. 5- Arrivée des Polo dans la ville de Ha-mi; en direction de Kan-tcheou, capitale du Tangout.
VIII	[1167*] [1206] [1227]	1- L'histoire des Mongols. 2- Les débuts de Témudjin. 3- Témudjin proclamé chef suprême des Mongols avec le titre de Gengis Khan. 4- Les conquêtes de Genghis Khan. 5- Les dernières années de Genghis Khan.
* Les dates mises en crochets signifient que l'ordre du récit est rétrospectif.		

IX	1275 [1229-1242] [1246-1259]	1- Arrivée des Polo Lian-tcheou et Sin-tcheou; traversée du royaume d'Egrigaia; sur la route de Chang-tou. 2- Dans le royaume de Tenduc. 3- Le règne du Grand Khan Otegaï (1229-1242). 4- Les règnes des Grand Khan Gouiouk (1246-1248) et Mangou (1251-1259).
X	juin 1275	1- Arrivée des Polo au palais impérial de Koubilaï. 2- Description de la capitale mongole, Chang-tou. 3- La vie et les mœurs de Koubilaï. 4- Sur la route de Khanbalik (Pékin), avec l'empereur Koubilaï.
XI	[1260-1275] été 1275	1- Les réalisations politiques et économiques de Koubilaï. 2- L'arrivée à Khanbalik. 3- Le palais impérial de Koubilaï.
XII	[980-1276]	1- La dynastie des Soung et la conquête de la Chine du Sud; la participation des Polo à l'assaut de Fan-tcheng. 2- Retour des Polo à Khanbalik; la fête de l'An. 3- Une partie de chasse avec Koubilaï.
XIII	1277 [-221-209] 1281-1282	1- Premières missions de Marco Polo pour le Grand Khan. 2- Voyage de Marco Polo vers Si-ngan-fou, capitale du royaume de Mangala. 4- Histoire de Shihuandi, roi des Qin. 5- La révolte à Pékin contre Ahmed Fenaketi, ministre des Finances de Koubilaï.
XIV	1284 1285 [1280-1281]	1- Missions de Marco Polo au nom du Grand Khan Koubilaï; vers la province de Sindufu, ou Se-tc'on et le Tibet. 2- Arrivée dans la province de Carajan ou Yunnan. 3- Vers le royaume du Mien, dans le territoire birman. 4- Conquête de Bangalo; vers les royaumes de Cancigu, d'Amu et de Tholoman. 5- Marco Polo au Japon; récit de la deuxième conquête du Japon par les Mongols.
XV	[1274-1276] 1288-1290	1- Conquête de la Chine du sud par les Mongols; histoire du dernier souverain de la vieille Chine, Tou-tsong. 2- Séjour de Marco Polo dans la Chine du Sud; il visite plusieurs villes: Yang-tchou, Koa-tcheou; Ts'iuen-tcheou, Hang-tcheou, etc. 3- Le désir des Polo de retourner à Venise; refus du Grand Khan. 4- Retour de Marco Polo du Manzi. Nouvelle et dernière mission: conduire la princesse Cogatra auprès de son fiancée, le roi Perse Argoun.
XVI	1291	1- Départ des Polo à destination d'Ormuz; les adieux à Koubilaï. 2- Sur les côtes de la presqu'île nommée Grande-Java; près de Singapour. 3- Escale de cinq mois à Java la Mineure. 4- Sur les bords de l'île d'Andaman. 5- Escale et séjour sur les côtes de Carnatic, dans l'Inde.
XVII	1293 1294	1- Les Polo abordent l'île de Ceylan. 2- Vers Quilon, les côtes de Malabar et l'île de Bombay. 3- Arrivée à Cambay; départ vers les côtes du Mekran; la traversée du golfe d'Oman, et arrivée à Ormuz.
XVIII	[1284] 1295	1- La destinée du roi d'Argoun. 2- Arrivée des Polo à Constantinople. 3- La traversée de la Méditerranée et arrivée des Polo à Venise. 4- Les Polo vers leur palais de San-Felice.
XIX	1298 1324	1- Bataille navale de Curzola; défaite de la flotte vénitienne. 2- Marco Polo Prisonnier à Gênes; il raconte ses récits de voyage à Rusticien de Pise. 3- Après une captivité de six ans, Marco Polo est libéré et retourne à Venise. 4- La célébrité de Marco Polo. 5- Les dernières années de la vie de Marco Polo. Il meurt à soixante-dix ans.

Grandbois commence la relation du deuxième voyage des Polo en respectant la tradition. Deux ans après leur retour, soit en 1271¹², Nicolas et Matteo quittent en effet Venise en emmenant avec eux cette fois le jeune Marco, alors âgé de 17 ans. Pour économiser le temps, ils renoncent au désir de «voyager en Pèlerins, bourdon au poing, leurs reins ceints de la corde rude, mendiant leur substance¹³». Après avoir quitté le Pape à Saint-Jean-d'Acre, ils longent les côtes d'Asie en galère, traversant la Petite-Arménie et la Grande-Arménie. Arrivés en Géorgie, ils décident brusquement de gagner la Chine par voie de mer pour atteindre Ormuz. Puis ils prennent le parti de remonter vers la Haute-Asie en empruntant la Route de la Soie.

Cette Route de la Soie, si importante dans l'histoire de l'Asie, relie l'Occident jusqu'au coeur de la Chine. Elle constitue depuis plus de 2000 ans, la voie privilégiée «d'échange et de dialogue entre l'Orient et l'Occident¹⁴». Mais cette route n'est pas seulement la route des échanges commerciaux; elle est aussi la route des communications culturelles, des rencontres entre les gens des deux continents; une route mythique et légendaire, parsemée d'histoires et de mythes, qui traverse de vastes régions où vivent toutes sortes

12. Voir à ce sujet Alvize Zorki, *op. cit.*, p. 276.

13. *Ibid.*, p. 34.

14. François-Bernard Huyghe, *op. cit.*, janvier 1991, p. 49.

de races et de nations, aux coutumes et aux rites différents, aux diverses religions et cultures extrêmement variées.

Alain Grandbois a bien saisi ces caractéristiques. Il a magnifié toute l'Asie «en une vision de légende¹⁵»: l'histoire de Mahomet, l'expansion musulmane, la légende du Vieux de la Montagne, celle du Religieux, le miracle de l'église à Saint-Jean-Baptiste..., tout cela, Grandbois les adapte en un style littéraire et plein de poésie; «l'imaginaire chez lui tend à s'échapper à l'espoir et au temps humain, vers un monde idéal où il se projette¹⁶», écrit pour sa part Madeleine Greffard. Ces mythes et ces légendes nourrissent naturellement l'imagination du jeune Marco Polo durant tout son trajet; ils le font rêver: «Devant lui, tant de jours, tant de choses inconnues, tant de mystères, il vivait un rêve¹⁷!»

...

★

La route de la soie est aussi une route pleine d'épreuves et d'obstacles. Les trois Polo franchissent tour à tour des régions désertes, des montagnes neigeuses, des fleuves torrentieux, en bravant les tempêtes, le froid et la chaleur. Nous pouvons trouver partout dans le récit de Grandbois des

15. Thuong Vuong-Riddick, dans Cécile Cloutier, *Grandbois vivant*, p. 229.

16. Madeleine Greffard, dans Cécile Cloutier, *Alain Grandbois vivant*, p. 53.

descriptions comme celle-ci:

Ils [les Polo] côtoyaient des précipices, traversaient des passes, franchissaient des cols, prisonniers minuscules des montagnes géantes. Les jours passaient, d'autres montagnes les cernaient, ils se trouvaient au *centre du même encerclement*, les mêmes névés bordaient les mêmes moraines, les mêmes parois glacées se succédaient, gris d'acier, bleu de fer, violet sombre... surplombant une piste suspendue sur des ravins ténébreux comme des puits, les mêmes plateaux nus se chevauchaient, refuges précaires corrodés par le gel, tremblants sous les avalanches, le même silence extraordinaire habitait l'espace que seuls rompaient le cri d'un caravanier, le roulement des cailloux sous le pied des chevaux, et toujours ce cirque inépuisable des montagnes vallonnant l'horizon dressé, vertical, qui se déplaient avec lenteur, comme un éventail gigantesque et sans fin...¹⁸.

Les trois Polo se trouvent donc encerclés de toutes parts: tantôt ils sont au centre de montagnes abruptes et glacées, tantôt au centre de ravins ténébreux et profonds, où règne le silence absolu, tantôt encore ils sont encerclés par des bandits. Cette «position centrale» au milieu des paysages et des événements qui les dominent rend leur personnalité plus gigantesque. Leur aventure nous fait penser à un roman chinois classique intitulé *Pèlerinage vers l'Ouest*, qui raconte le difficile voyage vers l'Inde d'un jeune moine bouddhiste, Xuanzan, accompagné de trois disciples, afin d'en rapporter les livres sacrés bouddhiques. Eux aussi se heurtent aux multiples embûches qui se dressent alors sur leur passage: des montagnes enflammées, des torrents infranchissables, des mau-

18. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 58-59. L'italique est de nous.

vais esprits et des monstres de toutes sortes essaient de leur barrer la route. Ils se trouvent tout le temps au centre des épreuves. Ainsi malgré leur direction opposée, ces deux voyages – celui des Polo et celui du moine – ont pour destination un GRAND CENTRE: pour le moine Xuanzan, l'Inde, le grand centre bouddhiste; pour Marco Polo, Khanbalik (Pékin), le grand centre de la civilisation mondiale de l'époque.

*

La traversée de l'Asie centrale, c'est aussi la traversée du temps et de l'espace. C'est le passage de la frontière entre deux cultures; une quête en quelque sorte géographique et temporelle; «une aventure mythique où le héros marche à la recherche du sens caché de la vie, comme le disait Mircea Eliade¹⁹». En effet, ce que Marco Polo recherche le plus intensément, c'est l'image même du désir, le rêve de se retrouver au coeur de la Chine et de l'Asie. Tant pour Marco Polo que pour Alain Grandbois, **LE TEMPS DU VOYAGE** est donc une quête d'identité, une quête de soi-même et des autres à travers un univers de communication, «où se conjuguent tendresse et violence²⁰», comme le souligne Jacques Blais dans sa préface au récit de Grandbois; et le critique d'ajouter: «qu'il s'agisse de Marco Polo ou du poète des *Iles de la nuit*, voici

19. Cité par Simone Vierne, *Jules Verne. Mythe et modernité*, p. 116.

20. *Les Voyages de Marco Polo*. Préface, p. 9.

un captif, doué d'une parole et d'une mémoire également précise, qui brise toute contrainte d'espace et de temps par le rappel d'une audacieuse exploration au coeur de l'inconnu, parole et mémoire, voies de recours²¹». Et pour Jacques Blais, c'est aussi cette «audacieuse exploration au coeur de l'inconnu» qui pousse le jeune Marco – et bien des siècles après lui, Grandbois lui-même – à affronter «l'hostilité du monde pour en goûter l'insolite douceur²²». Mais le voyage mûrit aussi le jeune héros, qui enrichit ses connaissances et ses expériences de la vie. Quatre ans de dures épreuves à travers l'Europe, l'Asie centrale et la Chine l'ont préparé. Voici le grand moment de sa rencontre avec Koubilaï.

* * *

2. Le temps des Mongols

LE TEMPS DES MONGOLS englobe les deux autres temps: c'est-à-dire **LE TEMPS DU VOYAGE** et celui que nous verrons plus loin, **LE TEMPS DE LA RENCONTRE**. C'est donc le temps le plus «historique», le plus reculé dans le récit d'Alain Grandbois. Aussi avons-nous cherché à le saisir dans sa globalité. Comme l'affirme Jean-Michel Adam, dont nous adoptons ici le modèle d'analyse, «suivre le déroulement d'une histoire (ordre chro-

21. *Ibid.*, p. 8.

22. *Ibid.*, p. 9.

nologique), c'est déjà réfléchir sur les événements en vue de les embrasser en un tout signifiant (ordre configurationnel) par un acte de jugement réflexif²³». Voyons comment Grandbois organise cet ordre configurationnel.

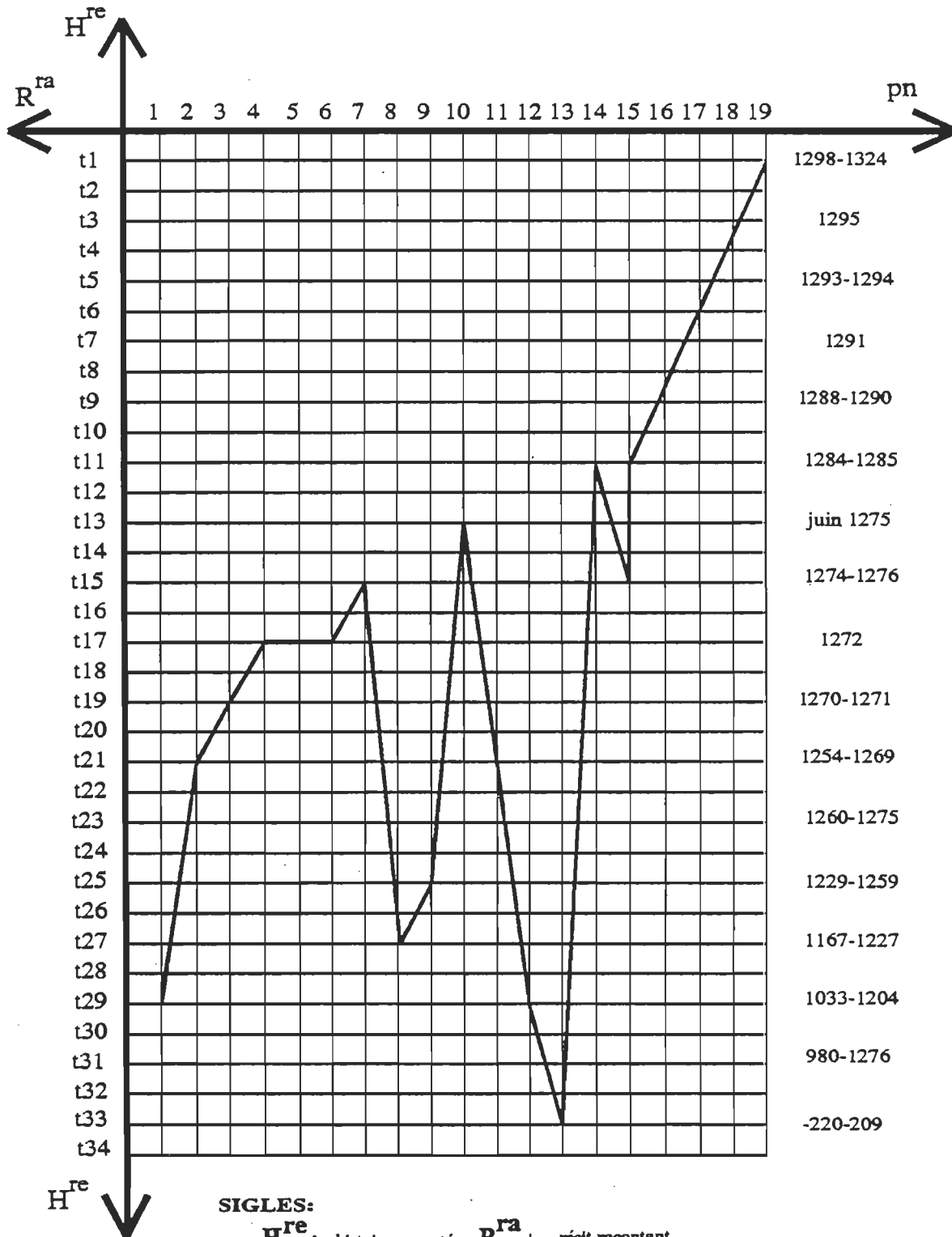
*

Nous l'avons déjà dit, le temps historique n'a pour Grandbois de sens que dans l'antécédent de l'écriture, du récit ou du poème qui, l'un comme l'autre engendrent, la mesure de l'homme. Voilà, il nous semble, la signification de notre tableau II (voir p. 77), dont les paramètres méthodologiques sont ceux de J.-M. Adam²⁴. Grandbois veut par le récit historique fixer l'insaisissable. C'est pourquoi il cherche moins à suivre la narration que Marco Polo fait de ses propres aventures qu'à le saisir au milieu d'une temporalité vécue: celle de la conquête mongole qui s'abat alors sur toute la Chine. Pour beaucoup d'historiens, la conquête des Mongols au XIII^e siècle est en effet un phénomène historique incroyable. Certains l'ont considérée comme une épopée:

23. *Le Récit*, p. 17. Jean-Michel Adam écrit encore au sujet de la dimension chronologique des épisodes: «Il ne suffit pas qu'un lecteur soit capable de suivre une histoire dans ce qu'on peut appeler sa *dimension épisodique*; il doit aussi pouvoir *saisir ensemble* ces événements successifs et dégager une configuration sémantique. Soit une *dimension configurationnelle* qui recouvre ce qu'on peut aussi appeler la macro-structure sémantique d'un texte» (*Ibid.*).

24. Voir *Le Récit*, p. 39-58.

TABLEAU II
LA CONFIGURATION SPATIALE DU TEMPS



SIGLES:

H^{re} : histoire racontée ; R^{ra} : récit racontant

p^n : préposition narrative, ou chapitre de l'oeuvre

T : temporalité

«Épopée d'une culture, l'histoire mongole est, l'épopée — consciente ou inconsciente — d'une race²⁵», écrit Barckhausen; pour d'autres, les hordes mongoles qui s'abattent sur la Chine ne sont ni plus ni moins que des fléaux: «leur arrivée, leurs mobiles, leur disparition semblent inexplicables, si bien que l'histoire positive n'est pas loin de faire sien le jugement des anciens auteurs qui voyaient en eux les fléaux de Dieu, envoyés pour le châtement des vieilles civilisations²⁶». Un fait est néanmoins indiscutable: dans l'histoire de monde, l'expansion des Mongols est un événement qui ébranle le Moyen Age, l'Asie et l'Europe. Pendant que les Croisades s'organisent en Europe pour délivrer le Saint-Sépulcre des mains des Musulmans, en Asie les Mongols se préparent de leur côté à conquérir les territoires millénaires de la Chine. Lorsque les Polo partent pour la Chine une deuxième fois, soit en 1271, les Mongols se sont déjà installés dans l'Empire du milieu.

*

Alain Grandbois consacre en entier ou en partie huit chapitres (voir tableau III, p. 79) à la description de cette conquête dont les conséquences frappent les Polo durant pres-

25. Barckhausen, *L'Empire jaune de Gengis-Khan*. Préface, p. 7.

26. René Grousset, *L'Empire des steppes*, p. 11.

que tout leur trajet²⁷: «Depuis qu'ils avaient quitté le plateau méditerranéen, les Polo n'avaient pas franchi un cours d'eau, visité une ville, parcouru une plaine, escaladé une montagne, traversé un royaume, dépassé une frontière sans que le passage de Gengis-Khan et de ses Mongols n'eût été marqué d'une terrible et mortelle empreinte²⁸». Ainsi ce ne sont que ruines, tours écroulées, villes dévastées, autant de tableaux affreux qui condamnent la cruauté de cette conquête.

TABLEAU III
L'ÉVOCATION HISTORIQUE DE LA CONQUÊTE MONGOLE*

CHAPITRES	SOUS-DIVISIONS
VIII	1-2-3-4-5
IX	3-4
XI	1
XII	1
XIII	1
XIV	4-5
XV	1
XVIII	1
* Tableau établi d'après l'édition de 1941	

Grandbois débute la narration de ce «temps mongol» par la description de la cité de Karakoroum. C'est de Karakoroum, écrit-il, qu'«[...]était parti Gengis-Khan, dont les foudroy-

27. Voir notre tableau I, p. 69-70.

28. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 71.

antes conquêtes devaient changer la face du monde²⁹» (voir carte VI, p. 81). Puis la narration se déroule en trois périodes chronologiques, qui rappellent les grands moments de la conquête mongole: la période de Gengis-Khan, celle des trois premiers successeurs de Gengis-Khan, et celle de Koubi-laï (la dynastie des Yuan). Une partie de cette troisième période se croise avec **LE TEMPS DE LA RENCONTRE**. Nous l'avons donc inclus dans cette période.

Grandbois présente assez rapidement les Mongols. De fait, il les campe en quelques lignes seulement:

Trois quarts de siècle plus tôt, ces conquérants du plus grand Empire du monde ne formaient qu'une agglomération de tribus obscures habitant un vaste espace borné au nord par la Sibérie glacée, au sud par le désert de Gobi, à l'est et à l'ouest par les monts Chingan et les chaînes de l'Altaï...³⁰.

Tribus nomades, les Mongols connaissent déjà l'habitat mobile avec leur yourte démontable. Ils se trouvent cependant dans une situation géographique assez précaire, puisque «les sables rongeaient peu à peu la steppe, l'étouffaient³¹». Ce sont aussi des gens peu civilisés, barbares aux yeux des Chinois: «La saleté était une vertu; des défenses rituelles condamnaient les ablutions³²», soutient Grandbois. Ils aspirent néanmoins à une vie sédentaire et tentent de s'emparer des

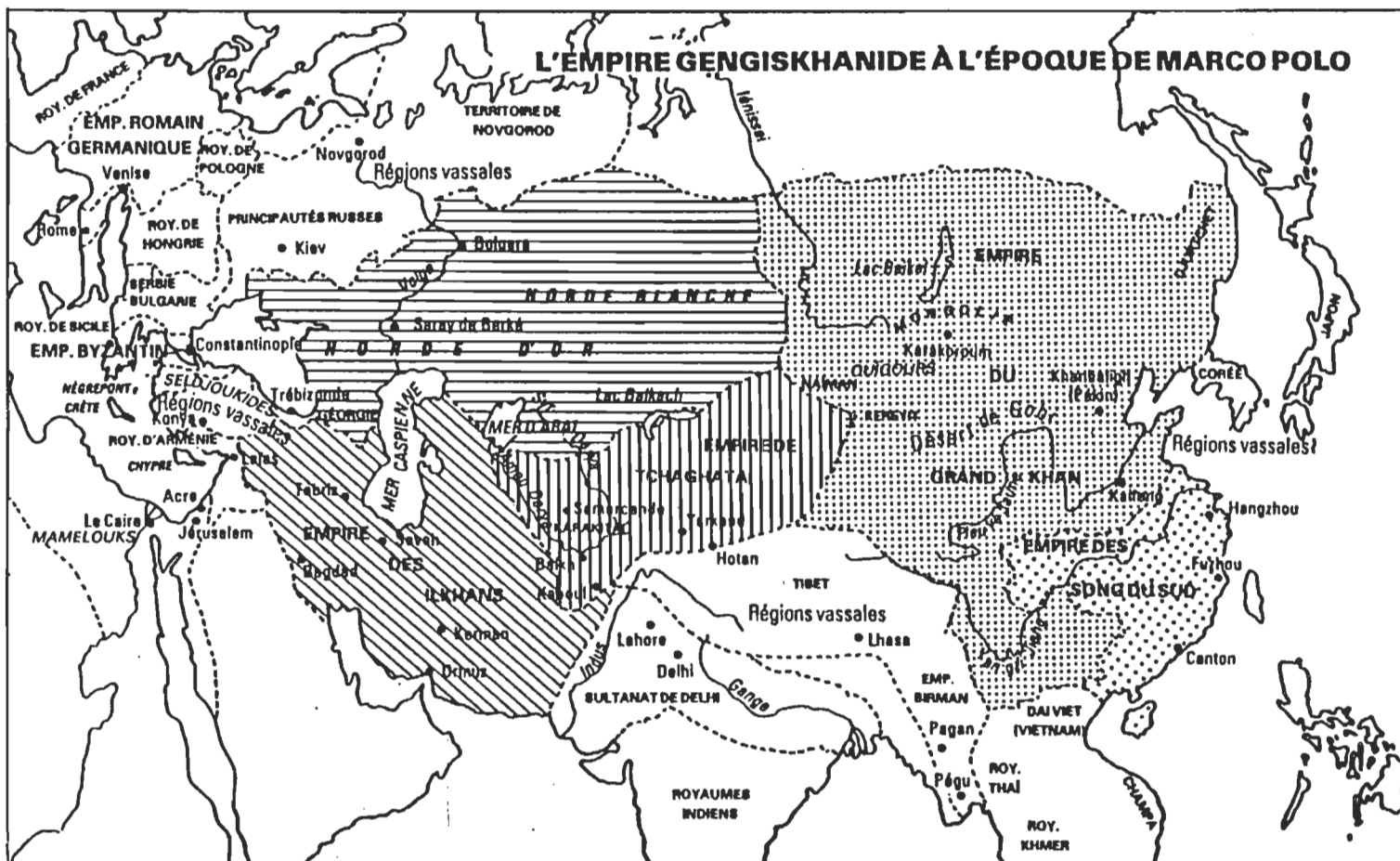
29. *Ibid.*, p. 70.

30. *Ibid.*, p. 71.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*, p. 72.

CARTE VI
L'EMPIRE GENGISKHANIDE À L'ÉPOQUE DE MARCO POLO



Source: Alvis Zorki, *Vie de Marco Polo. Voyageur vénitien*, p. 62.

pays où règne une civilisation supérieure à la leur. L'idée de l'expansion est persévérante chez eux. Le désir de passer d'un état nomade à un état sédentaire, d'un «état barbare» à un «état civilisé» oriente donc leur regard vers l'Empire du Centre. Plus encore, le rêve de fonder, sur le modèle chinois, un empire centralisé et d'aller se fixer au Pays du Milieu les excite à conquérir les territoires lointains. Bons guerriers, ils possèdent, grâce à leurs chevaux bien entraînés et rapides, une force de frappe qui leur permettra d'écraser leurs ennemis. Lorsque Temudjin se fait proclamer en l'an 1206 *Gengis-Khan* (Chef suprême) de tous les Mongols, c'est effectivement pour accomplir ce désir d'expansion territoriale. Après avoir unifié toute la steppe, Temudjin lance alors ses hordes de guerriers à la conquête du monde. Voici comment Grandbois nous présente le Chef mongol en une scène fort bien ciselée:

Temudjin se voyait désormais maître absolu de la steppe. Dans l'automne, il convoqua les chefs des tribus alliées et soumises... Le grand-prêtre chamanite ouvrit l'assemblée — le Kouraltaï — en déclarant qu'il venait de recevoir une communication des dieux, qui lui commandaient de choisir Temudjin comme prince de toutes les hordes du désert. Son nom devait être Gengis-Khan, c'est-à-dire le plus puissant des Khans. Temudjin se leva et dit qu'il acceptait avec joie de se prêter à la volonté des dieux; qu'il offrait à toutes les tribus présentes, en retour de leur mission, le glorieux titre de Mongols, et qu'il leur promettait, lui, Gengis-Khan, s'ils lui demeuraient fidèles, de les conduire à la conquête du monde³³.

33. *Ibid.*, p. 76.

Pour assurer sa conquête du monde, Gengis-Khan commence par établir un pouvoir centralisé. Il rédige un code de législation dans lequel «on y voyait d'abord ceci: De même qu'il n'y a qu'un Dieu invisible dans le ciel, il n'y a qu'un Maître sur la terre. C'est moi: Gengis-Khan³⁴». Il en découle naturellement une soumission totale au nouveau chef: «Le devoir des Mongols est de venir quand j'appelle, d'aller quand j'ordonne, de tuer qui j'indique³⁵», rappelle sans doute avec beaucoup de justesse Alain Grandbois, qui affirme que la clôture de l'Assemblée «ouvrit l'ère des conquêtes les plus étonnantes qui se soient jamais vues³⁶».

Grandbois n'a pas décrit outre mesure les étapes des conquêtes mongoles. Parmi les batailles que Gengis-Khan a menées, il ne présente que la campagne contre Mohamed. Les autres conquêtes, l'auteur les évoque en quelques lignes seulement: chevauchées à travers l'Arménie, la Géorgie; marche vers le Caucase, la Russie méridionale; pénétration dans la Russie du centre et en Pologne. Ce vaste territoire européen, les Mongols le conquièrent en quatre ans seulement. Mais ils ne pensent nullement à l'annexer à l'empire mongol. Au contraire, ils ne pensent qu'au pillage, à massacrer les populations, à incendier les bâtiments, à détruire la culture. Ainsi après avoir remporté maintes victoires et laissé derrière eux

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

que des ruines et des cadavres, ils se retirent dans leur pays.

Devant tant de victoires et tant d'exploits, l'auteur des *Îles de la Nuit* ne se montre en effet guère admiratif. Pour tout dire, la rage meurtrière de ces conquérants a pour effet de lui rendre Gengis-Khan antipathique. A ses yeux, la sauvagerie triomphe de la civilisation, la violence l'emporte sur la paix: voilà la logique absurde de l'époque médiévale. Voilà aussi le bilan des conquêtes mongoles: plus de quinze millions de musulmans tués, des cités entières rasées (Boukhara, Samarkand, Hâra), des peuples anéantis, des millions d'hommes décapités, afin que l'empire mongol puisse s'étendre «de la mer de Chine au golfe Persique, des steppes sibériennes aux régions chaudes de l'Inde³⁷». Mais malgré tous ses efforts, Gengis-Khan n'a pu occuper tout le territoire de l'Empire du Milieu. C'est son seul regret. Sur le point de mourir, il est encore obsédé par l'idée de conquérir la Chine du Sud: «Il remit à ses généraux, écrit Grandbois, les plans qu'il avait préparés en vue de la conquête de la Chine du Sud et leur dit: «Exterminez la population du Hia sur ma tombe³⁸»!

*

37. *Ibid.*, p. 80.

38. *Ibid.*, p. 81.

Les conquêtes se poursuivent après le décès de Gengis-Khan. Elles deviennent même plus organisées, plus systématiques tout au long du XIII^e siècle. Ogotaï, que Gengis-Khan lui-même avait désigné pour son successeur direct, est élu lors d'une assemblée de la noblesse mongole. Sa souveraineté est appuyée par ses deux frères. Sous son règne, les conquêtes signifient bien l'extension, sans précédent, d'un empire centralisé, surtout après la conquête de la plus grande partie de la Chine du Nord. Grandbois évoque ainsi le plan de conquête d'Ogotaï: «suivant à la lettre les plans laissés par le Mon-gol, [il] s'allia d'abord aux Song de la Chine méridionale afin de faire passer des troupes sur leur territoire et de pouvoir attaquer ainsi, et dans le même temps, la province par le nord et par le sud³⁹». Par cette tactique, Ogotaï anéantit successivement la Chine septentrionale et méridionale; puis ses troupes, divisées en plusieurs armées, marchèrent en même temps les unes vers la Corée et l'Inde, les autres vers l'Occident, dévastant la Géorgie, le Caucase, la Crimée, pour finalement s'attaquer à la Russie, à la Pologne et à la Hongrie.

Les Mongols gagnent victoires sur victoires. Le monde était ainsi devenu «une effroyable boucherie», écrit Grandbois, qui ne peut parfois lui-même s'empêcher d'évoquer les faits les plus cruels, comme ceux-ci: «Après la bataille,

39. *Ibid.*, p. 87.

Baton, à son quartier général, reçut cinq cents sacs remplis d'oreilles de chrétiens»; «On vit bientôt, la misère les poussant, les nobles hongrois vendre leurs filles aux chefs barbares»; bref, «l'Europe entière était en proie à la plus indicible terreur⁴⁰».

Si les fils de Gengis-Khan sont liés par une forte solidarité, après la mort de Gouiouk, ses petits-fils se livrent quant à eux à des luttes intestines. Mangou prend finalement le pouvoir «à la suite d'un extraordinaire fourmillement d'intrigues⁴¹», au cours desquelles il fait exécuter de nombreux princes-cousins. Mais le nouveau Khan fait preuve de sage administrateur. Il gouverne bien l'empire et reprend les conquêtes abandonnées depuis la mort d'Ogotaï. Ses troupes vont jusqu'à l'extrémité de l'Europe du Nord, envahissent la Finlande, pour atteindre les rivages de l'Arctique. En même temps, Koubilaï s'enfonce à l'intérieur de la Chine du Midi pour achever la conquête de la Chine des Song.

C'est donc sous le règne de Koubilaï que l'empire mongol atteint son apogée. Son premier geste est de transférer la capitale de Karakoroum à Khanbalik, ancienne capitale de l'empereur Kin. Puis il poursuit tout de suite la conquête de l'empire Song que la mort de Mangou a interrompue. Alain

40. *Ibid.*, p. 88.

41. *Ibid.*, p. 89.

Grandbois décrit deux batailles: l'une, le siège de la ville de Siang-Yang, accompli grâce à l'aide des Polo; l'autre, l'attaque au coeur même de la Chine des Song. Grandbois donne à ces deux batailles une couleur légendaire, avec un style plein d'humour, ce qui diminue jusqu'à un certain point la cruauté de ces deux guerres. Quant à l'expédition contre le Japon, elle est un échec complet; en revanche, en l'Asie du Sud, Koubilaï réussit à soumettre la Birmanie, le Bangala et Java. En l'an 1276, la conquête des Mongols est presque achevée.

Koubilaï est maintenant l'empereur de la dynastie des Yuan. Il est le Maître absolu de l'Empire du Milieu. Bien que la résistance des Chinois dure assez longtemps dans certaines régions, l'ordre se rétablit petit à petit. La paix règne enfin de la Méditerranée au Pacifique.

Mais en voulant faire de Khanbalik (Pékin) une «ville tartare», les Mongols se voient à leur tour forcés de s'adapter aux modes de vie des Chinois. Ceux-ci conquis par ceux-là sur le plan militaire, conquièrent à leur tour les Mongols sur le plan culturel! Ainsi deux nations et deux cultures se rencontrent au Centre de la Cité: elles s'y affrontent, puis se réconcilient et, finalement, s'intègrent peu à peu à une même structure socio-politique.

* * *

3. Le temps de la rencontre

LE TEMPS DE LA RENCONTRE est un temps où se croisent **LE TEMPS DES MONGOLS** et **LE TEMPS DU VOYAGE**. C'est aussi *la voie du temps* la plus intéressante du récit, parce qu'elle est celle de la quête du héros et qu'elle s'accomplit au coeur de l'empire mongol. Et par-dessus tout, parce qu'elle est la voie de la *Rencontre* de deux hommes, d'un conquérant et d'un jeune aventurier, et des sentiments humains qui animent réciproquement leur coeur.

*

Cette rencontre a lieu dans la résidence d'été de Koubilaiï, à Chang-tou. L'accueil est très chaleureux: «Koubilaï les accueillit en les appelant ses fils», écrit Grandbois, qui poursuit ainsi la rencontre historique:

Marco lui plut dès l'instant qu'il le vit. Et quand il constata que le jeune homme pouvait s'exprimer aisément dans la langue mongole, il ne se tint pas de joie, lui fit apporter sur-le-champ des cadeaux, parla d'adoption. il ne cessait de cajoler ses vieux amis, les étreignaient, leur faisaient mille compliments, mille protestations d'amitié, disant qu'avec leur présence le soleil venait de pénétrer dans son coeur et que s'il les laissait jamais repartir, tout retomberait dans la nuit [...]. Il fit préparer des fêtes somptueuses⁴².

42. *Ibid.*, p. 94.

Les fastes de Cheng-tou étourdissent Marco Polo. Le luxe du palais impérial l'émerveille. Il en est de même quand les Polo accompagnent Koubilaï sur la route de Khanbalik (Pékin). Marco est alors plein d'émotions; la curiosité le brûle: «Il vivait depuis des mois et des mois au centre d'un rêve dont le fantastique paraissait ne devoir jamais s'épuiser⁴³», rappelle Grandbois, qui décrit la capitale mongole à l'aide de la métaphore symbolique du centre.

Au plan administratif, Khanbalik est entouré d'un double cercle. Le cercle extérieur est l'armée: «On cantonnait les soldats loin des grands centres⁴⁴», note avec justesse Grandbois. Les provinces constituent le deuxième grand cercle; elles sont reliées à la capitale par des «communications terrestres et fluviales⁴⁵»; par ailleurs, un réseau de voies routières les relie entre elles; elles sont «munies de postes de relais ouverts jour et nuit, où se trouv[ent] en permanence des équipes d'hommes et de chevaux⁴⁶». Quant à la capitale, elle est elle-même formée de multiples cercles dont les plus centripètes renferment en leur milieu le palais impérial. La description de Khanbalik par Grandbois rappelle celle des grandes villes européennes au temps de Marco Polo.

L'ancienne capitale des empereurs Kin était une

43. *Ibid.*, p. 99. L'italique est de nous.

44. *Ibid.*, p. 102.

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*

ville immense aux rues multiples et tortueuses, que ses impasses, culs de sacs, souterrains, dédales obscurs, couloirs secrets avaient transformée en un labyrinthe inexplicable⁴⁷.

A côté de cette vieille capitale, Koubilaï fait construire une nouvelle ville que Grandbois décrit ainsi:

[...] ceinte d'une muraille crénelée de blanc, haute et large de dix pieds, d'une longueur de vingt-quatre milles, et flanquée de douze portes surmontées de douze tours servant de postes de garde et d'arsenaux, contenant chacune une garnison de mille hommes⁴⁸.

Ici encore, Grandbois sait tirer profit de la tradition chinoise en usant du symbolisme du nombre. Pour tout Chinois, le chiffre trois est en effet le signe de la Triade; il représente le Ciel, l'Homme et la Terre; il signifie la divinité et l'unité. Il en est de même du nombre douze, fait de quatre fois trois, et du nombre vingt-quatre, fait de deux fois douze, qui sont tous des nombres sacrés. Quant au nombre dix, il symbolise l'unité (le un), à laquelle s'ajoute le zéro qui représente aussi bien la totalité que le néant⁴⁹.

La structure de cette nouvelle ville est typiquement

47. *Ibid.*, p. 105.

48. *Ibid.*

49. Rappelons aussi que le chiffre dix peut être représenté par la figure du cercle et de son centre: le cercle étant alors égal à neuf, et le centre à un; leur addition donne dix. Par ailleurs, symbolisant l'univers dans sa totalité, le cercle est aussi le signe du soleil dans l'astrologie chinoise; son point central est relié au Pôle nord.

chinoise: preuve que Koubilaï lui-même a été conquis par la civilisation chinoise. Avec ses larges voies courant du nord au sud, de l'est à l'ouest, avec ses maisons aux lots carrés de terrain, ses boutiques, ses échoppes, ses salles de spectacle, ses bazars, ses hôtelleries, ses baraques bordant les rues principales, Khanbalik ressemble «à un vaste échiquier⁵⁰», écrit Grandbois, qui note encore qu'au «centre de la ville s'élevait une tour munie d'une cloche énorme qui sonnait le couvre-feu⁵¹». En dehors de la ville, ce sont par contre d'immenses faubourgs, «remuants comme des fourmières», qui encerclent également Khanbalik; au-delà, se profile une chaîne de collines bleues serpentant l'horizon.

Si nous dressions le plan de Khanbalik selon les descriptions qu'en fait Alain Grandbois, nous nous apercevriions que beaucoup de cercles s'y emboîtent les uns dans les autres, au centre desquels se situerait le palais de l'empereur mongol, comme le souligne parfaitement l'écrivain québécois: «Le palais de Koubilaï s'élevait au centre même de Khanbalik⁵²»; et Grandbois de noter lui aussi que ce palais devait être protégé par une triple muraille: «La première enceinte possédait douze portes dont quatre donnaient sur chacun des points cardinaux. Les portes du milieu ne s'ouvraient que pour le

50. *Ibid.*, p. 106.

51. *Ibid.* L'italique est de nous.

52. *Ibid.*, p. 107.

passage de l'empereur⁵³». La tradition chinoise voulait en effet que le milieu soit le principe, la souveraineté. Donnant en général sur le sud – direction venue du soleil – la porte du milieu menait au palais céleste.

Entre la première et la seconde enceintes, sont localisées les troupes de garde. La deuxième enceinte franchie, il y a un grand parc herbeux où vivent des animaux rares. Apparaît alors, le palais de l'empereur:

Enfin la troisième muraille renfermait le palais de Koubilaï. Il reposait sur une immense plate-forme dépassant de trois mètres la surface du sol, ceinte elle-même d'un mur de marbre d'une égale hauteur... De larges escaliers de marbre, faisant face aux portes de la triple muraille, donnaient accès à l'intérieur. Ses toitures étaient hautes et pointues, couvertes de tuiles laquées vert, rouge, bleu, jaune, qui étincelaient au soleil comme le cristal⁵⁴.

Ce qui donne finalement à l'architecture chinoise son caractère particulier, c'est avant tout la toiture. Celle du palais impérial est haute et pointue, donnant «un aspect dégagé, léger et gracieux par ses courbes avancées et recourbées vers le ciel [qui servent] à protéger l'édifice contre les démons⁵⁵».

*

53. *Ibid.*, p. 106.

54. *Ibid.*, p. 107.

55. Frida Wion, *Les Symboles de la Chine*, p. 98-99.

Grandbois décrit aussi les intérieurs du palais impérial, notant ses signes de richesse, de prospérité, de justice et d'harmonie. L'auteur recourt surtout aux images des dragons, des tigres, des léopards, des paons. Or, l'évocation de ces animaux n'est pas gratuite. Dans la culture chinoise, ils symbolisent la puissance, la souveraineté et la noblesse. Dans la société féodale, le dragon est surtout le symbole de l'autorité de l'empereur, qui prétend être «Dragon authentique et Fils du ciel».

Les matériaux, les formes et les couleurs captivent aussi l'imagination de Grandbois, qui présente ainsi le trône impérial:

Un vase énorme haut de dix-sept pieds autour des larges flancs duquel se tordait en spirale, parmi des nuages d'or, un dragon menaçant, contenait plus de cinquante piculs de vin. Des paons ciselés dans un métal précieux battaient des ailes au début et à la fin des audiences. Le trône, d'or massif, dominait toute la salle⁵⁶.

Cette expression en spirale donne une image de l'ascension vers le palais céleste. Le symbolisme de l'or que Grandbois évoque dépasse d'emblée sa valeur marchande⁵⁷. La symbolique

56. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 108.

57. Selon M. Hutin, «l'or n'est pas à proprement parler un métal, l'or est la lumière» (Cité par Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, p. 52); Eliade insiste lui aussi sur le sens spirituel de l'or: «L'or, c'est l'immortalité, [...] le symbole de la souveraineté et de l'autonomie» (*Ibid.*).

des couleurs est aussi fort remarquable; le pourpre et le vert dominant dans ces descriptions: «Les murs étaient tapissés de cuir d'un pourpre violet⁵⁸», écrit Grandbois, qui ajoute: «Koubilaï avait fait élever dans la direction du Nord, à quelque distance du palais, une colline verte surmontée d'un pavillon laqué de vert, parmi des arbres dont le feuillage demeurerait éternellement vert⁵⁹».

Cette symbolique des couleurs correspond bien à celle du centre tel que défini dans la culture orientale; elle donne l'idée de la prospérité et de l'espoir. La narration sur la vie de l'empereur, sur les fêtes qu'il donne, sur les cérémonies qu'il commande selon les coutumes chinoises ou mongoles, sur les rituels de la chasse qu'il préside, est très significative. L'empereur se trouve toujours au centre, il est toujours entouré: «Il siégeait sur son trône, face au midi⁶⁰», rappelle Grandbois, qui le montre ainsi: «Koubilaï, porté par ses éléphants et entouré de ses seigneurs, se tenait au centre de cette enceinte⁶¹». Sa position correspond exactement à

58. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 108.

59. *Ibid.*, p. 108. Le pourpre est une couleur royale; il symbolisme la richesse, la chaleur et le dynamisme. Selon Francis-Pruner, c'est une couleur qui est «le résultat de l'union entre le rouge terrestre et le bleu céleste, la couleur de «la robe du Christ pendant la passion» (*L'Ésotérisme de Saint-John Perse*, p. 67). Quant au vert, il «est médiateur entre le haut et le bas, couleur même de l'homme intermédiaire entre Ciel et Terre» (*Ibid.*).

60. Francis-Pruner, *op. cit.*, p. 113.

61. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 113. L'italique est de nous.

celle que doit occuper le «Maître absolu⁶²».

*

Le temps de la rencontre est aussi un temps où les deux personnages mythiques - Koubilaï et Marco Polo - se connaissent et se lient d'amitié; le temps aussi pendant lequel deux cultures - la culture occidentale et la culture orientale - entrent en contact et s'enrichissent mutuellement.

Les Polo apprennent aux Mongols l'art de fabriquer le mangonneau, «sorte d'énorme catapulte dont se servaient les armées de Gènes et de Venise⁶³». Grâce à ces engins, l'armée de Koubilaï réussit à s'emparer de la ville de Siang-Yang; sa prise donne enfin aux Mongols l'accès à la mer. Ils n'avaient pu la prendre après plus de trois ans d'assaut.

Or, ce premier succès gagne le coeur et la confiance de l'empereur: «Koubilaï accueillit les Vénitiens comme des héros», écrit Grandbois, qui relate ainsi la joie de l'empereur: «Il les pressa sur son coeur, célébra leur audace, leur génie. Il fit apporter des bijoux, des ivoires, des jades, des robes brodées d'or, des armes venues de Perse et trempées dans le plus pur métal. Il cajole Marco, parla de missions qu'il

62. *Ibid.*, p. 102.

63. *Ibid.*, p. 111.

allait lui confier⁶⁴».

Effectivement, Marco Polo accomplit avec succès quelques missions (voir carte VII, p. 97) au nom de Koubilaï, qui lui accorde par la suite des postes dans l'administration mongole. Or, c'est grâce à ces fonctions, même subalternes, dont il est chargé, que le jeune vénitien a l'occasion de visiter les principales villes chinoises.

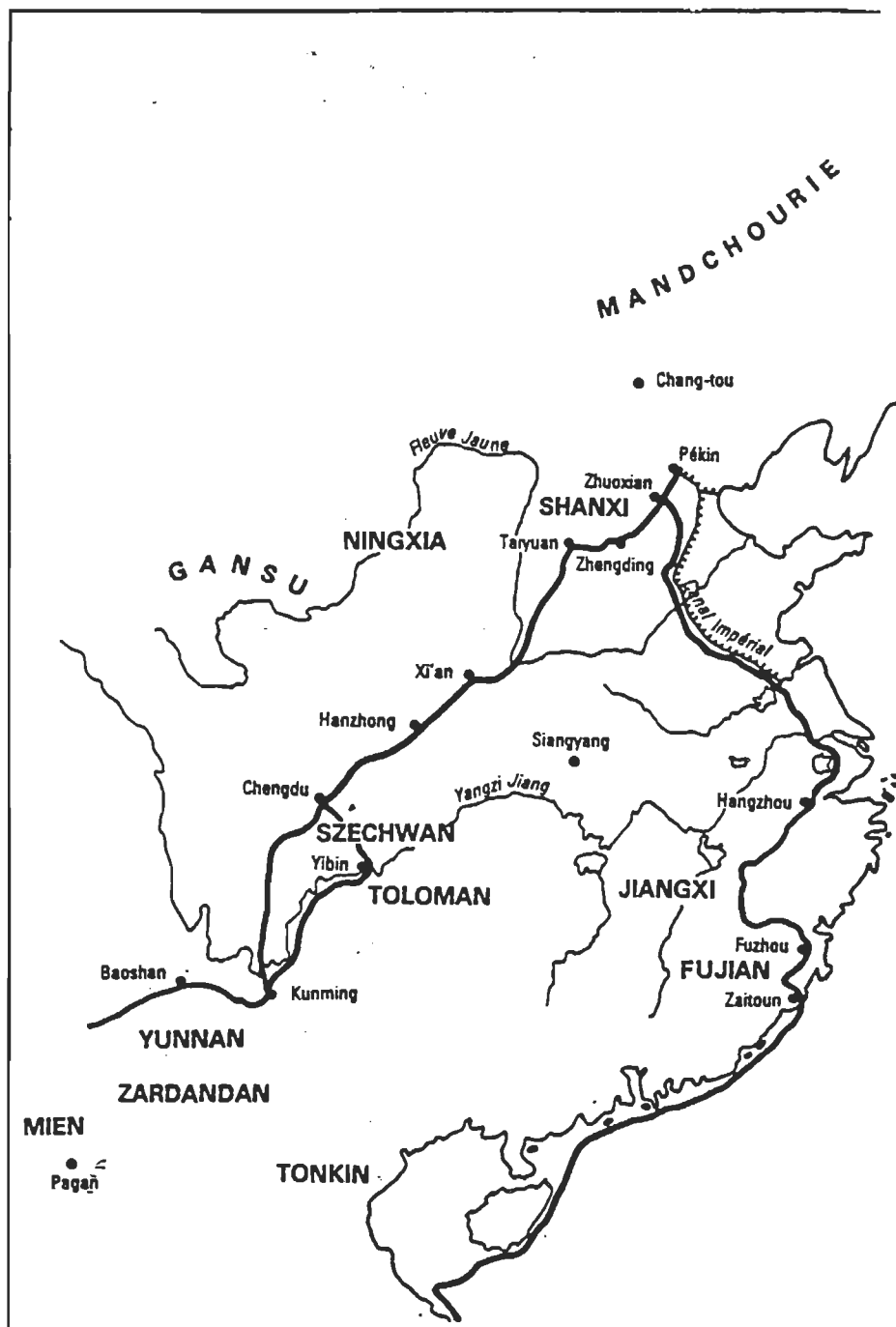
Dans le récit de Grandbois, Marco Polo suit deux itinéraires à partir de Khanbalik: le premier est une longue descente vers le sud-ouest, jusqu'au royaume de Mien, dans le territoire birman, que les Mongols viennent de conquérir; le deuxième est un voyage vers le sud-est, où il traverse l'ancien territoire de la vieille Chine des Song que l'armée de Koubilaï avait occupé quelque temps auparavant.

Les coutumes et moeurs de ces pays intéressent Marco Polo au plus haut point. Il parcourt les rives du légendaire Fleuve Jaune, berceau de la civilisation chinoise, que Grandbois lui fait décrire ainsi: «Il est si important qu'on ne le peut traverser par un pont; il est en effet très large et très profond, et va jusqu'à la grande mer océane qui environne le monde, c'est-à-dire la terre entière⁶⁵». Et Grandbois lui-

64. *Ibid.*, p. 112.

65. *Ibid.*, p. 120.

CARTE VII
ITINÉRAIRES PROBABLES DE MARCO POLO
À L'INTÉRIEUR DE L'EMPIRE DE KOUBILAÏ



Source: Alvise Zorzi, *Marco Polo. Voyageur vénitien*, p. 165.

même ne peut s'empêcher de peindre la scène comme s'il était le compagnon de voyage de son héros:

Ses débordements étaient légendaires, il prenait sa source dans les montagnes inaccessibles du Tibet et parcourait la Chine, de l'ouest à l'est, sur une longueur de quatre mille cinq cents kilomètres. On lui élevait des statues, des autels, et, le craignant et l'admirant tout à la fois, on lui offrait de somptueux sacrifices⁶⁶.

Marco Polo et Alain Grandbois comprennent tous les deux le rôle important que le Fleuve Jaune joue dans l'histoire de la Chine. L'Empire du Milieu a son origine dans le bassin d'un des affluents du Fleuve Jaune, bassin considéré comme le centre du monde. C'est sur cette terre jaune que vivaient nos ancêtres, que s'enracine notre culture. Pour les Chinois, le lieu d'origine est toujours une terre divine et sacrée.

*

En parcourant la Chine, Marco Polo connaît de mieux en mieux son histoire. Ses déplacements à l'intérieur du pays, permettent à Grandbois de faire beaucoup de rappels historiques. Autrement dit, le temps de la Chine antique se déroule parallèlement au TEMPS DU VOYAGE, en même temps qu'il est inséré dans le TEMPS DE LA RENCONTRE.

66. *Ibid.*

Grandbois met surtout l'accent sur deux dynasties: celles des Ts'inn Qin et des Song (voir chapitre III, tableau I, p. 69-70). Ces deux dynasties sont connues dans l'histoire chinoise pour le rôle qu'elles ont joué dans l'unification de la Chine et pour la façon de gouverner le pays à partir d'un pouvoir centralisé. Le roi des Ts'inn (Qin) «prit le titre d'Empereur du Monde⁶⁷», rappelle Grandbois; il «jeta les bases d'un empire absolu, soumis à des lois implacables et dirigé par des forces militaires⁶⁸»; il a fait encore construire la Grande Muraille pour encercler la capitale. Or, cette Grande Muraille devint au cours des siècles le symbole de la vieille civilisation chinoise et le signe de la clôture de la société chinoise sur elle-même.

Ce qui surprend surtout Marco Polo durant ses randonnées à travers la Chine, c'est la prospérité économique et le haut niveau de la situation sociale et culturelle du pays. Comme le dit avec beaucoup d'à-propos Jacques Blais: «La Chine de Koubilaï se révèle en effet, à beaucoup d'égards, comme une anticipation de notre monde actuel⁶⁹». L'usage du papier-monnaie, l'obligation de déclarer ses revenus, l'aide sociale apportée aux pauvres, aux orphelins et aux handicapés..., tout cela porte déjà des caractéristiques d'une société avancée. La haute technique dans la fabrication de maints produits,

67. *Ibid.*, p. 121.

68. *Ibid.*

69. *Présence d'Alain Grandbois*, p. 87.

dans l'industrie de la soie, dans l'usage de l'amianté, dans l'exploitation des mines, dans la construction des ponts, des temples, des maisons, stimule considérablement l'économie et fait épanouir toute la société. Grandbois ne pouvait pas lui non plus passer sous silence de telles réalisations. Il nous les présente à travers les yeux émerveillés de Marco Polo, qui s'exclame devant la prospérité et l'atmosphère paisible de Singan-fou: «Il vit une grande ville occupée de commerce et d'industrie, pleine de rumeurs et de mouvements, où le coût de la vie était extrêmement modeste⁷⁰».

Et c'est ainsi pendant tout le voyage. Dans la ville de Hoa-tcheou, Marco Polo voit une sorte de tissus d'or renommés pour leur souplesse et pour leur éclat. Au Manzi, dans la vieille Chine des Song, il est encore émerveillé par un réseau de communication très développé et note l'importance commerciale du Fleuve Yangtse, au bord duquel est située précisément la ville Kao-tcheou, et d'où part, écrit Grandbois, «[...] une route large, surélevée, pavée de pierres, bordée d'échoppes, de magasins, de tavernes, d'hôtelleries, longue de quarante jours, qui traversait toute la Chine méridionale et aboutissait à Macin (Canton)⁷¹».

Ancienne capitale des Song, Hang-tcheou n'a rien perdu

70. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 122.

71. *Ibid.*, p. 139.

non plus de son activité économique sous les Mongols. Au contraire, elle est plus animée que jamais, associée à tout le commerce de l'immense empire mongol. Alain Grandbois la décrit comme la Perle du Nanzi, comme la «cité du ciel», surnom qu'elle conserve encore de nos jours; suivant Grandbois, elle possédait:

cent milles de tours, douze portes monumentales, douze mille ponts, trois mille bains publics, douze métiers corporatifs nourrissant chacun douze mille familles, cent soixante avenues, cent soixante tours de feu, trente mille soldats de garde, seize cent mille habitations, dix immenses marchés fréquentés, chaque semaine, par quinze cent mille personnes, une quantité invraisemblable de bateleurs, d'acteurs, de danseurs, de chanteurs, d'acrobates, de musiciens, d'invertis, de courtisanes, de ballerines, de magiciens, de médecins, d'astrologues. Koubilaï recevait de Hang-tcheou, chaque année, deux cent quatre-vingt-dix toman; le toman valait quatre-vingt mille sequins d'or⁷².

Dans cette description, Grandbois recourt encore une fois à une grande quantité de chiffres symboliques pour décrire la grande animation commerciale et culturelle de cette ville. Puis il cite la parole du frère Odoric comme conclusion: «Qui de cette cité voudrait écrire, il en emplirait un grand livre, mais, bref, c'est la plus grande qui soit au monde et la plus noble⁷³». Enfin, n'est-ce pas à Koa-tcheou qu'était située la bibliothèque la plus réputée de toute l'Asie? Marco Polo

72. *Ibid.*, p. 141.

73. *Ibid.*

s'y arrêta.

*

Finalement, c'est la vie religieuse elle-même que Grandbois cherche à nous décrire à travers le questionnement spirituel de Marco Polo. L'auteur d'*Avant le chaos* nous présente les multiples religions qui coexistent sous les Yuan: le bouddhisme, le daoïsme, le christianisme, le nestorianisme, la croyance musulmane, le lamaïsme, etc. Parmi ces différentes religions ou sectes, ce sont «les bouddhistes et les taôïstes» qui «compos[ent] l'élément le plus important des fidèles» et, suivant Grandbois, ce sont également les bouddhistes qui jouissent de la plus «grande influence auprès de Koubilaï⁷⁴».

Marco Polo visite aussi un grand nombre d'églises, de temples et de couvents. Ici encore, Grandbois parvient à établir la distinction entre les différents cultes, en cherchant à les présenter suivant un certain nombre de caractéristiques particulières. Le bouddhisme est la première religion dominante qui jouit de la faveur de l'empereur. C'est pourquoi les moines bouddhistes sont arrogants et mènent une vie de débauche, surtout les lamas (le lamaïsme est l'une des branches du bouddhisme), dont Grandbois décrit ainsi le compor-

74. *Ibid.*, p. 95.

tement:

[...] tapis au fond de leur couvents, usant des milles tours qu'ils puisaient dans l'application des sciences occultes, où ils étaient passés maîtres, pour dominer une population ignorante et grossière, détenaient le pouvoir réel. Ils administraient les trésoreries, prélevaient des taxes spéciales, nommaient les gouverneurs des provinces, et réglementaient les actes de la vie privée sans que personne pût s'y opposer⁷⁵.

A Chang-tou, les lamas avaient même «leurs entrées libres au palais»; ils possédaient «deux bronzeries dont l'entretien coûtait à l'État des sommes énormes⁷⁶». Quant aux taôïstes, ils «ne profitaient pas des mêmes faveurs. Ils menaient une existence rigoureusement ascétique, se nourrissant de son et d'eau chaude et pratiquant la chasteté absolue. Ils n'amusaient ni le peuple ni la cour»⁷⁷.

★

En retraçant les trois voies du temps, qui fondent selon nous l'architecture narrative des *Voyages de Marco Polo*, nous voulions voir jusqu'à quel point Grandbois s'était fait le peintre fidèle de la Chine médiévale. Certes, il est difficile aujourd'hui – même pour une Chinoise – d'apprécier à sa juste valeur historique les multiples tableaux que l'écrivain

75. *Ibid.*, p. 128-129.

76. *Ibid.*, p. 96.

77. *Ibid.*

québécois trace de la Chine des Mongols. Tel Koubilaï qui se place au milieu de son empire, Grandbois se place lui aussi au milieu de son récit, s'identifie à son jeune héros, tantôt par la narration des événements qu'il lui fait subir, tantôt par la description des scènes qu'il lui demande de décrire.

Marco Polo est la conscience historique d'Alain Grandbois. C'est par sa présence sur «l'échelle individuelle du temps⁷⁸», pour reprendre une expression de Georges Gusdorf, que l'écrivain québécois traverse *les trois voies du temps* et crée une Chine classique et vivante, sous ses multiples aspects et couleurs: une Chine tantôt ensanglantée et souffrant les horreurs de la guerre et les misères qui en découlent; une Chine tantôt puissante et prospère, toujours fière de se prétendre être «au coeur du monde», de vouloir conserver son histoire et ses traditions millénaires. Avec sa beauté, ses richesses, ses cultures, la Chine au temps de Koubilaï attire des milliers et des milliers de négociants, de diplomates, d'hommes de lettre, de voyageurs venus de tous les coins du monde. Au-delà du temps qui fuit et qui change, il y a la *durée* de la Chine! C'est cette *durée existentielle* que Marco Polo a retrouvée. C'est cette même *durée*, c'est-à-dire les voies du temps, qu'Alain Grandbois a voulu à son tour éterniser par la réécriture des *Voyages de Marco Polo*...

78. «L'Autobiographie, échelle individuelle du temps», *Bulletin de psychologie*, vol. 43, no 397, septembre-octobre 1990, p. 831.

CHAPITRE IV

LES PERSONNAGES MYTHIQUES

1. Gengis-Khan le Conquérant

Gengis-Khan, Koubilaï et Marco Polo. Voilà trois grandes figures légendaires dans l'histoire de l'humanité. Leur réputation est telle qu'ils font encore partie de la mémoire historique des hommes d'aujourd'hui. Mais déjà en leur temps, ils étaient devenus des personnages légendaires. Comme héros historiques, ils ne pouvaient non plus ne pas frapper l'imagination créatrice d'Alain Grandbois, lui si épris de la mesure humaine. Et c'est sans doute leur quête de l'absolu qui conduit l'écrivain québécois à les réunir comme personnages dans une seule et même oeuvre littéraire, à vouloir lui-même revivre par la création littéraire le mythe de la quête du héros que ces trois hommes de la Chine médiévale symbolisent non seulement individuellement, mais aussi dans le destin qui les unit dans l'histoire du monde oriental. Voyons donc dans ce quatrième et dernier chapitre de notre mémoire, la signification de leur quête mythique. Elle est au coeur de la démar-

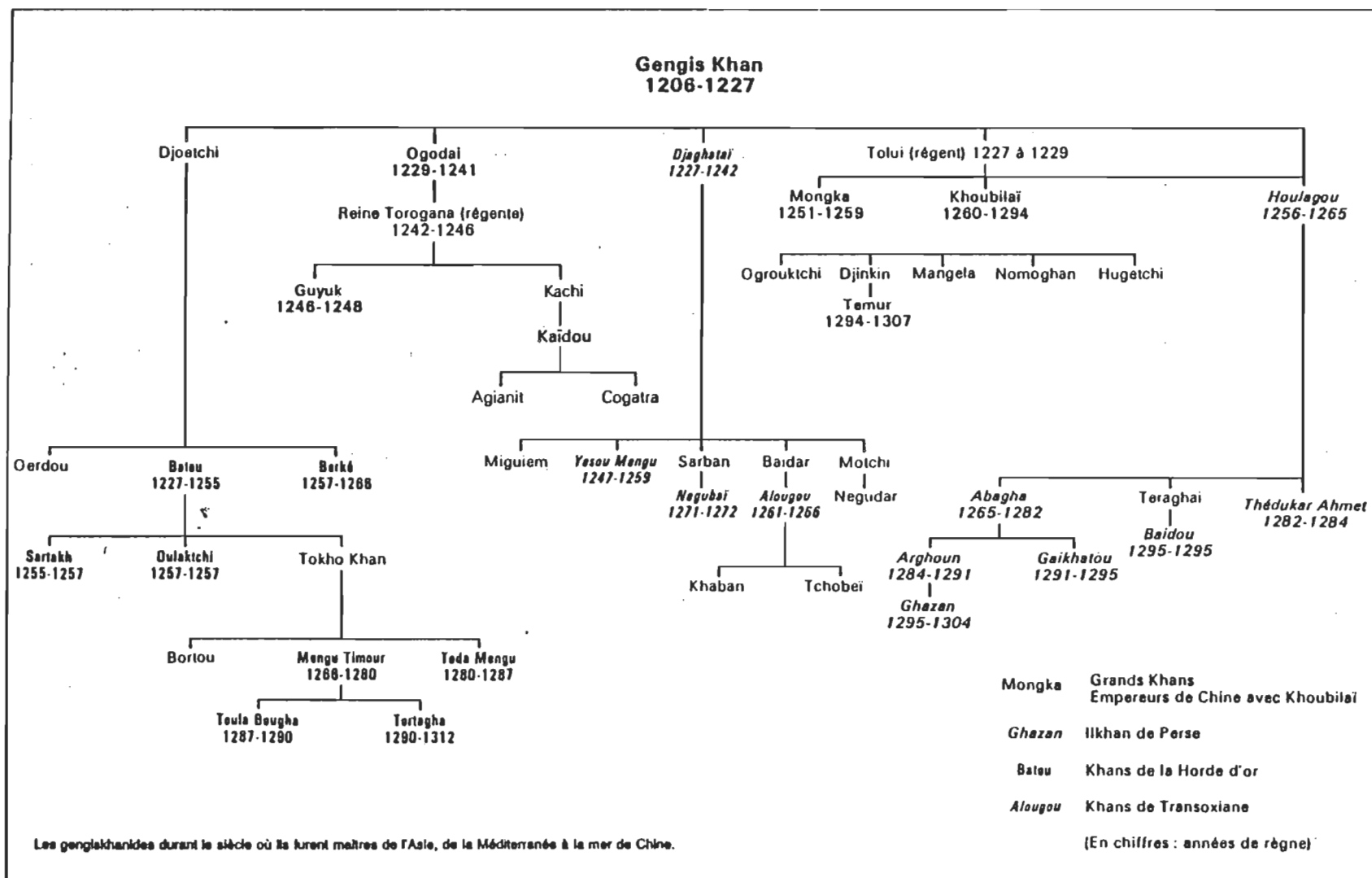
che de l'écrivain, de sa propre quête à travers l'histoire de sa vie et celle des hommes.

*

Grandbois n'aime pas beaucoup Gengis-Khan. Devant tant de victoires gagnées par le Mongol, l'auteur *D'avant le chaos* ne montre pas guère d'admiration. Le personnage lui est même antipathique. Pour l'écrivain québécois, la conquête que mène Gengis-Khan est une «chevauchée de cauchemar»"; il la qualifie d'«épouvante», de «dévastation». De temps à autre, il caricature même son image de héros mythique et légendaire. Des traits négatifs s'échappent malgré lui de sa plume. Mais comme il doit respecter la vérité historique et, par-dessus tout, mettre en évidence la quête mythique de Marco Polo, les exploits légendaires du premier grand Conquérant mongols servent en quelque sorte son projet d'écriture. Voici donc comment il nous le présente, à travers l'histoire des Mongols, qu'il nous relate aux chapitres VIII et IX des *Voyages de Marco Polo*: soit immédiatement avant la Rencontre entre Marco Polo et Koubilaï-Khan (voir chapitre III, tableau I, p 69-70 et tableau II, p. 77).

Le vrai nom de Gengis-Khan est Temudjin (voir tableau IV, p. 107). L'origine de sa famille est entourée de mythes. L'un de ses ancêtres aurait été «un vrai Fils du Ciel», tandis

TABLEAU IV **LA DYNASTIE DES GENGHISKHANIDES**



Source: Jean Lartéguy, *Marco Polo, espion de Venise*, Paris, Presses de la Cité, 1983, p. 6.

que la mère de cet ancêtre aurait «vu pénétrer soudain à travers une déchirure de la tente un long rayon lumineux paraissant descendre directement d'une étoile et qui avait pris ensuite la forme d'un garçon blond aux yeux bleus¹»! Puis les descendants de cet enfant du miracle [se seraient] distingués par mille prouesses²». Quant à l'arrière-grand-père de Temudjin, il aurait eu l'audace de tirer la barbe du Fils du Ciel! Voilà donc les mythes ancestraux qui peuplent, aux dires de Grandbois, l'imagination du premier grand empereur des Mongols et qui constituent sa première éducation. Mais Temudjin lui-même comprend-il qu'il est, dès son enfance, d'«origine surnaturelle» et qu'il est à cause de cela supérieur à tous les autres? Apprend-il que ce sont les Dieux ou les Ancêtres Mythiques qui lui communiquent «les secrets grâce auxquels il [réussira] à survivre dans le monde hostile³»? Grandbois demeure muet sur ce sujet. Tel pour Marco Polo, il fait débiter les exploits de Gengis-Khan lorsque celui-ci atteint environ sa treizième année.

C'est en effet vers cet âge que Gengis-Khan voit son père mourir, empoisonné par le Khan d'un clan rival. Dès lors, la mauvaise étoile tombe sur le foyer maternel: «les Mongols, qui ne respectaient que l'autorité appuyée sur la force, écrit Grandbois, ne servaient leurs princes que quand ils leur

1. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 73.

2. *Ibid.*

3. Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, p. 77.

apportaient des avantages. Ils s'emparèrent une nuit du bétail de la veuve et coururent se mettre sous les ordres d'un prince de la branche collatérale de la dynastie»⁴. Abandonné de tous, le jeune Temudjin vit «avec sa mère dans une extrême pauvreté, chassant et se cachant, et déjouant les mille embûches que les ennemis lui tend[ent]⁵», écrit encore Grandbois. Aussi ses souffrances sont-elles mille fois plus grandes que celles de Marco Polo. Mais il était aussi, imagine Grandbois, ce lionceau qui «muait, aiguisait ses dents», qui «deviendrait un jour vigoureux et fort», et qui «saurait réclamer dûrement ses droits⁶». De fait, la souffrance est pour le jeune Temudjin une sorte d'épreuve *qualifiante* dans sa marche vers le trône impérial; elle fait de lui un homme de fer. Dès sa jeunesse, il apprend à se résigner et à se contrôler. Quand sa jeune femme est enlevée dans une embuscade et revient enceinte, il s'y résigne, mais il connaît «dès lors la mesure de ses ennemis⁷». Il laissa passer les jours, écrit Grandbois, pour mieux préparer «son heure avec une patience sauvage et sombre⁸».

Cette préparation est cependant très longue. Temudjin commence par accumuler ses forces. Ayant de grandes vues, il épouse la fille du chef d'une tribu voisine, afin que cette

4. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 73.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 73.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

tribu devienne son alliée. Sa mère lui apporta un autre appui en épousant un grand-prêtre qui jouit alors d'une éclatante réputation auprès des nomades. Puis d'autres tribus se rallient à la sienne. Il accroît ainsi graduellement sa puissance.

Sous la plume de Grandbois, le jeune Temudjin est un homme intelligent, plein de perspicacité, de volonté et d'ambition. Sa physionomie traduit ses traits de caractère: «Il était de haute taille, roux, avec les yeux clairs⁹». C'est aussi un homme d'actions rapides et inattendues. Et Grandbois le présente lui-même ainsi, dans un style très saccadé: «Il passa à l'offensive, connut des succès de guérillas.... Quand il se crut assez puissant, il attaqua brusquement ses voisins, les vainquit, se fit reconnaître Khan de la Mongolie orientale¹⁰».

Très vite, le pouvoir et le prestige du jeune chef s'étendent donc de façon prodigieuse. En l'espace de quelques années, il contrôle la moitié de la steppe. L'autre moitié appartient à Prêtre-Jean. Comment anéantir ce rival puissant? Le jeune Temudjin fait encore preuve de patience; il attend le moment le plus propice de mettre son plan à exécution; il attend, attend encore: «Si son ambition grandissait démesu-

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*, p. 74.

rément, sa patience était sans limite¹¹», écrit Grandbois. Puis quand il eut achevé de mettre ses troupes sur un pied de guerre, il attaqua: «les cavaliers du Mongol galopaient à travers la steppe¹²» en écrasant l'ennemi qui se croyait à l'abri de tout assaut. Pour la première fois, un Mongol unifiait toute la steppe; pour la première fois, un Mongol devenait le maître absolu de tous les Mongols.

*

L'image que Grandbois nous trace de Gengis-Khan est à la fois fidèle et différente de l'original. L'écrivain québécois met particulièrement en relief la force intérieure et la vivacité d'esprit de l'empereur mongol; il note surtout ses talents d'administrateur et d'organisateur. Suivant Grandbois, son armée était un modèle de démocratie:

Son organisation intérieure était essentiellement démocratique. Chaque unité, ou touman, était composée de dix mille cavaliers. Dix hommes se choisis-saient un chef; ces dix chefs se nommaient un supé-rieur; ceux-ci, commandant chacun cent hommes, désignaient un officier; les dix officiers éli-saient le général du touman. Gengis-Khan tenait le commandement supérieur¹³.

Cet art de l'organisation, Gengis-Khan l'applique aussi à ces campagnes militaires. Avant de lancer ses attaques, il

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 76.

prépare longuement ses plans de guerre, ne laisse rien au hasard, ni à l'improvisation. Il fait beaucoup d'enquêtes sur l'état de son rival:

Il connaissait par ses espions la force de son ennemi, le nombre de ses troupes, la valeur de ses généraux, le courage ou la faiblesse de ses princes, leur vice, leurs ambitions, leurs alliances, leurs rivalités, l'état de ses routes, la position de ses forteresses, les variations de son climat, la condition des peuples de chacun des royaumes¹⁴.

Gengis-Khan est-il un génie militaire? Un Napoléon asiatique? Grandbois ne le dit pas. Le personnage lui étant antipathique, il cherche plutôt à le caricaturer. Si le Mongol ne peut «s'emparer d'une place forte par le moyen d'attaques brusques, massives et précipitées», écrit Grandbois, il emploie alors «la ruse», en quoi, «il était également passé maître¹⁵»!

★

Mais c'est peut-être la cruauté de Gengis-Khan qui choque le plus Grandbois. Pour venger sa honte et les souffrances qu'il a endurées au cours de sa jeunesse, Gengis-Khan aurait fait cuire ses ennemis, prétend Grandbois, «longuement, tout vifs, dans de grandes cuves qu'il [aurait fait faire] à cet effet»; par la suite, «leur chair [aurait été] distribuée aux

14. Ibid., p. 78.

15. Ibid., p. 80.

chiens¹⁶». C'est encore en domptant par la force les autres races que Gengis-Khan justifie le massacre, le pillage et la destruction. Bref, s'il est un bon militaire, un habile guerrier, en revanche, il ne sait pas gouverner un si vaste empire. Il ne sait même pas que faire de ces terres conquises. Grandbois lui prête cette réflexion, qui en dit long sur sa culture politique: «Sèmez-y de l'herbe! disait le Mongol, il rêvait de transformer le monde entier en une immense steppe couverte du bétail et des yourtes de ses nomades¹⁷». Grandbois réussit à rendre ridicule l'empereur des Mongols ou, du moins, à montrer sa totale méconnaissance de l'agriculture.

Gengis-Khan aurait donc été à la fois un héros d'épopée mais aussi un tyran sanguinaire. Toute sa vie est un labyrinthe. La complexité de son caractère le rend difficile à pénétrer. Est-il un homme heureux? Est-il satisfait de son destin? Grandbois lui a laissé une fin assez sombre. En effet, des dizaines d'années d'âpres disputes de pouvoir à des adversaires tenaces, les fatigues des campagnes militaires, la mésentente entre trois de ses fils et leur aîné traité par eux de bâtard, un mal mortel causé par l'abus des filles, finissent par détruire l'énergie de Gengis-Khan. Voici comment Grandbois décrit sa fin:

16. *Ibid.*, p. 74.

17. *Ibid.*, p. 79.

Il se sentait las et désirait le repos. L'âge le tourmentait. La nuit, il avait des songes cruels, s'épuisait vainement à vouloir pénétrer leur signification, leur secret... Le Mongol ne put cacher sa peine. Oubliait-il qu'il avait détruit plus de familles qu'aucun homme au monde? La tristesse l'envahissait...¹⁸.

Ainsi le maître absolu de jadis, qui commandait tout et savait se commander soi-même, ne peut plus se maîtriser au moment de sa vieillesse. Les remords et les regrets le harcèlent: les remords à cause des malheurs qu'il avait apportés aux innocents; les regrets, parce que son dernier vœu d'exterminer la Chine du Sud n'est pas encore réalisé. Il meurt dans la solitude. Son âme n'est pas en paix après sa mort: «Au centre de la yourte, droit sur son cheval favori, le visage fixé vers le Sud, fut enseveli le Mongol¹⁹»...

* * *

2. Koubilaï le Prince des empereurs

Tout autre est le portrait que Grandbois nous peint de Koubilaï, petit-fils de Gengis-Khan et cinquième Grand Khan mongol. Tout jeune, son grand-père le considère déjà comme un enfant prodigieux: «Le Mongol disait de lui à ses familiers, écrit Grandbois: « Faites attention à ce que dit cet enfant,

18. *Ibid.*, p. 80.

19. *Ibid.*, p. 81.

la sagesse est en lui²⁰». Comme tout enfant de sa race, Koubilaï doit lui aussi subir ses épreuves d'initiation sur les champs de bataille. Mais l'exploit de Koubilaï, c'est d'avoir réalisé le grand rêve de son grand-père: soit la conquête la Chine du Sud: «C'était la première fois que la Chine tout entière, Sud comprise, tombait aux mains d'un conquérant turco-mongol²¹», souligne justement René Gousset. Grandbois rappelle cette conquête, mais en sens inverse: conquise par les Mongols, la Chine les conquiert à son tour par sa culture millénaire. Voilà ce qui fascine Grandbois. Voilà ce qui l'attire aussi chez Koubilaï-Khan: son désir de devenir Chinois.

*

Koubilaï n'est ni comme son grand-père Gengis-Khan, ni comme son oncle Mangou, qui étaient tous les deux très fidèles aux vieilles traditions mongoles et au genre de vie de leur société nomade: le premier voulait établir des zones de steppes à la place des terrains cultivés sur le territoire conquis; le second refusait de changer sa capitale et de quitter Karakoroum, berceau de la puissance mongole. Or, dès son ascension au trône, Koubilaï applique une politique double: «Selon qu'on le considère — qu'il se considère — comme Grand-

20. *Ibid.*, p. 80.

21. *L'Empire des steppes*, p. 355.

Khan, [il est] héritier de Gengis-Khan, ou comme Fils du Ciel, successeur des dix-neuf dynasties chinoises²²», écrit René Gousset, qui ajoute:

Jamais Fils du Ciel ne prit son rôle aussi à coeur. Son administration réparatrice pansa les blessures d'un siècle de guerre. Après la chute des Song, non seulement il conserva les institutions et les cadres administratifs de la dynastie tombée, mais il mit toute son application à obtenir le ralliement personnel des fonctionnaires en place. Après la conquête du sol, il réussit celle des esprits et son plus grand titre de gloire n'est peut-être pas d'avoir, le premier dans l'histoire, conquis la Chine entière, mais de l'avoir pacifiée²³.

Grandbois note aussi l'empressement de Koubilaï à vouloir s'intégrer à la civilisation chinoise: «[...] rompant avec la tradition mongole», écrit-il, Koubilaï «avait quitté Karakorum et fait de Khanbalik, ancienne capitale des empereurs Kin, la capitale de son gigantesque empire²⁴». Plus encore, il transforme complètement cette vieille capitale et fait construire une toute nouvelle cité à côté d'elle. Il établit aussi sa résidence d'été à Chang-tou, où il passe les mois de juin, de juillet et d'août.

Autrement dit, Koubilaï s'éloigne définitivement de la steppe et de la vie nomade; il s'adapte à la vie que menaient

22. *Ibid.*, p. 363.

23. *Ibid.*, p. 364.

24. *Les Voyages de Marco*, p. 101.

avant lui les empereurs chinois, tout en gardant quand même certaines traditions mongoles. Il possède quatre femmes légitimes – quatre impératrices – et entretient une foule de concubines, comme tous les anciens empereurs chinois. Mais il les choisit pour la plupart au sein des familles tartares. Chez Koubilaï, la fête de l'An se déroule aussi selon une cérémonie empruntée aux empereurs Kin. Cependant certaines coutumes viennent des seules traditions mongoles. Ainsi dans le rituel mongol, il existe un «mois blanc» et une «fête blanche»; il s'agit d'un rite de purification auquel Koubilaï tenait beaucoup.

Si le nouveau Khan jouit pleinement du raffinement, du luxe et de tous les plaisirs de la cour chinoise, c'est la chasse qui reste néanmoins son plaisir favori: «Il s'y livr[e] avec passion pendant trois mois de l'année», écrit Grandbois, qui prend la peine d'ajouter: «Quelle que fût l'importance des événements qui eussent pu l'y retenir, il quittait sa capitale le premier jour de mars et descendait vers le Sud, vers la mer²⁵». Et Grandbois de faire une description bien détaillée et bien émouvante des scènes de chasse auxquelles se livre Koubilaï. C'est un tableau grandiose. En voici un bref aperçu.

Cette chasse se déroulait sur une grande échelle, sur une

25. *Ibid.*, p. 114.

période de trois mois, avec un équipage qui «formait une véritable armée comportant une avant-garde, une arrière-garde, des ailes gauche et droite, et un corps principal de bataille»; avec la participation de dix mille hommes et autant de chiens, de dix mille oiseleurs «chargés de l'entretien des aigles, des faucons, des vautours, des gerfauts, dressés pour la chasse au vol»; avec un camp composant des milliers de tentes, «dans un rayon de vingt journées de marche²⁶».

Le chiffre dix mille a un sens rituel. Il donne une sorte de divinité à la grandiosité de cette chasse. Le taôisme utilise en effet l'expression «dix-mille êtres» pour désigner la totalité des êtres, des essences ou des choses: l'empereur de Chine — initié suprême — est au centre de son Empire Céleste, maître des «Dix mille êtres» sur lesquels, comme le moyeu immobile au centre de la roue, il exerce son influence «non agissante».

Selon le taôïsme, ces scènes de chasse sont aussi l'incarnation du mouvement de l'Univers. Les deux ailes «embrassaient, écrit Grandbois, le plus grand espace possible de terrain, puis se repliaient peu à peu l'une vers l'autre, dessinant ainsi une ligne circulaire, fermée par l'avant-garde, qui se rétrécissait de plus en plus et fermait le gibier comme

26. *Ibid.*, p. 115.

dans un vaste filet²⁷". Koubilaï se tenait au centre de cette enceinte. Sa forte passion pour la chasse traduit sans doute sa nostalgie de la steppe et des champs de batailles.

*

Mais c'est sans contredit comme chef d'État que Koubilaï fascine l'imagination de Grandbois, au point qu'il y consacre presque tout le chapitre XI (voir chapitre III, tableau I, p. 70) de son récit. En des pages très denses, il passe en revue les grandes réalisations de Koubilaï. Sous sa plume, Koubilaï acquiert le statut d'un homme politique aux idées modernes. Suivant Grandbois, il cherche toujours à connaître les situations sociale, économique, administrative et militaire des royaumes qu'il gouverne; il envoie beaucoup d'enquêteurs chargés de parcourir son empire; puis à leur retour, il les reçoit lui-même et les écoute. Loin de se satisfaire de leurs comptes rendus fidèles, des nomenclatures et des statistiques que lui fournissent ces enquêteurs, il cherche à comprendre les motivations et les intérêts des sociétés qui forment son immense empire. C'est pourquoi il appréciera au plus haut point les rapports précis et vivants que lui fera Marco.

Il est bien évident que le désir de Koubilaï de s'intégrer à la civilisation chinoise est grandement influencé par

27. *Ibid.*

la pensée philosophique chinoise elle-même, surtout par le confucianisme et le taoïsme. L'empereur tient toujours au «juste milieu», à «l'état d'équilibre et d'harmonie de l'âme, établie dans sa justice et dans sa justesse²⁸». Le noyau de la doctrine confucianiste est en effet «le Ren», qui veut dire «se surveiller et se corriger, suivre les rites²⁹». La conduite de Koubilaï répond bien à cet enseignement de Confucius. Tout en faisant un effort perpétuel d'adaptation, il s'efforce de se renouveler chaque jour. L'affaire Ahmed montre (voir chapitre III, tableau I, p. 70) jusqu'à quel point Koubilaï est un empereur sage et raisonnable, qu'il entend toujours corriger ses erreurs³⁰.

Cette philosophie du «Ren» conduit Koubilaï à pratiquer une politique humanitaire. Il se soucie du peuple et se montre d'une grande générosité vis-à-vis des nécessiteux: «Il envoyait chaque année des messagers spéciaux qui parcouraient les provinces et enquêtaient sur les besoins des populations. Ceux qui avaient souffert de dommages à leurs cultures et à leurs troupeaux par suite de guerres, d'inondations, de sécheresse, d'épidémies, se voyaient exempts d'impôts. Il leur fournissait en outre du blé tiré de ses magasins, des bêtes

28. Pierre Do-Dinh, *Confucius et l'humanisme chinois*, p. 108.

29. *Ibid.*, p. 98.

30. Alain Grandbois rappelle les événements qui entourent la révolte de la population de Pékin contre Ahmed Fenaketi au chapitre XIII des *Voyages de Marco Polo*.

prises dans son propre cheptel³¹». Pour lutter contre la famine, il charge des officiers de surveiller le prix des denrées; sous son règne, écrit Grandbois, «il était défendu sous peine de mort de profiter des périodes de disette pour en hausser le taux ordinaire³²»; de plus, «il faisait porter des secours aux infirmes, aux orphelins. Les fonctionnaires que l'âge ou la maladie avaient rendus inaptes au service recevaient des pensions annuelles³³». Avec le produit de la dîme perçue sur la production des usines de tissage, il vêtail les familles pauvres: «A Khanbalik, devant le mur de son palais, on distribuait chaque jour plus de trente mille pains chauds³⁴», rappelle Alain Grandbois.

C'est grâce à cette politique humanitaire que Koubilaï réussit à pacifier la Chine entière. Sous son règne, la résistance des Chinois contre les Mongols cesse. L'économie devient prospère. Ce dont d'ailleurs Marco Polo est témoin, comme nous l'avons décrit dans notre précédent chapitre. De fait, «Koubilaï eut le grand mérite de revenir à l'ancienne pratique de l'administration, et qui plus est, de la développer, contribuant ainsi à l'évolution de l'État chinois³⁵».

31. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 105.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

35. *L'Histoire de la Mongolie des origines à nos jours*, p. 95. Le seul aspect moins brillant de l'administration de Koubilaï a trait au problème financier. Il reprend l'usage du papier-monnaie abandonné par les anciens empereurs chinois, et oblige tous les habitants d'échanger

Il en est de même au plan culturel. Grandbois ne cesse de comparer Koubilaï-Khan à ses prédécesseurs sur le trône impérial chinois. Il recherche les points d'ancrage historiques qui lui permettent d'embellir la figure de son héros. La comparaison qu'il établit entre lui et deux anciens empereurs chinois: Shihuandi (premier empereur des Qin) et Taizu (premier empereur des Song) est à cet égard révélatrice. Dans l'histoire de la Chine, Shihuandi est en effet connu pour sa cruauté et pour avoir ordonné la destruction de la vieille culture chinoise³⁶. Koubilaï apprécie et protège au contraire la culture chinoise.

La comparaison avec l'empereur Taïtsou touche les pratiques religieuses. Contrairement à Taizu, Koubilaï fait preuve d'une plus large tolérance vis-à-vis des diverses religions.

leur monnaie d'or et d'argent contre du papier-monnaie qui seul leur permettait d'acheter des marchandises. Mais comme le rappelle Grandbois, une telle pratique était à son avantage: «Au bout de quelques années, on annonçait le retrait de l'émission et leurs détenteurs, pour un billet nouveau de même valeur nominale, devaient fournir à la trésorerie quatre ou cinq des billets anciens» (*Les Voyages de Marco Polo*, p. 104). De cette manière, Koubilaï drainait peu à peu tout l'or de l'Empire, accélérant ainsi la ruine des paysans.

36. Grandbois rappelle ainsi la politique anticulturelle de l'empereur Shihuandi: «[...] soucieux d'étouffer les traditions transmises par les Annales et par les Codes, et craignant surtout un jeu de comparaisons dangereuses pour la sécurité de sa tyrannie, il fit assembler tous les livres écrits jusqu'à cette date, et ne conservant que certains traités de médecine, d'agriculture et de divination, les fit brûler dans un immense autodafé. Les savants, les poètes, les historiens, les philosophes furent traqués comme des bêtes fauves» (*Les Voyages de Marco Polo*, p. 104).

Sous son règne, «Chang-tou compt[e] cent huit temples consacrés à divers cultes³⁷». Ses préférences pour le bouddhisme ne l'empêchent nullement de montrer de la sympathie pour d'autres cultes, alors que ses prédécesseurs, tels Gouiouk et Gengis-Khan, qui ne veulent pas accepter d'autres religions que la leur: l'un fait massacrer beaucoup d'infidèles; l'autre se moque des ambassadeurs du Pape, refuse carrément de se laisser baptiser, leur déclarant que les questions de religions ne l'intéresse aucunement.

Tout le contraire chez Koubilaï. Dès sa première rencontre avec les Polo, il s'intéresse au Chef de la Chrétienté. Il montre aux Polo son vif désir d'établir des relations diplomatiques avec le chef spirituel des chrétiens. Quand les Polo reviennent au palais de Koubilaï, en juin 1275, avec des nouvelles du nouveau Pape, Koubilaï reçoit «avec de grandes démonstrations de joie le message et la bénédiction du Pape et ses mains trembl[ent] d'impatience et de désir, quand il ouvr[e] le précieux coffret contenant l'ampoule sacrée³⁸». Koubilaï cherche à connaître à travers les divers cultes l'histoire des hommes, à découvrir les fondement des civilisations qui caractérisent chaque société: «Il connaissait, écrit Grandbois, la douloureuse histoire de Jérusalem, les grands faits miraculeux de l'Église du Christ, enviait secrètement

37. *Ibid.*, p. 95.

38. *Ibid.*

peut-être une foi dont les racines, plongeant aussi loin dans le temps, continuaient de fleurir avec tant de vigueur dans le coeur et dans l'esprit des hommes³⁹».

Empruntant les paroles de Marco Polo et, sans doute, celles des nombreux auteurs des volumes qu'il a lus pour écrire *Les Voyages de Marco Polo*, Alain Grandbois exprime ainsi son admiration pour Koubilaï-Khan:

Il faut que chacun tienne pour vrai et certain que c'est le plus puissant Seigneur de gens, de terres et de trésors qui jamais fût au monde depuis le temps d'Adam, notre premier père, jusqu'à aujourd'hui⁴⁰.

Koubilaï-Khan doit être considéré comme un des plus grands princes qui aient existé et dont les succès aient été plus constants... Il aimait véritablement ses peuples, et s'ils ne furent pas toujours heureux sous son règne, c'est qu'on avait soin de lui cacher ce qu'ils souffraient...⁴¹.

[...] ses glorieux exploits dont la renommée s'est répandue au dehors et jusqu'en nos régions, ses institutions, sa législation, sa justice, la profondeur et la finesse de son esprit, la sagesse de son jugement, le mécanisme admirable de son gouvernement sont... tellement supérieurs à tout ce qui s'est vu jusqu'ici, qu'un seul rayon de sa gloire, une parcelle de ses facultés surprenantes, suffirait à éclipser tout ce que l'histoire nous apprend des Césars de Rome, des chosroès de la Perse, des Empereurs de Chine, des Kails de l'Arabie, du Yémen, des Radjas Indiens, des monarques des maisons de Sassan et de Bouya et des Sultans Seldjoucides...⁴².

* * *

39. *Ibid.*, p. 94.

40. *Ibid.* p. 162.

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*, p. 162-163.

3. Marco Polo le Voyageur du Sacré

C'est donc la figure légendaire de Koubilaï-Khan qui marque la Rencontre de Marco Polo avec la Chine médiévale. Sans elle, le périlleux voyage du jeune Vénitien vers l'Orient n'aurait aucun sens. Si la quête du héros prend le plus souvent la forme d'un voyage vers l'Orient de la résurrection, comme l'explique si bien Simone Vierne, c'est bien entendu la Rencontre avec l'Autre qui donne un sens au voyage initiatique lui-même: c'est-à-dire la possibilité de «suivre les traces des Etres mythiques, [de] pénétrer dans le domaine du sacré et de la mort⁴³». Or, c'est bien ainsi que débute la quête de Marco Polo, et c'est bien aussi de cette façon que Grandbois, respectueux de la tradition mythico-littéraire, commence son récit: c'est-à-dire en posant la figure de Marco Polo enfant arraché à l'espace maternel protecteur.

*

La première image que Grandbois nous trace de son héros favori est donc celle d'un enfant ordinaire, comme tous les autres enfants, qui serait né en 1260, année où son père et son oncle partent pour leur premier grand voyage vers l'Orient. Sa mère le baptise sous le nom de Marco, en l'honneur de Marc l'Évangéliste. Mais l'enfant grandit dans la solitude,

43. *Rite, roman, initiation*, p. 39.

auprès d'une mère qui pleure, «claustrée dans son étrange veuvage⁴³», écrit Grandbois. Cette vie solitaire, ajoutée à la longue absence de son père, fait rêver l'enfant. S'il est un enfant comme les autres, il est donc aussi, nous fait sentir Grandbois, un enfant seul:

[Il] se révélait de sang chaud et vif. Il négligeait les jeux de ses camarades, fuyait vers l'arsenal où rougeoyaient les forges, vers le port où, battant tous les pavillons d'Occident, grouillaient les felouques, les tartanes, les galiotes, les gabares, les caravelles. Il rêvait d'un galère déchirant soudain la mer des mâts et qui s'avancait, lentement, avec, debout, en tête de proue, un homme fabuleux qui lui tendait les bras⁴⁴.

Ainsi sont posés les rêves de voyage du jeune Marco. Ne peut-on pas supposer qu'ils furent aussi ceux d'Alain Grandbois lui-même qui, tel son héros, rêvait enfant à des aventures en des pays lointains ou à des voyages en haute mer? Comme lui, le jeune Polo déserte le milieu familial: il quittait souvent le palais, écrit Grandbois, «vivait sur le port, partageant les travaux, les plaisirs des mousses, des marinières. Parfois un capitaine le prenait à son bord et il naviguait pour des jours sur les eaux vertes de l'Adriatique⁴⁵».

Puis c'est la disparition soudaine de sa mère⁴⁶. Voilà

43. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 28.

44. *Ibid.*, p. 29.

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*, p. 29.

le jeune Polo brutalement séparé du monde féminin, forcé pour ainsi dire d'amorcer son «initiation» proprement dite au monde adulte. C'est l'étape de sa participation à la vie et aux activités des mariniers du port de Venise; le temps de ses premières expériences de navigation sur l'Adriatique, qui constituent un bon début dans sa carrière de grand aventurier. Voici comment Grandbois nous le décrit, à la veille de son départ vers l'Orient: "[...] il était grand, mince, brun, la face déjà durcie par le soleil, les vents; la lueur des torches enflammait ses cheveux bouclés⁴⁷". Ainsi c'est à «la lueur» — signe de promesse et d'espoir — des torches de feu que Marco Polo apprend à devenir un homme. Notre jeune héros est tout prêt, physiquement et moralement, à un grand voyage d'initiation.

C'est en 1271 que Marco Polo accompagne son père et son oncle dans leur second voyage vers la Chine. Pour lui, c'est véritablement le début d'une périlleuse quête initiatique qui va de l'Ouest vers l'Est: parcours initiatique par excellence, puisqu'il correspond, rappelle Simone Vierne, «à celui du soleil plongeant le soir sous la terre pour réapparaître à l'Orient⁴⁸». En effet, aller vers l'Orient, c'est aller vers le Paradis, vers «la patrie perdue de l'Age d'or⁴⁹».

47. *Ibid.*, p. 29.

48. *Rite, roman, initiation*, p. 67.

49. *Ibid.*, p. 108.

Mais avant d'entreprendre sa quête, le héros doit accomplir un dernier rite initiatique: pénétrer dans un quelconque lieu sacré pour y prêter serment. C'est en l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem que Grandbois conduit son jeune héros dont le symbolisme des lieux l'atteint au plus profond de lui-même: «chaque pierre marquait le douloureux chemin, la voie dernière du divin Sacrifié ⁵⁰», écrit Grandbois. C'est donc sur le tombeau du Christ, dans une petite salle où brillent dans les ténèbres les lampes sacrées, que Marco Polo fait voeu d'accomplir sa quête quelles que soient les épreuves qu'il aura à subir. Ce n'est vingt-six ans plus tard qu'il sera délivré de ce serment!

★

Durant tout le trajet du voyage, les épreuves que Marco Polo subit sont purement symboliques. Il s'agit de purifier le novice par les quatre éléments: la terre, l'eau, l'air et le feu. Les grands déserts qu'il traverse; les hautes montagnes qu'il franchit; le froid, la chaleur, les tempêtes, les ouragans qu'il doit affronter, bref tous les risques qu'il a courus sont des épreuves de purification: il «grandissait, maigrissait, faisait de la fièvre⁵¹», écrit Grandbois. Les épreuves sont telles que le jeune voyageur tombe un jour

50. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 34.

51. *Ibid.*, p. 56.

malade. Pour le guérir, le père et l'oncle doivent donc séjourner tout près d'un an dans une région montagneuse⁵². Autrement dit, tel tout initié, le jeune Marco doit accomplir sa «nouvelle naissance», se délivrer des chaînes de sa précédente condition physique. D'ailleurs, la description que Grandbois nous fait du lieu de son séjour ne laisse aucun doute à ce sujet; c'est bien un lieu sacré propre à un rite de purification: un plateau situé à l'est, où l'air y est salubre et très vif; il renfermait, écrit Grandbois, «un lac aux eaux cristallines dans lequel se jetaient des ruisseaux frais regorgeant de truites. Les bois étaient pleins d'oi-seaux de toutes espèces et de toutes couleurs... Des sources jaillissaient dans les vallons ombreux. Les prairies à l'herbe luisante et verte étaient couvertes de fleurs⁵³». L'air salubre, les eaux, les sources donnent une idée de la purification; les oiseaux, les truites créent une atmosphère de vie; les bois, les vallons, les prairies constituent un espace clos et sacré, qui est une condition indispensable à l'initiation⁵⁴. Ainsi la nature, et surtout la symbolique de ses quatre éléments, jouent donc un grand rôle dans la purifi-

52. Le lieu choisi pour la guérison du jeune voyageur est en soi très symbolique. La montagne est une sorte de lieu saint qui permet la purification des initiés; elle est un axe du monde: «l'ascension de la montagne sacrée équivaut à l'accès au ciel», écrit Simone Vierne (*Rite, roman, initiation*, p. 43).

53. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 56.

54. Pour Simone Vierne, «l'initiation, parce qu'elle est un rituel de renaissance, porte les promesses d'une éternelle possibilité de renouvellement» (*Rite, roman, initiation*, p. 85).

cation de notre jeune héros. Dans la chevauchée qui suivra son rétablissement, Marco Polo supportera la route avec plus de courage. Des mois et des mois de marche pénible sous un soleil impitoyable ou par un vent rageur et glacial, sont une sorte de pratique d'endurance.

*

Puis, c'est finalement l'entrée dans l'espace sacré que constitue l'arrivée des voyageurs aux frontières de l'Asie centrale dont le symbolisme se rattache «à la cosmologie» des peuples qui l'habitent⁵⁵. Le jeune Polo est donc à la recherche des traces des Etres mythiques; il prend contact avec différentes races, comme nous l'avons décrit dans notre troisième chapitre. C'est pour lui des moments très importants, une période d'apprentissage et d'entraînement qui le prépare à sa rencontre avec Koubilaï-Khan. Autrement dit, la route est pour lui une vaste école, une leçon interminable, durant laquelle il acquiert beaucoup de connaissances et apprend même à parler le mongol: une «langue initiatique [qui] possède une valeur sacrée⁵⁶», soutient Simone Vierne. De fait, la connaissance de cette langue permet au jeune initié

55. C'est du moins l'opinion du Simone Vierne, qui écrit: «l'espace sacré comporte, dans tous les cas, parmi les symboles dont il est orné, au moins une représentation qui le rattache à la cosmologie du peuple qui l'a dressé» (*Rite, roman, initiation*, p. 108).

56. *Ibid.*, p. 80.

de s'intégrer à la société mongole. Au fur et à mesure qu'il s'approche de Khanbalik, Marco Polo accède en effet graduellement à un statut radicalement différent de celui qu'il avait au départ. La route l'amène non seulement au centre de la Chine, mais aussi au centre de sa maturité et de sa perfection. C'est pourquoi lorsque surviendra le grand moment de la *Rencontre*, il gagnera l'estime de Koubilaï.

Pris globalement, les multiples voyages qu'accomplit Marco Polo sont autant de séries d'épreuves qui le conduisent graduellement à son statut de héros mythique. Son voyage de Venise à Khanbalik constitue une première série d'épreuves que l'on pourrait qualifier d'**épreuves qualifiantes**. Puis c'est l'entrée dans le lieu sacré: **le Grand Centre**, dont le symbolisme est lié au motif de l'ascension spirituelle qui se fait à son tour par étapes successives, dont la première est réalisée au moment de sa rencontre avec Koubilaï au centre de la Chine. La deuxième série d'épreuves — les **épreuves principales** — seront accomplies lors des différentes missions qu'il fera dans la Chine du Sud-Ouest et du Sud-Est.

*

C'est au nom de Koubilaï-Khan que le jeune Polo accomplit ses missions. Grandbois leur consacre trois chapitres (XIII, XIV et XV) de son volume (voir chapitre III, tableau I, p. 70

et tableau II, p. 77). C'est dire toute l'importance qu'il accorde aux exploits légendaires de son héros. Mais ces voyages sont aussi pour l'écrivain québécois une façon de raconter la Chine médiévale. Non seulement prend-il contact avec la population chinoise de différents milieux et s'intègre-t-il plus ou moins à la société chinoise de l'époque, mais il rencontre aussi toutes sortes de gens: princes mongols, hauts fonctionnaires, marchands, savants, bouddhistes, musulmans, prêtres catholiques, orientaux, occidentaux... Le jeune homme connaît l'art de faire parler les gens: les marins des ports de l'Inde et de la Chine lui racontent des histoires fantastiques au sujet du (Japon). Ce qui lui permet de rapporter à Koubilaï de nombreux détails sur ce pays.

Au cours de ces voyages extraordinaires, Marco Polo se montre surtout un observateur perspicace. C'est avec facilité qu'il pénètre dans ce monde si différent de son Europe médiévale. Il est témoin de beaucoup d'événements durant les seize ans qu'il séjourne en Extrême-Orient: il connaît les récits qui se racontent sur Gengis-Khan, ses luttes avec le «Prêtre Jean», ainsi que presque toute l'histoire de la conquête mongole. Il visite encore des capitales, des ports, des grandes villes, des villages, des monuments historiques, des temples, des monastères, des églises... En un mot, Marco Polo a tout vu et tout entendu! Rien n'échappe à sa curiosité. Les connaissances qu'il accumule pendant ses voyages

ainsi que les aventures singulières qui lui arrivent, seront le fondement de la relation de ses prodigieux souvenirs.

Pour Marco Polo, ces tournées d'enquête lui donnent aussi la chance de déployer ses capacités intellectuelles et ses talents d'organisateur. Dans les missions qu'il accomplit avec succès, il fait preuve d'une grande honnêteté et d'une entière loyauté. Il défend la justice et sert de porte-parole aux gens simples. L'affaire Ahmed est l'exemple le plus convaincant⁵⁷ (voir chapitre III, tableau I, p. 68). Appréciant la sagesse du jeune étranger, Koubilaï lui accorde «la présidence de la Cour des Censeurs, la vice-présidence du Conseil supérieur de la Guerre, et la dignité de Grand Maître des Cérémonies⁵⁸».

Marco devient ainsi l'homme de confiance de Koubilaï, qui refuse même d'envisager son départ, ainsi que celui de son père et de son oncle. En effet, chaque fois que Nicolas et

57. Voici comment Grandbois reconstitue la fin de l'homme de confiance de Koubilaï. Ayant abusé de la confiance de l'empereur, Ahmed dicte sa loi au peuple et règne ainsi au Conseil en maître absolu. Des révoltés le tuent pendant une conjuration. Koubilaï, alors très indigné de la perte de son ami si cher, donne l'ordre de châtier sans pitié les révoltés. Les ministres et les généraux n'osent rien dire contre Ahmed. Seul Marco Polo a l'audace de dire la vérité à l'empereur: «Il lui raconta, écrit Grandbois, la vie d'Ahmed, ses crimes, ses exactions, les malheurs qu'il avait provoqués, les haines qu'il avait soulevées, et qui, s'enflant comme une marée, déferlaient jusqu'au trône même» (*Les Voyages de Marco Polo*, 124).

58. *Ibid.*

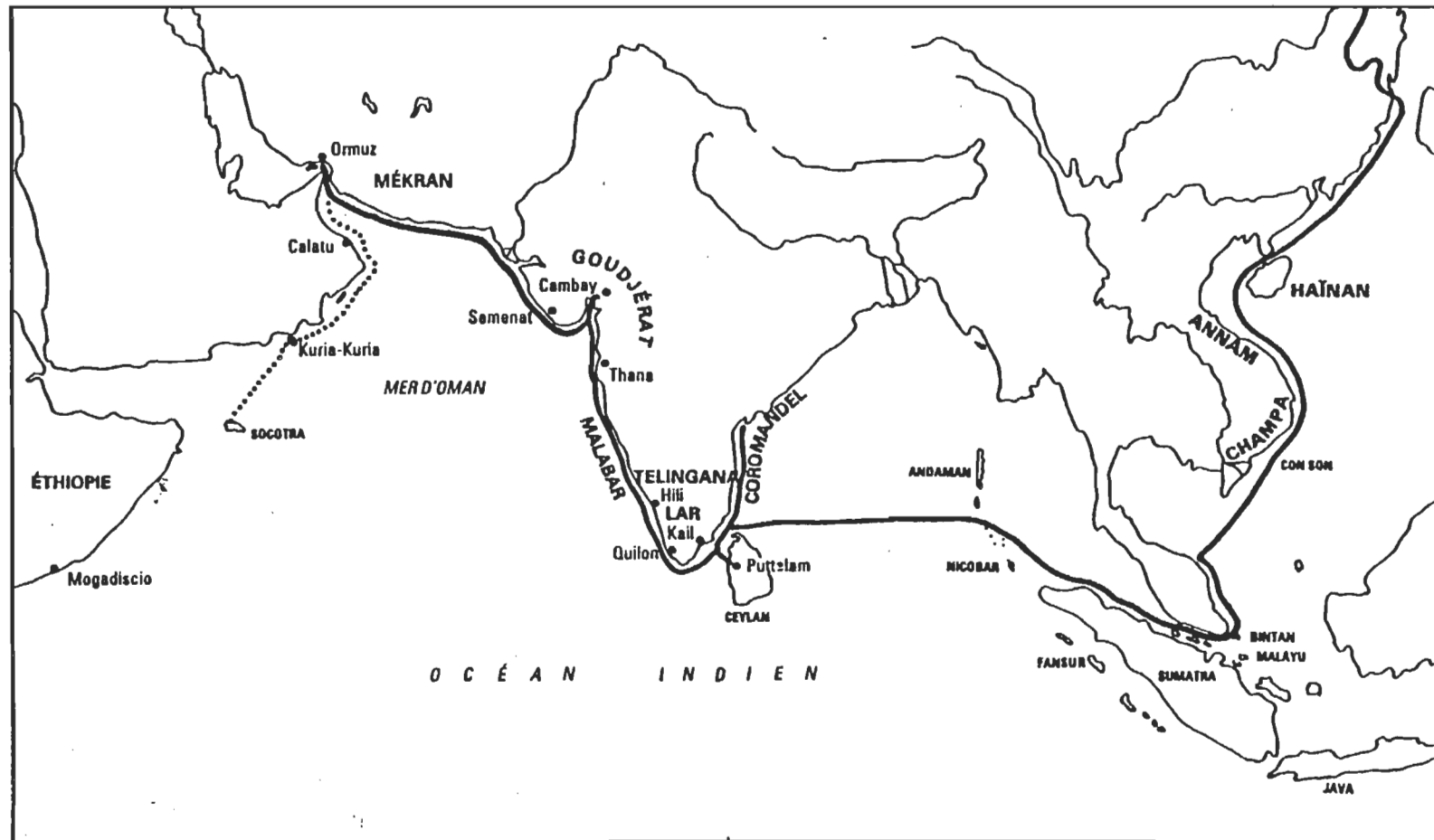
Matteo expriment leur désir de retourner en leur pays, «Koubilaï souriait, refusait», écrit Grandbois, qui prête à l'empereur les réflexions suivantes: «Comment pourrait-il se séparer de si chers amis, de si précieux conseillers! Il avait consulté ses astrologues, qui lui donnaient raison. Plus tard, oui, plus tard, quand les augures se montreraient favorables...⁵⁹». En revenant d'une mission en Inde, Marco exprime à son tour le même vœu. Mais une fois encore, Koubilaï refuse d'écouter. Il accorde plutôt à son protégé le titre de vice-roi de la province du Manzi et le charge de fonder à Yang-tcheou un centre principal de fabrication d'armes et d'équipements de guerre. Finalement, ce n'est que trois ans plus tard que Marco Polo est rappelé auprès de l'empereur pour remplir la dernière mission. Il s'agit d'accompagner la princesse Cogatrà chez son fiancé Argoun, roi de Perse.

Au moment donc où Marco Polo effectue son voyage de retour (voir carte VIII, p. 135) , il n'est plus un jeune novice de jadis. Il est maintenant un homme mûr, riche d'expériences dans beaucoup de domaines. Il connaît les côtes de l'Inde et de la Chine, sait choisir les bons capitaines et les équipements sûrs. Koubilaï trouve que lui seul pourrait assumer la responsabilité de «conduire à bon port la précieuse ambassade⁶⁰». Et Marco Polo ne trahira pas la confiance de

59. *Ibid.*, p. 142.

60. *Ibid.*, p. 144.

CARTE VIII
ITINÉRAIRE DE MARCO POLO DE CHINE À ORMUZ
VOYAGE DE RETOUR (1291-1295)



Source: Alvise Zorki, *Vie de Marco Polo. Voyageur vénitien*, p. 214

Koubilaï. Il remplira dignement cette dernière et ultime mission.

★

Marco Polo revient dans son pays d'origine après vingt-six ans d'absence. Au retour, le héros a changé de statut; il est complètement transformé: non seulement est-il devenu millionnaire, mais il est aussi très riche intellectuellement. La scène de son retour est théâtrale et légendaire. En arrivant chez eux, les trois Polo sont couverts de vêtements misérables, et ont grand-peine à se faire reconnaître par les parents qui avaient occupé leur maison depuis leur départ. On leur donne un réduit pour passer la nuit. Les Polo quittent le palais pour se promener longuement dans les rues de Venise et reviennent au palais dans le jour, vêtus de vêtements somptueux, suivis d'une foule de marchands portant des cadeaux pour les cousins.

La description du retour au foyer ancestral est faite sur un rythme plus lent qui donne la sensation d'un soulagement. Grandbois évoque de nouveau les eaux vertes de l'Adriatique pour faire écho au souvenir d'enfance: «Il y eut les eaux bleues de la méditerranée, les eaux vertes de l'Adriatique, la lagune, les îles, les quais de la place de Saint-Marc⁶¹».

61. *Ibid.*

L'évocation de la nuit donne aussi l'idée de tranquillité et de nostalgie:

C'était la nuit. les Polo s'acheminèrent vers leur palais de San-Félice. Seuls, tous les trois, ils longeaient les canaux obscurs, voyaient la trouée pourpre des torches, entendaient le clapotis des eaux, le cri d'un gondolier, le rire d'une femme jaillissant soudain parmi les notes grêles des mandolines, se sentaient perdus dans un monde étrange qui les enveloppait d'un mystère incommunicable et glacé. Ils cherchaient confusément un lien qui pût les rattacher à un passé que trop de choses mortes refoulaient sous des ténèbres trop épaisses ⁶².

Ce monde étrange correspond bien à leur destin singulier et renforce le ton de la couleur mystique: «Le retour à la Mère-Terre contient des traits parfaitement mystiques⁶³», note Simone Vierne. Pour Marco Polo, c'est la deuxième séparation d'avec le monde où il a vécu. Pour lui, débute une nouvelle cohésion, une nouvelle initiation au monde. Quand il se promène en effet avec ses deux aînés dans des rues de Venise – la première nuit de leur retour – il trouve que, malgré l'absence, les années, les morts, Venise le reconnaît, l'accepte. Lui, aussi, il reconnaît Venise; il chérit l'image de sa ville natale: «Venise était fraîche et lisse comme une jeune fille, couleur de perle... Ils respiraient avec délices cet air doux, léger, s'en enivraient comme un vin ⁶⁴».

62. *Ibid.*, p. 163.

63. *Rite, roman, initiation*, p. 99. Suivant Simone Vierne, chaque séparation est une nouvelle «intégration dans un monde supérieur – socialement et spirituellement» (*Ibid.*, p. 98).

64 *Les Voyages de Marco Polo*, p. 164.

Puis c'est la défaite de la flotte navale de Venise par celle de Gênes. Marco Polo qui avait alors équipé à ses propres frais une galère, et dont il avait aussi pris le commandement, est fait prisonnier par les Génois. Vaincu, il passe ainsi du régime mystique au régime héroïque; il entre dans le domaine de la mort pour devoir en sortir triomphalement par une nouvelle renaissance, par laquelle il est «[...] convié à revivre les mythes d'origine de la culture, la naissance de sa race, et parallèlement [celle] de la structure du monde⁶⁵», qu'il est invité à expliquer, comme le rappelle avec justesse Simone Vierne à propos de tout héros mythique: Marco Polo «sait désormais pourquoi et comment le monde et la société sont tels. Il se sent solidaire d'une histoire sacrée, communicable exclusivement aux initiés⁶⁶».

Dans la prison de Gênes, Marco Polo fait l'objet d'une estime générale: «Sa renommée, sa richesse, le mystère, l'étrangeté de ses voyages lui donnaient auprès de ses geôliers un prestige qui jouait en sa faveur», écrit Grandbois, qui ajoute: «Des savants, des érudits, des capitaines, des gens nobles de la République venaient le visiter, l'entendre⁶⁷». Effectivement, ce que Marco Polo raconte émerveille à un point tel son co-détenu – un certain Rusticello de Pise – que celui-ci lui propose de «conserver par l'écriture les

65 Simone Vierne, *Rite, Roman, Initiation*, p. 68.

66. *Ibid.*, p. 71.

67. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 167.

hauts faits de ces conquérants, la nouveauté de ces pays, la singularité de ces moeurs⁶⁸». C'est ainsi que sous la dictée de Marco Polo, et grâce à la plume de Rusticello de Pise, un grand ouvrage, le *Livre des Diversités et Merveilles du monde*, voit le jour dans une prison de Gênes. Rusticello de Pise écrit dans son prologue:

Je vous fais savoir que depuis que notre sire Dieu fit Adam notre premier père, il ne fut jamais homme d'aucune génération qui tant apprit ou chercha sur les diverses parties du Monde et leurs grandes Merveilles, comme le présent Messire Marco Polo en sut. C'est pourquoi il a pensé qu'il serait par trop malheureux de ne point faire écrire ce qu'il avait vu et entendu véritablement, afin que les autres personnes qui ne l'ont ni vu ni entendu l'appriussent par ce Livre...⁶⁹.

C'est pour tromper leur ennui que les deux détenus collaborent à ce livre. Ont-il prévu le vrai sens de leur travail? Ont-ils pensé que leur oeuvre puisse connaître, même de leur vivant, un succès si prodigieux? Sans doute pas. Grandbois fait ce bref commentaire à la fin de son récit à l'égard de ce livre:

Traduit en plusieurs langues, le livre de Marco Polo eut un succès retentissant. Les géographes, d'après les récits du vénitien, tracèrent pour la première fois sur la carte du monde, les contours de la Chine, du Japon, des îles de la mer de l'Inde. D'immenses régions ruisselantes de gloire, de richesse, de sang, de beauté, et qu'ils avaient crues jusqu'alors peuplées de vagues tribus

68. *Ibid.*, p. 167.

69. *Ibid.*, p. 168.

errantes et grossières, se dressèrent brusquement devant les yeux étonnés des Européens. La Terre prenait soudain des proportions insoupçonnées, s'agrandissait indéfiniment⁷⁰.

Un tel commentaire résume bien l'importance et l'influence que ce grand Ouvrage a exercé sur l'histoire de l'humanité. Le livre de Marco Polo se lit passionnément à toutes les époques. Par l'écriture, Marco Polo a revécu une grande époque et une grande exploration; par l'écriture, il a retrouvé le temps perdu et acquis l'immortalité. Son nom se retrouve parmi les trois plus grands noms du monde. S'appuyant sur le géographe Walkenuer, Alain Grandbois affirme dans son Avant-propos «que trois grands hommes, plus que tous les autres, ont contribué à la connaissance du globe, et partant, à celle de l'homme, Alexandre, Marco Polo, Christophe Colomb». Mais ne faut-il pas ajouter aussi ceci. Si Marco est l'un des trois plus grands hommes de l'histoire de l'humanité, n'est-ce pas parce qu'il fut, à la fois par sa vie aventureuse et par l'importance qu'il accordait à l'histoire, en présence des deux plus grands hommes de son temps: Gengis-Khan, le Conquérant, et Koubilaï, le plus grand Empereur de tous les temps? Grandbois eut le génie de faire comprendre les aventures de l'un par les exploits des deux autres.

70. *Ibid.*, p. 169.

CONCLUSION

De Marco Polo à Alain Grandbois, une même Chine est l'objet de deux aventures différentes: l'aventure d'un commerçant et d'un diplomate vénitien du Moyen Âge et celle d'un écrivain québécois du XX^e siècle, qui se passionnent pareillement pour la vieille civilisation chinoise. Tous deux ont, à des époques différentes, pénétré jusqu'au plus profond de l'Asie; ils ont fait un voyage fabuleux à travers le vaste territoire chinois et en ont rapporté des connaissances et des impressions fort riches: l'un sur la Chine médiévale, l'autre sur la Chine du XX^e siècle.

Leur aventure est aussi une aventure littéraire. Par l'écriture, ils ont revécu leur voyage et l'ont ainsi partagé avec les lecteurs de leur temps: «L'on notera [...] l'extraordinaire ambition de ce récit au carrefour de la poésie, de l'histoire, de la géographie et de la philologie¹», écrit Vincent Nadeau à propos de l'oeuvre de Grandbois. Mais par-dessus tout, l'auteur québécois, en adaptant le récit de

1. «Les Voyages de Marco Polo d'Alain Grandbois», *Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec*, tome III, p. 1083-1085.

voyages de Marco Polo, exprime son grand intérêt pour l'histoire des hommes et son grand amour pour la vieille Chine. Son livre n'est pas un simple résumé de celui de Marco Polo. Il y a mis ses propres connaissances de l'Asie, ses propres idées, ses propres expériences et ses propres sentiments. Il a raccourci la narration des voyages de Marco Polo, mais en revanche il a développé la partie historique. **LE TEMPS DU VOYAGE, LE TEMPS DES MONGOLS, LE TEMPS DE LA RENCONTRE** se mêlent au **TEMPS DE LA CHINE ANCIENNE** pour former une configuration harmonieuse et donner un tableau gigantesque de la société de la Chine médiévale. Une grande quantité de mythes et de légendes que l'auteur se permet de rappeler donnent à tous ces temps une couleur mystérieuse et un exotisme oriental des plus réussis.

En réécrivant les aventures de Marco Polo, Alain Grandbois a revécu aussi ses propres voyages en Chine et satisfait, par l'imaginaire littéraire, son goût de l'aventure. Chez Marco Polo, il a retrouvé sa propre conscience du temps; il a partagé la joie et la peine avec lui; il a souffert les mêmes souffrances de la route que lui; il s'est réjoui des honneurs et des richesses que le jeune Vénitien avait accumulés par son voyage. Et tel Marco Polo, il a dû lui aussi supporter la même incompréhension des lecteurs lors de la parution de son livre.

La vie et les exploits de Marco Polo constituent également une source de courage et de force pour Grandbois: «La chronique des exploits du Vénitien fut pour [lui], écrit Jacques Blais, incitation à la résistance contre ce qui subjugué, occasion d'un éloge de l'ardeur à vivre²». Grandbois s'identifie en effet à Marco Polo. Mais il sait aussi qu'il ne peut être entièrement l'Autre, qu'il ne doit pas l'être, s'il veut conserver son sens critique et créer une oeuvre personnelle. A vrai dire, c'est l'écrivain en lui qui, contre lui-même, transforme la vision du monde du Vénitien. Quand il critique Gengis-Khan et fait l'éloge de Koubilaï, il reste Alain Grandbois. Nous pouvons ressentir sa répugnance pour la guerre et son amour pour la paix. De cette manière, il a exprimé son soutien au peuple chinois qui était en train de lutter contre les agresseurs japonais.

Son regard est celui d'un écrivain moderne et d'un poète angoissé par le temps. Grandbois a modernisé et embelli le style de Marco Polo. Il recourt même au vocabulaire scientifique contemporain pour nommer directement la production industrielle de la Chine médiévale. Ainsi dans ses récits, Marco Polo a parlé d'un produit qu'il nomme «Salamandre». Il consacre vingt-neuf lignes à la description de ce produit, comment on l'extrait de la terre; comment on le coupe, le lave, le sèche, le file pour en faire des nappes; comment on

2. «Préface» aux *Voyages de Marco Polo*, p. 8.

le met dans le feu et le retire pour qu'il devienne blanc comme de la neige³. Alain Grandbois appelle directement ce produit de «l'amiante». Il n'utilise que six lignes pour en expliquer l'usage⁴.

Chaque fois que Grandbois mentionne un lieu, il en fait une description très sommaire, mais pleine de poésie, qui porte le pouvoir du rêve: «Non la rêverie pittoresque, divertissante que procure le discours premier de Marco Polo. mais un rêve qui fait affronter d'autres dimensions de l'existence, qui creuse d'un coup des abîmes d'inconnu⁵». De la montagne d'Ararat, Grandbois fait la description suivante:

La légende voulait que l'arche de Noé, après le déluge, se fût posée sur son sommet. Par temps clair, certains prétendaient la reconnaître, d'autres avaient voulu l'atteindre, mais des aigles qui tournoyaient sans cesse en cercle autour d'elle la gardaient jalousement, et les téméraires n'avaient jamais été revus⁶.

Quelle intensité! Quel pouvoir onirique contenu dans cette description longue seulement de cinq lignes! Non seulement rappelle-t-elle un vieux mythe biblique, mais elle l'évoque en termes poétiques. Quant à la figure des aigles, elle donne au texte toute sa spatialité et au lieu son caractère d'interdit.

3. *Le Livre de Marco Polo*, p. 116-117.

4. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 69.

5. Jacques Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, p. 91.

6. *Les Voyages de Marco Polo*, p. 40.

L'intensité et le pouvoir de rêve se traduisent aussi dans la description des personnages. Avec très peu d'encre, Grandbois nous retrace les traits typiques à chacun de ses personnages, laissant ainsi au lecteur la possibilité de poursuivre sur les ailes de sa propre imagination la rêverie ainsi amorcée. Même les personnages les plus secondaires retiennent l'attention de Grandbois, qui les peint souvent en quelques détails inoubliables. Citons, à titre d'exemple, la mère de Marco: son étrange veuvage, sa solitude, ses pleurs au souvenir de son mari lointain, sa recherche des traits fugitifs, la ressemblance profonde de son époux sur le visage de son fils, son rêve de la réunion conjugale, son décès à la suite d'une longue attente désespérante et dans le bel espoir de rejoindre son mari dans un autre monde..., toute cette vie de femme malheureuse, tous ces sentiments complexes, sont rappelés en une seule page! Or, c'est justement cette concision du style et cette richesse des détails qui donnent au récit de Grandbois son intensité et son pouvoir onirique.

Sans doute, le récit d'Alain Grandbois n'a-t-il pas la même valeur historique que celui de Marco Polo. Mais nous pouvons néanmoins affirmer sans aucune hésitation que *Les Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois est un excellent livre, voire une oeuvre qui rehausse le patrimoine littéraire québécois et qui est digne de figurer dans les meilleures bibliothèques du monde sur Marco Polo.

Notre monde est un monde de communication. Voilà sans doute pourquoi la figure légendaire de Marco Polo redevient de plus en plus à la mode. A travers lui, c'est la *rencontre entre les cultures*, et moins leurs chocs, qui est célébrée. N'est-ce pas dans ce but que l'UNESCO a lancé en 1990 une vaste enquête sur «le dialogue en l'Orient et l'Occident» en «procédant à une étude intégrale des grandes artères de communication du passé»: soit *Les routes de la Soie*⁷. Du mois d'octobre 1990 au mois de mars 1991, une expédition maritime, à la suite d'une première expédition terrestre, est en effet partie de Venise pour se rendre à Osaka dans le but exprès de parcourir les anciennes routes de la Soie. A bord du «Bateau de la Paix», une équipe d'une cinquantaine de personnes, comprenant, entre autres, des scientifiques et représentants des médias, «retracent en vingt et une étapes et à travers seize pays l'itinéraire maritime des Routes de la Soie⁸». Ce groupe de scientifiques a étudié les lieux importants, jadis visités par Marco Polo; il a fait une recherche sur l'histoire des Routes de la Soie qui sont, à bien des égards, l'histoire des relations entre l'Orient et l'Occident. Ils ont accordé un grand intérêt aux lieux d'échanges-caravansérails, aux systèmes de postes, aux comptoirs vénitiens, etc. L'UNESCO a mené un projet d'études interdisciplinaires; elle a rassemblé des connaissances éparses et tiré de ces deux expéditions des

7. François-Bernard Huyghe, *op.cit.*, janvier 1991, p. 48.

8. *Ibid.*, p. 49.

renseignements susceptibles d'éclairer la conscience historique des hommes. Comme l'affirme François-Bernard Huyghe, qui faisait partie de l'expédition maritime à titre de journaliste, les routes qui mènent de l'Occident à l'Orient, et vice versa, ne sont pas toutes que marchandes:

Il y a aussi les routes imaginaires. Elles sont tracées par les mythes et des récits fabuleux. Des racontars d'escale ou de caravansérail aux oeuvres littéraires majeures, toute une mémoire donne à la rencontre de ces deux mots, route et soie, un singulier pouvoir⁹.

Certes le nom le plus souvent répété au cours de cette expédition est celui de Marco Polo. Ce grand nom est lié éternellement aux Routes de la Soie. Mais qui ne rêve pas non plus, entre quinze et vingt-cinq ans, d'être Marco Polo? Nous sommes convaincue que même dans plusieurs siècles, il y aura d'autres explorateurs qui emboîteront le pas à Marco Polo. Il y aura d'autres écrivains qui suivront l'exemple d'Alain Grandbois: ils feront comme lui le voyage de Marco Polo dans son double sens géographique et imaginaire.

9 *Ibid.*, p. 50.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES D'ALAIN GRANDBOIS

1. Oeuvre étudiée

Les voyages de Marco Polo, Préface de Jacques Blais, Fides, Montréal, 1969, 174 p. Première édition: Éditions Bernard Valiquette, Montréal, 1941, 229 p.; troisième édition: Fides, Montréal, 1979, 180 p.

2. Oeuvres consultées

Avant le chaos. Montréal, Les Éditions modernes Ltée, 1945, 202 p.; 2e édition: Montréal, Éditions l'Arbre, 1964, 278 p.

Lettres à Lucienne, Montréal, L'Hexagone, 1987, 202p.

Visages du Monde. Édition critique par Jean Cléo-Godin, Presses de l'Université de Montréal, Coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», Montréal, 1990, 788p.

3. Études consultées sur l'auteur et son oeuvre

BLAIS, Jacques, *Présence d'Alain Grandbois*, Québec, PUL, 1974, 260 p.

BEAUCHEMIN, Normand, *Recherches sur l'accent d'Alain Grandbois. Étude acoustique et statistique*, Québec, PUL, 1970, 188 p.

BLAIS, Jacques, *Présence d'Alain Grandbois. Avec quatorze poèmes parus de 1956 à 1969*, Québec, PUL, 1974, 264 p.

BRAULT, Jacques, *Alain Grandbois*, Paris, Éditions Pierre

Seghers, 1968, 190 p.

CLOUTIER, Cécile, *Grandbois Vivant*. Communications du colloque organisé par le Centre de recherches en poésie québécoise d'aujourd'hui de l'Université de Toronto et tenu à l'Université de Toronto du 14 au 17 mars 1985, Montréal, l'Hexagone, 1990, 250 p.

LACROIX, Louise, «Édition critique des *Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois», Montréal, Université de Montréal, M.A. (Études françaises), 1985, viii-568 f. A paraître aux Presses de l'Université de Montréal, dans la collection de la «Bibliothèque du Nouveau Monde».

LAVERY, Émilie, «Édition critique de *La Guerre sino-japonaise*, de *Visages de Chine* et des *Voyages* d'Alain Grandbois», M.A., Montréal, Faculté des Études supérieures, Université de Montréal, février 1989, 223 p.

NADEAU, Vincent, «*Les Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, tome III, p. 1083-1085.

ROMPRÉ, Danielle, *Fonds Alain Grandbois*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1977, 106 p.

II. LE LIVRE DES MERVEILLES DU MONDE DE MARCO POLO.

1. Éditions consultées

Le Livre de Marco Polo. Texte intégral, mis en français moderne et commenté par A. t' Sertervens. Éditions Albin Michel, Paris, 1955, 348 p.

La Description du Monde. Texte intégral en français moderne avec introduction et notes par Louis Hambis. Paris Librairie C. Klincksieck, 1955, 434 p.

The Travels of Marco Polo the Venetian. London & Toronto, Published by J.M. Dent & Sons Ltd. & In New York, by E.P. Dutton & Co. 1908, 462 p.

2. Études consultées sur l'homme et l'oeuvre

ALVISE, Zorzi, *Vie de Marco Polo. Voyageur vénitien*. Paris, Robert Laffont, 1983, 296 p.

CHKLOVSKI, Victor, *Le Voyage de Marco Polo*. Traduit du russe par Marc Slonim. Introduction de K. Kounine. Paris, Payot, 1948, 246 p.

FAVIER, Jean, *Les Grandes découvertes d'Alexandre à Magellan*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1942, 458p.

————— *Histoire universelle. De Marco Polo à Christophe Colomb*, Paris, Augé, Gillon, Hollier-Larousse, 1968, p. 104.

FORMAN, Werner, et Cottie A. BURLAND, *The Travels of Marco Polo*, New York/Toronto, Mc Graw-Hill Book Company, 1970, 180 p.

HEERS, Jacques, *Marco Polo*, Paris, Fayard, 1983, 372 p.

LARTÉGUY, Jean, *Marco Polo, Espion de Venise*, Paris, Les Presses de la Cité, 1983, 492 p.

THOORENS, Léon, *La Vie passionnée de Marco Polo*, Paris, Éditions Seghers, 1962, 340 p.

ZORZI, Alvise, *Vie de Marco Polo. Voyageur vénitien*, Paris, Robert Laffont, 1983, 285 p.

III. THÉORIES ET MODÈLES THÉORIQUES D'ANALYSE

1. Études sur la linguistique textuelle

ADAM, Jean-Michel, *Le Récit*, Paris, PUF, Collection «Que Sais-Je?», no 2149, 1984, 128 p.

————— *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Librairie Larousse, 1976, 352 p.

LAKOFF, George et Mark JOHNSON, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Traduit de l'américain par Michel de Fornel en collaboration avec Jean-Jacques Lecercle. Paris, Éditions de Minuit, 1980, 250 p.

2. Études sur l'imaginaire, le mythe et le symbolisme

CHRISTINGER, Raymond, *Le Voyage dans l'imaginaire*, Paris, Stock, 1981, 299 p.

GUSDORF, Georges, «L'Autobiographie, échelle individuelle

du temps», *Bulletin de psychologie*, vol. 43, no 397, septembre-octobre 1990, p.831-846.

LE GOFF, Jacques et Coll., *Histoire et imaginaire*, Paris, Éditions Poiesis, 1986, 148 p.

————— *L'Imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, 354 p.

LAMY, Bernard et Yvon SENARD, *Aspects symboliques du centre*, Paris, Centre de sociologie urbaine, 1969, 300 p.

PRUNER, Francis, *L'Ésotérisme de Saint-John Perse*, Paris, Klincksiek, 1977, 93 p.

SOUCY, Claude, *Structure mythique et structure sociale. L'image du centre dans quatre romans*, Paris, CSU, 1971, 112 p.

VIERNE, Simone, *Rite, Roman, Initiation*, Paris, Les Presses universitaires de Grenoble, 1973, 138 p.

————— *Jules Verne, Mythe et modernité*, Paris, PUF, 1989, 173 p.

IV. ÉTUDES CONSULTÉES SUR LA CHINE

1. La Chine antique

CHERNET, Jacques et Coll., «La Chine. L'Empire du Milieu», *Encyclopédie universalis*, Paris, Encyclopédie universalis, vol. 5, 1989, p. 502-635.

JIAN Bozan, SHAO Xunzheng et HU HUA, *Histoire générale de la Chine*, Beijing, Chine, Éditions en langues étrangères, 1982, première édition; 1985, deuxième édition, 293 p.

ÉLISSEEFF, Vadime et Danielle, *La Civilisation de la Chine classique*, Paris, Arthaud, 1987, 504 p.

GERNET, Jacques, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972, 545 p.

GROUSSET, René, *Histoire de la Chine*, Paris, Arthème Fayard, 1942, 458 p.

HUYGHE, François-Bernand, «Les Routes de la Soie», *Le Courrier de l'UNESCO*, janvier 1991, p. 48-50 et mars 1991, p. 48-49.

La Route de la Soie. Ouvrage publié sous la direction du Muséum d'histoire naturelle de Paris et réalisé par une équipe de scientifiques, de journalistes et de photographes chinois à l'initiative de la Revue de la Chine, Paris, Les Éditions Arthaud-Revue de la Chine, 1985, 239 p.

2. La Conquête mongole

BARCKHAUSEN, Joachim, *L'Empire jaune de Gengis-Khan*, Paris, Payot, 1935, 279 p.

ROUSSET, René, *L'Empire des Steppes, Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Paris, Éditions Payot, 1965, 656 p.

LORINCZ, Lászlò, *Histoire de la Mongolie des origines à nos jours*, Roanne, Budapest, Éditions Horvath, 1984, 281 p.

3. Histoire culturelle de la Chine

DO-DINH, Pierre, *Confucius et l'humanisme chinois*, Paris, Éditions du Seuil, 1958, 184 p.

KIELCE, A. *Le Sens du Tao*, Paris, Éditions Le Mail, 1985, 282 p.

WION, Frida, *Les Symboles de la Chine*, Paris, Le Courrier du Livre, 1970, 207 p.